

9^{ème} Année N° 2

Février 1945

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMERO :

Conférences de :

**Joseph Ascar-Nahas, Dr. Fernand Lotte,
Emile Namer, Gaston Berthey.**

Articles de :

**Jules Romains, Raymond Mortimer,
Darius Milhaud, Roger de Ginet,
Albert Olivier, Jean du Guerny.**



Printemps



CHEMLA

R.C. 32725

11, rue Boulay

REVUE des CONFÉRENCES FRANÇAISES en ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, rue Soliman pacha
Téléphone 58933
Adresse postale : B.P. 284
Le Caire (Egypte)

Directeur :
Marc Nahman
Administrateur :
Ernest C. Deloro

Abonnements :
UN AN :
Egypte P.T. 120
Etranger Port en sus

9ème ANNEE. — No. 2.

FEVRIER 1945

Quelques aspects du génie de la France

L'humour français

Conférence de

M. J. Ascar-Nahas

Faite au Caire, aux «Amis de la Culture Française en Egypte»,
le 24 Janvier 1945

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

Ne croyez pas le programme.

Il n'y a pas d'humour français.

Il y a un humour britannique et un esprit français, et le fait que le mot anglais « *humour* » ait été emprunté au mot français *humeur*, pris dans le sens de penchant à la plaisanterie facétieuse, ne change rien à l'affaire... (C'est en 1830, si je ne me trompe, que l'Angleterre a restitué à la Fran-



M. J. Ascar-Nahas
(caricature de Saroukhan)

ce le mot ainsi transformé, à une époque où une vague d'anglomanie déferlait sur Paris où le pâtissier du coin s'était transformé en «Pastry Cook and biscuit baker», et l'auberge du quartier en «Great Nelson Hotel»).

Il y a un humour britannique et un esprit français, et vouloir établir une analogie entre l'un et l'autre, c'est vouloir établir une analogie entre deux peuples qui se connaissent, s'apprécient... et finissent toujours par s'entendre mais qui

A nos lecteurs

Nous remercions nos lecteurs pour l'accueil chaleureux qu'ils ont réservé à notre premier numéro.

Ce premier numéro étant épuisé, nos nouveaux abonnés ne pourront être servis qu'à partir du second numéro. Cependant, nous comptons réimprimer, prochainement, notre premier numéro et l'envoyer à ceux de nos abonnés qui désirent compléter la collection de la «Revue».

n'ont pas le même tempérament, c'est-à-dire les mêmes formes de réaction, la même façon de vivre... C'est vouloir arriver à une assimilation de deux cultures qui se trouvent difficilement des points de rapprochement, et donner à deux contrées, si différentes l'une de l'autre, une atmosphère commune et un même degré de température.

Or, le climat de France, plus doux que le climat anglais comprimé dans sa brume, donne à la joie de vivre davantage de raisons de s'afficher. Il est aussi plus varié dans la succession de régions assez fortement dissemblables, telles par exemple le Nord et le Midi, la Bretagne et la Gascogne, pour créer, à l'intérieur et dans le cadre de la race française, des mentalités régionales qui donnent à l'esprit des visages nettement distincts et en multiplie, par conséquent, le jeu.

A cela il faut ajouter que le Français, peuple latin, est plus prompt à s'enthousiasmer, plus libre dans sa manière de s'exprimer: Il est porté à regarder autour de lui, parce qu'il est curieux, et à critiquer, parce qu'il est logicien, comme le gendarme de Courteline qui est d'autant plus impitoyable qu'il est logique... Il est plus liant et bohème, parce qu'il est moins soumis aux contingences sociales et plus attaché à l'ornement extérieur de la pensée, parce que sa langue est nuancée et qu'il a des coquetteries d'artiste.

En Angleterre, le tempérament est tout autre... L'Anglais est plus proche de la nature. Il a une sensibilité d'homme primitif... une certaine mélancolie faite d'ingénuité et de tendresse refoulée. Il a des pudeurs... celle qui se refuse au mot audacieux... celle qui lui fait taire un sentiment ou qui hésite, du moins, à l'habiller d'un mot trop lumineux... celle qui l'empêche de répandre le trouble qu'il ressent.

Le panache n'est pas son faible... Il prend son temps, ne tient pas à un déclenchement rapide de son subconscient. Il n'est pas rouspéteur, aime la tranquillité, sinon la solitude, et n'est guère porté à faire attention aux autres et par conséquent à s'en moquer.

L'histoire de la mouche trouvée dans le verre de bière illustre cette différence de tempérament.

L'Anglais appelle simplement le garçon et commande :

— Garçon, un autre verre de bière sans mouche s'il vous plaît.

Le Français, lui, commence par gronder tout le monde et veut absolument comprendre comment la mouche s'est trouvée dans son verre :

— C'est dégoûtant, cette mouche dans ce verre de bière ! C'est la faute

du Gouvernement ! ! Je ferai un rapport. Et en tout cas, je ne vous réglerai pas votre verre de bière.

Mais il finit par payer son verre, il ne fera pas de rapport et se consolera en racontant, à sa manière, l'histoire du verre et de la mouche.



On comprend alors que l'esprit français soit jaillissement et spéculation, là où l'humour est repliement et état d'âme. Que l'un voit, exprime, quand l'autre sent et suggère. Que l'esprit soit nuancé, varié, quand l'humour présente une certaine unité. Qu'il soit mordant, effronté, quand l'humour est réservé et plutôt teinté d'indulgence, d'une indulgence désabusée. Que l'esprit soit enfin phénomène social quand l'humour est davantage une manière de vivre. Car l'esprit, comme le rire, a besoin d'un écho.

L'humour anglais avec sa philosophie, son pince sans rire, son sens du ridicule, sa transformation caricaturale des choses, (grossissement de choses insignifiantes, rapetissement de choses importantes,) n'a donc pas le même air que l'esprit français davantage soucieux de création et dont l'ironie, haussée par delà le vrai et le faux, le bien et le mal, est portée à se jouer avec plus d'amertume et d'emphase de leurs oppositions.

Les savoureuses pointes d'humour de Churchill sont autres que les saillies cinglantes de Clemenceau... Et le Tartarin de Daudet tranche avec le M. Pickwick de Dickens.



Il n'y a pas d'humour français... Et cependant, Mesdames et Messieurs, je voudrais vous parler ce soir à la fois de l'esprit et de l'humour français. D'abord pour ne pas trop désobliger les «*Amis de la Culture Française*» qui ont établi le programme et qui ont eu sans doute pour but, en inscrivant «*humour français*» et non «*esprit français*», de limiter prudemment vos attentes et mes explorations. Et, ensuite, parce que, malgré tout, l'esprit français, dans certaines de ses manifestations du moins, a évolué au cours des quelques 60 ans écoulés dans le sens d'une assimilation à l'humour britannique à qui il a pris ce que l'humour a d'extérieur et de mécanique et cette espèce de détachement savoureux qui fait fi de la galerie et qui trahit, peut-être, l'angoisse des réalités.

Qu'est-ce que l'esprit ?

Bergson n'a pu dans un ouvrage de deux cents pages nous dire exactement ce que signifie le rire, et le problème s'est, paraît-il, toujours dérobé aux spéculations philosophiques des plus grands penseurs et analystes, à commencer par Aristote. L'un d'eux nous a simplement affirmé, et nous devons le croire, que le rire est une habitude physiologique héritée de notre état de singe. L'autre a écrit sur les «variétés du risible» une étude comportant 12 chapitres principaux ayant chacun 3 ou 4 sub-divisions, pour nous apprendre que nous pouvons faire rire un homme de quarante manières différentes, soit entre autres, en lui chatouillant les côtes, en lui racontant une histoire scabreuse, ou en l'informant soudain que sa femme a pris la fuite.

Si le rire, plus ancien que le langage humain, échappe ainsi à la définition, pourrions-nous enfermer l'esprit, ce déclencheur du rire, dans une quelconque formule ?

L'esprit est-il une relation antagoniste entre la sensibilité et l'intelligence comme le déclare M. de Gaultier ? Ou bien, comme le dit Madame Aurel, est-il simplement un déclic de malice, lâché par le démon de la riposte ?

Ce n'est pas tout à fait cela. Et pas plus Maryse Choisy, procédant à une enquête sur la technique de l'esprit, que les humoristes qu'elle a questionnés, n'ont pu sur ce point éclairer notre esprit.

Les uns ont parlé de «choc», de «contradiction», «d'imprévu», d'une «espèce de suggestion collective», de «voyage dans le pays magique où l'absurde devient logique». Mais aucun d'eux n'a su révéler la technique du mot d'esprit, ni dire comment il fait rire.

Et Tristan Bernard, lui-même, n'a pu donner que cette réponse :

« Ce n'est qu'assez tard dans ma vie, déclare-t-il, que je me suis aperçu que j'étais un humoriste. Et encore c'est parce qu'on me l'a dit. Je racontais très ingénument des choses qui s'étaient passées autour de moi. Alors des gens se sont mis à rire. C'est ainsi que j'ai vu que ces choses pouvaient être drôles.

« Mais comme ceux qui m'écoutaient ne riaient pas tout le temps, j'ai pensé que certaines choses étaient moins drôles que les autres. C'est ainsi qu'instinctivement j'ai été amené à faire un certain choix ».

Et il ajoute :

« Il est arrivé aussi que les mêmes auditeurs, ayant pris l'habitude de rire

de ce que je disais, ont continué à rire de confiance quand ce n'était plus risible.

« C'est le moment dangereux pour un humoriste parce qu'il finit par perdre le contrôle de son humour ».

Nous ne savons pas ce qu'est l'esprit... mais nous allons du moins en esquisser l'histoire.

Quand donc l'esprit français est né ?

Quelqu'un prétendra que l'esprit français est né le jour où, devant le bon Saint Eloi, le roi Dagobert mit sa culotte à l'envers... inspirant ainsi des couplets dont s'enorgueillit le folklore de la chanson populaire française. Il ne faut pas le croire car la chanson est venue après le Roi Dagobert... plus de dix siècles après ainsi que pourrait le prouver ce passage qui révèle le talent inventif de l'esprit plus qu'il n'évoque l'époque des rois Francs

*La reine Dagobert
Choyant un galant assez vert,
Le Grand Saint Eloi,
Lui dit : Mon Roi,
Vous êtes cornu,
J'en suis bien convaincu.
C'est bon, lui dit le Roi,
Mon père l'était avant moi.*

Des amateurs de complications, et Dieu sait s'il y en a, voudront à leur tour revendiquer à l'esprit une paternité, en soulevant la querelle de la langue d'oc et de la langue d'oïl, et en opposant les trouvères aux troubadours, le sens lyrique des uns, ceux du Midi, au sens épique des autres, ceux du Nord.

Mais la légende est plus simple et nous voulons que la légende seule ait raison. La voici :

Un jour, dans son château moyen âgeux aux murs crénelés de tristesse, Dame Châtelaine s'ennuyait en filant devant sa quenouille. Car, à cette époque-là, les Dames filaient et avaient le temps de s'ennuyer. A ses pieds un page (était-ce un page ou un bouffon ? s'appelait-il Jacasse ou Narcisse?) perçut, dans la langueur des yeux bleus, la nostalgie d'une pensée et sa fuite. Parce qu'il aimait, il trouva le mot qu'il fallait pour vaincre d'un sourire la pensée de sa Châtelaine, car :

*Le mot pour le bouffon, c'est pour le preux l'estoc,
L'aiguillon pour l'abeille et l'ergot pour le coq,
Et les jeux de l'esprit sont une aimable escrime
Où souvent le bretteur est lardé par le mime.*



Un troubadour

(Estampe du 12^{ème} siècle; Bibliothèque Nationale, Paris)

Et encore :

*Je veux rajeunissant ces donjons assombris
De rose éclabousser leurs vieux murs un peu gris. (1).*

L'esprit français était né dans le désœuvrement et dans l'amour. Il vola aussitôt... de tourelle en tourelle, pour distraire les châtelaines de France qui s'ennuyaient doucement devant leur quenouille... Pour les distraire, dans la cadence d'une ballade, l'allusion d'un récit, l'image d'une chanson gaillarde telles les histoires poivrées que le moine de Montaudon — ce joyeux boute-en-train — s'en allait débiter de château en château.

L'esprit français, né dans l'amour, poursuivait sa carrière dans la joie... et dans le vin. Et il allait la poursuivre encore dans la vengeance.

Car, en ce temps-là aussi, il y avait déjà des gens méchants, très méchants, dont les mœurs et les agissements n'étaient pas précisément à l'abri de tout reproche. Sous les complaisances et le couvert de la fiction, des fabliaux, des soties, des contes allégoriques, tel le roman de Renart, vinrent les dé-

noncer... On mit à contribution les animaux à quatre pattes, Noble (le lion), Bernard (l'âne), Isengrin (le loup), pour railler les autres animaux « qui ont deux mains promptes à dérober ». Et cela avec beaucoup de verve et une langue gaillarde qui annonce Rabelais, le prince que l'esprit se donne au XV^{ème} siècle. Un prince dont l'exubérante fantaisie et les excès de langage rappellent ceux du bon moine de Montaudon, son ancêtre, mais qui effarouchent très peu les gens si nous croyons, avec Marie Gasquet, que ces excès de langage portaient le reflet de l'honnêteté combative qui frappe dans les légendes de l'époque et que la ripaille de la halte avait une cranerie, une franchise, une santé que nous ne connaissons plus.

Ces excès, et le reste, s'infiltrant jusque dans les représentations des mystères religieux, où le bouffon se mêlait au sérieux, effarouchèrent cependant les pouvoirs publics puisqu'en 1548 le Parlement défendait aux confrères de la Passion « de jouer les mystères de « la Passion de Notre Sauveur, ni autres mystères sacrés, sous peine d'amende arbitraire, leur permettant néanmoins de pouvoir jouer autres mystères profanes honnêtes et licites sans offenser, ni injurier aucunes personnes. »

L'esprit français se heurtait, en somme, pour la première fois, aux rigueurs de la censure.

Il s'accorda alors une détente, celle du XVI^{ème}, un siècle actif et troublé.



(1) Miguel Zamacoïs: Les Bouffons.

où l'on n'a guère le loisir de rire et qu'illustrent à peine les bouffonneries de Scarron. Mais c'est pour mieux se choisir, le siècle suivant, des interprètes de choix... Molière, Boileau, dont son père disait «*que c'était un bon garçon et qu'il ne dira du mal de personne*», le bon La Fontaine... La Bruyère, qui représente l'esprit français dans ce qu'il a de plus avisé et de plus désabusé, La Rochefoucauld... (et la morale, prétend Henry Becque, est peut-être la forme la plus cruelle de la méchanceté.).

Et cette charmante et digne Madame de Sévigné qui éprouvait le besoin d'aimer sa fille en égratignant les gens de la cour et ceux de la ville...

C'est elle qui disait: «*La vertu de la duchesse? Un ramassis de vices autorisés*».

Au XVII^{ème} siècle, l'esprit obtient sa consécration en la personne de certains écrivains roturiers, (dont le poète Voiture, fils d'un marchand de vin), qui se voient acceptés et reconnus par l'aristocratique Hôtel de Rambouillet, en marge des contingences et des classes.

Ce fut sa première grande victoire... une victoire démocratique... prélude à l'esprit révolutionnaire du XVIII^{ème}, celui que Beaumarchais, Saint-Simon, Voltaire forgèrent au feu de leur passion.



Mais vais-je, à seule fin de vous montrer que j'ai relu mon précis de littérature, poursuivre ainsi cette nomenclature, vous parler de Chamfort et de Rivarol, expliquer que Nivelle La Chaussée, précurseur en somme de nos romanciers modernes des «*les mères les plus désespérés ont parfois des pages à pleines de cocasseries*», (1) chercha à rajeunir la comédie en mêlant au comique l'émotion et le pathétique... Et ne vaut-il pas mieux, franchissant le seuil du XIX^{ème} siècle, s'installer dans la vie de Paris dont l'anglais Hatzlitt disait «*qu'elle chassait tout de suite les papillons noirs*»..., à Paris où l'esprit, pour citer Rivarol, se soutient et s'agrandit dans la rapide sphère des événements et des conversations.



1830-1840 : Le Paris d'alors était plus petite ville que le Paris d'aujourd'hui... Montmartre formait un village indépendant... La campagne commençait à la Trinité... Des terrains vagues entouraient la Madeleine et je ne sais quelle Dame sentimentale y voyait le soir, par

(1) André Bergé.

clair de lune, une curieuse évocation du désert... Paris se terminait à la place de la Concorde, et l'avenue des Champs Elysées, que longeaient des allées d'arbres et des espaces de verdure, n'était bordée vers le Cours la Reine que par quelques cabarets borgnes et souterrains.

Le Palais Royal allait voir fermer ses maisons de jeux et tout son mouvement se porter vers le boulevard des Italiens qui dressait entre la rue Le Pelletier et la rue Drouot, le décor parisien le plus animé.

C'est en ce fief ramassé du Boulevard, point soumis alors à l'obsession de l'éclairage électrique, dans l'ambiance d'une vie facile et agréable et sous le règne du vaudeville, que l'esprit français eut peut-être, après l'emprise pesante des dandys, sa physionomie la plus vivante et la plus pittoresque.

C'était là — se partageant entre le Café Tortoni et le Café de Paris — que se retrouvaient, avec des artistes et des gens de lettres, ces viveurs et ces soupeurs fameux tel le Comte Marius de Courchamps qui, la fourchette à la main, le visage pétillant de malice, vous disait :

— Mon cher, il faut être deux pour manger une dinde truffée. Eh bien, nous sommes deux: la dinde et moi.

C'est lui qui, invitant à souper trois de ses amis, leur offrit tout simplement le menu suivant :

*Huitres d'Ostende
Potage au gruau de Bretagne
au lait d'amandes
Croûtes gratinées au Consommé
Rognons de mouton émincés
au vin de Champagne
Boudins de chevreuil grillés sur
une sauce à la moutarde
Mayonnaise de homard garnie de queues
de crevettes, œufs de gibier et cœur
de laitue
Aspic de blanc de volaille aux truffes,
aux pistaches et à la gelée de couleur
Jambon de sanglier
Pâté de bécasses et bécassines
de Montreuil-sur-mer
Truffes de Périgord au vin de Bordeaux
Tourtes de marrons glacés
à la croûte d'amandes
Gaufres de macarons d'amandes
amères, coulées en cornets
Glaces panachées, nougats.*

Le tout arrosé de Pouilly, de Sauternes, de Madère, de St. Peray, de vins du Rhin, etc., etc.

C'était dans la tradition... le plaisir de la bouche entraînait celui de la langue, et en 1700, quand se fonda à Avignon l'ordre de la Boisson, son premier souci ne fut-il pas de publier une Gazette qui avait pour titre: «*Les nouvel-*

les de l'Ordre de la Boisson, chez M^useau Cramoisi, au Papier raisin...» Il y avait, parmi les membres, le frère des Vignes, le frère Mortadelle, natif de Saint-Jean-Pied de Porc, don Barriquez Caraffa y Fuentes Vinosas, M. de Flaconville

Et cette Gazette annonçait des livres: *Introduction à la cuisine ; Remarques sur les langues mortes, comme langues de bœuf, de cochon et autres; L'art de bien boucher les bouteilles; Recueil de plusieurs pièces de four.*



Le quartier latin vers 1840

Dans cet ordre-là on mangeait bien, on buvait ferme et on badinait — et le badinage ne manquait ni d'esprit ni de finesse à en juger par ce quatrain où le grand maître de la Boisson avait enfermé toute sa philosophie :

*Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence.
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.*



J'ai tenu à ces citations un peu longues, parce qu'après tout dans cet excellent pays de France, où une académie de gastronomes manifeste, entre les plaisirs de la plume et ceux de la fourchette, une amusante activité, la table a toujours créé une atmosphère propice à l'esprit.

Au Café de Paris ou au Café Tortoni se rencontraient les célébrités du

Boulevard, le Docteur Véron, Directeur de l'Opéra, qu'on accusait «de jeter son argent par la fenêtre en plein soleil pour descendre ensuite le ramasser dès qu'il faisait nuit», Emile de Girardin, Roger de Beauvoir, dont on disait «que l'esprit se nourrissait de chair humaine», Nestor Roqueplan, Directeur des Variétés, Musset, grand poète mais petit estomac, contrairement à Alexis-Félix Arvers, l'auteur du fameux sonnet que vous connaissez :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère

*Un amour éternel en un moment conçu:
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire*

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Car Alexis-Félix Arvers — et voila qui va démolir la légende que les jeunes filles en extase entretenaient en leur cœur, — cet Arvers là était, nous dit-on, un compagnon très gai, qui appréciait la bonne chère, la boisson et les femmes, et ne se contentait pas d'être, la main sur le cœur et les yeux au ciel, l'amoureux désespéré de Marie Nodier.

Il fut payé d'ailleurs, avec les mêmes rimes, d'un sonnet-réplique, imputé à son inspiratrice, et que vous allez m'autoriser à vous lire :

Mon cher, vous m'amusez, quand vous faites mystère

De votre immense amour, en un moment conçu.

Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire:

Avant qu'il ne fût né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous m'adorant, passer inaperçu ?

Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire?

De vous, il dépendait d'être heureux sur la terre :

Il fallait demander, et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre

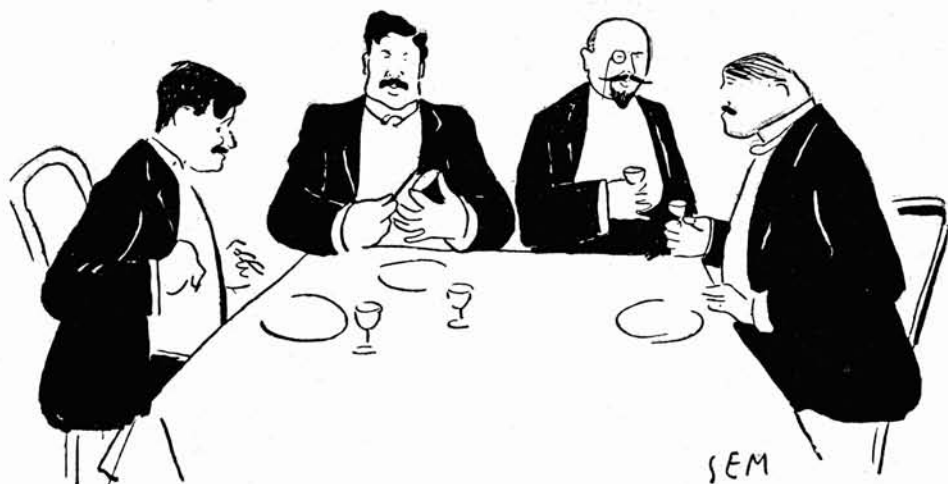
Souffre de suivre ainsi son chemin sans entendre

L'Amour qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément au devoir on reste alors fidèle.

J'ai compris, vous voyez, ces vers tout remplis d'elle ;

C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas.



Une soirée au Café de Paris (dessins de Sem)

(De gauche à droite: Georges Feydeau, Maurice Donnay, Alfred Capus et Lucien Guitry)

Le Boulevard était alors animé par un esprit de tous les diables qui s'exprimait en réplique, en jeux de mots, en épigrammes dont les collections d'anas n'ont souvent ramassé, et très mal, que les miettes et jamais reconstitué, dans tous les cas, l'ambiance dans laquelle le mot d'esprit a jailli et doit demeurer. Car l'esprit est capricieux... Il lui faut son heure... son cadre... une disposition favorable de l'individu... son public... *une griserie de présence utile à la production de l'éclair.* (1)

Je ne trouve rien de si difficile que d'avoir de l'esprit avec les sots, reconnaissait Montesquieu.

Parallèlement à la vie du Boulevard s'épanouissait une vie de salon... Celui, par exemple, de Madame de Girardin, cette belle Delphine dont la conversation était éblouissante et qui savait traiter avec sérieux des choses légères et parler des choses sérieuses avec une désinvolture légère... Musset, Vigny, Théophile Gautier, George Sand, Marceline Desbordes Valmore sont des habitués du salon.

Et puis, peu à peu, le Boulevard perd son cachet... Il est envahi par la province et par l'étranger. Le Baron Haussmann en élargit inconsidérément l'horizon, grâce à des emprunts qui lui valurent les attaques de Ferry dressées en un ouvrage auquel il donne pour titre «*Les comptes fantastiques d'Haussmann*».

Les boulevardiers ne sont plus chez eux. Paris, essaimant un peu partout ses nouveaux quartiers, lui arrache d'ailleurs sa clientèle... Le boulevard de-

vient une voie populaire où les gens se bousculent et s'ignorent et dont les cafés célèbres se sont transformés en zincs. On instaure la mode des clubs, et les salons ne s'ouvrent que pour de silencieuses parties de bridge. La fin du XIX^{ème} siècle annonce la fin de la vie de société où l'esprit trouvait à la fois son inspiration et son auditoire.

Les gens n'ont d'ailleurs plus la tête à faire de l'esprit. La vie s'est compliquée et ils ont perdu leur sérénité. Et cette prédisposition française à jouer avec les mots, nous dit André Rivolle, nécessite non seulement des dons mais aussi un long entraînement. Les hommes d'esprit sont des acteurs qui recherchent des applaudissements jusqu'aux bords de la tombe.

Sur son lit de mort, Scarron dit aux assistants en larmes :

«*Je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ait fait rire*».

«*Tirez le rideau, la farce est jouée*», sont les derniers mots de Rabelais.

Et Labiche répond à son fils qui lui disait :

«*Père, lorsque tu seras là-haut, n'oublie pas de dire à maman que d'en bas je pense à elle bien souvent*».

— «*Dis donc, mon enfant, tu ne pourrais pas faire la commission toi-même?*»

L'esprit ne disparaît cependant pas avec la fin du boulevard et des salons. Il s'est simplement déplacé... Il a émigré au théâtre où Georges Courteline, Tristan Bernard, Georges Feydeau, Robert de Flers, Alfred Capus, Francis de Croisset sont incontestablement ses meilleurs porte-paroles. Il a émigré

(1) Mme. Aurel.

dans les coulisses... Lucien Guitry tient salon dans sa loge d'où partaient ces mots que se répétait Paris :

— «Votre fils demande une avance, lui disait le Caissier du théâtre... puis-je marcher ?

— Oui, lui répondait Guitry, mais sur la pointe des pieds».

Dans les salles de rédaction aussi où trône Alphonse Allais, le type par excellence de l'humoriste contemporain, — où s'impose la haute taille d'Aurélien Scholl, l'œil écarquillé derrière un vaste monocle à large cordon de soie... le dernier type sans doute du grand boulevardier.

Plus tard encore, il se choisira d'autres refuges... les boîtes de Clichy, de Pigalle, de Montmartre où les chansonniers font, en somme, la gazette du temps, rythmée ou non, mais très vivante, passant en revue tout ce qui peut amuser Paris, depuis le nez de Cécile Sorel jusqu'aux pieds chalands du président Lebrun.

Il est vrai que l'esprit le plus amusant n'est pas toujours celui qui est inscrit au programme mais celui qu'un Speaker crée dans un jet d'improvisation ou celui qu'on happe dans la salle.

Je ne sais plus dans quel cabaret une chanteuse à la gorge particulièrement opulente, annonçait cette chanson : «J'ai deux oiseaux sur ma poitrine.»

Et derrière moi, se penchant sur son

voisin, un malicieux vieillard, lui glissait :

— Mon Dieu, pourvu qu'elle ne le laisse pas s'envoler.



Alphonse Allais
par Capiello



Le « Chat Noir »

L'esprit s'est orienté, en somme, vers le professionnalisme... et le Parisien, préoccupé, plutôt que de fabriquer les bons mots va les cueillir dans les boîtes.

Mais l'esprit est resté dans la rue où il jaillit, viril, de la hâte, de la brutalité du travail. Forain, dans ses dessins, l'a fait surgir inépuissablement. On cite toujours de lui ce mot d'un paveur agacé par un lardin à gilet rayé qui le regarde et qui lui dit : «*C'est lourd, hein, le pavé ?*»

«*Oui, mon vieux, dit l'autre, c'est plus lourd qu'un pot de chambre.*»



L'esprit n'est pas cependant toujours aussi agressif et on peut en cueillir des images moins brutales, même au marché aux puces où le marchand ambul'ant de chaussures cherche «*des pieds difficiles pour les chausser*», où le camelot vous offre de la marchandise achetée au clair de lune pour être vendue en plein soleil, une poignée pour 10 sous, la vraie poignée et non la poignée artificielle.

C'est là que j'ai entendu un marmot parisien, qui tournait depuis un moment autour d'un acheteur solennel de deux mètres au moins, s'en aller en murmurant : *Je viendrai voir le reste demain.*

Et quand l'esprit ne se confine pas aux notes amusantes, il sait toucher au sublime.

Tout un peuple suivait le cercueil de Mirabeau. Des élégantes se plaignant de la poussière et remarquant que la Municipalité aurait bien dû faire arroser le boulevard, une poissarde eut cette réflexion : «*Elle a compté sur nos larmes.*»

On pourrait presque, à collectionner les mots de la rue, écrire une histoire de Paris.



Je devrais encore vous dire comment l'esprit français a tendu — dans certaines de ses formes et au cours des quelques décades écoulées — à se rapprocher de l'humour sous l'influence d'une littérature anglo-saxonne, subitement découverte, dans l'envahissement des plaisanteries internationales, des troupes de clowns, de chanteurs et de girls. Paris, dont le climat est essentiellement perméable, les accueille et les assimile. Mais l'atmosphère de Paris, suivant un mot d'Albert Flament, rend au centuple ce qu'on lui donne et «*nous aidons les peuples à se sentir plus eux-mêmes lorsqu'ils sont chez nous.*»

Oui, je devrais encore vous parler de tout cela. Mais j'ai à entreprendre avec vous un petit voyage dans le domaine de quelques genres d'esprit. Et ce domaine est immense... Il va de l'injure et du calembour jusqu'à la sentence et la lyrique. Car il est rare que l'injure — celle du gavroche qui vous traitait de «*fesse de mouche*» et qui vous traite aujourd'hui de «*petite tête de pont*» — ne se teinte pas d'humour. L'esprit court tellement les rues à Paris, disait l'autre, qu'il en est parfois crotté. Il faut l'excuser.

Le calembour, la forme la plus simple de l'esprit est assez souvent chose triste qu'on réussit à peine à se faire pardonner même quand on l'accompagne des mots : «*Horrible, n'est-ce pas ?*»

Une femme de salon se cabre moins devant une histoire épicée que devant un calembour mai venu.

Quelquefois, le calembour se donne l'allure d'une fable, d'une fable express qui s'achève sur une morale. En voici une, elle évoque l'Egypte :

*Sur le Nil, un jour qu'il faisait beau,
Un Auvergnat se baladait en bateau.
L'esquif reçoit un choc, l'Auvergnat
tombe à l'eau,
Ayant trop près des bords posé ses
lourdes hanches.*

Moralité :

Au Nil choit qui mal y penche.

Horrible, n'est-ce pas ?

Le calembour aboutit parfois à des résultats lamentables.

Dans une réception, un monsieur dit à la maîtresse de maison :

— Madame, vous êtes comme cette tasse pleine de bon thé !

On apprécie le mot et l'on sourie.

Le lendemain, un pauvre diable de plaignant veut exploiter le mot pour son compte. Il dit à une autre maîtresse de maison :

— Madame, vous êtes comme cette tasse pleine de bon café !

Et il est très étonné de ne pas vous voir rire.

Il y a des questions-devinettes d'une qualité plus fine. «*Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?* demandait-on à je ne sais plus quelle dame.

— *Le juge fait lever la main, l'escalier fait lever le pied.*

Et des définitions dans le genre de celles que contient le Dictionnaire de l'Académie de l'humour :

« Une banque est une institution où vous pouvez emprunter de l'argent, si vous pouvez donner assez de preuves que vous n'en avez pas besoin. »

— « Le soupçon est un sentiment qui nous pousse à chercher ce que nous ne voudrions pas savoir. »

Le calembour est insignifiant et plus artificiel que la blague. Mais il n'est pas aussi offensif que la raillerie et le sarcasme, qui dénoncent le ridicule, et en France on sait que le ridicule tue. On les présente souvent en vers et on les habille du mot « épigramme » qui vient, explique-t-on, du grec *épigramma*.

L'épigramme plus libre en son tour plus borné

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné. (1)

En voici quelques échantillons :

*On dit que l'abbé Plachette
Prêche les sermons d'autrui.
Moi qui sais qu'il les achète
Je soutiens qu'ils sont à lui.*

Et cet autre de Voltaire à l'adresse du poète Fréron qui s'était permis de le critiquer :

*L'autre jour au fond du vallon
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.*

Voici celle que suscita l'admission de La Bruyère à l'Académie Française :

*Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?*

Et pour finir ce quatrain que Tristan Bernard a fait sur l'actrice Delphine Renot qui louchait un peu, un tout petit peu.

*Avec son air de bon apôtre,
Elle a le front olympien.
L'un de ses yeux dit... zut à l'autre,
Et chacun le mérite bien.*

On écrit « zut » quand on a de l'éducation. Mais le lecteur rectifie de lui-même.

(1) Boileau: L'Art poétique.

Il y a naturellement des épigrammes en prose. Talleyrand en a laissé un bon nombre tel celui sur le congrès de Vienne: « *le congrès danse bien mais ne marche pas*. »

Mais on le paya de retour, et Louis Blanc, dans son Histoire de dix ans, prête cette boutade à Louis-Philippe, lequel entendait Talleyrand moribond se plaindre de souffrir comme un damné, aurait murmuré: « *Déjà* » !

L'encyclopédie nous révèle que le mot épigramme était autrefois du genre masculin et qu'il est devenu féminin. Personne ne s'en étonnera.

Je ne donne pas ici des exemples d'esprit gaulois. Il exige toujours l'ambiance d'un copieux repas alors que la pudeur est émoussée et le cerveau doucement ankylosé. Et ceux qui le débitent à froid sont des refoulés.

On l'annonce généralement par un : *Je vais vous en raconter une bien bonne*. A tort, d'ailleurs, parce que l'esprit ne s'annonce pas... il exige l'imprévu. C'est une sorte de bondissement.

Quelquefois, l'esprit est entièrement dans la force de l'expression, le choix de mot qui fait image.

« *Le homard, compliqué comme une cathédrale* ». La phrase est de Charles Monselet, le même Charles Monselet qui disait :

— *Tout a un terme en ce bas monde, excepté le loyer qui en a quatre.*

Ou bien : *Il secouait les puces à sa pauvre Claron*. Cette dernière phrase est d'Alphonse Daudet. Son fils Léon a pratiqué aussi le mot qui porte dans le rapprochement des images, mais en traits beaucoup plus brutaux.

Fin gourmet homme d'esprit, sa langue devenait encore plus acerbe quand il s'agissait de critiquer l'allure d'un menu. C'est lui qui — évoquant les menus de la Revue des Deux Mondes — nous parle des « *sauces vénéneuses et des filets de bœuf à la fois chlorotiques et durs, d'une consistance de talon de facteur rural* ». Ou bien encore: « *Un homard déjà grand-père et mort depuis une semaine apparut sur un château de riz congloméré* ».

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que Daudet — qui n'avait pas toujours le sens de la mesure — ne traitait pas avec moins de mordant les gens qu'il n'aimait pas. Il écrivait, par

exemple, de Doumic : *«Son bonheur, c'est l'enterrement. Son appétit, c'est le catafalque. Nul ne déguste le trépas du prochain avec une contrition si gourmande»*.

Il y a même l'esprit euphonique... C'est une manière de jeu que pratiquent à l'occasion les poètes et qu'a pratiqué un épigrammiste à l'égard de Victor Hugo, longtemps avant que Hugo fût reçu à l'Académie, pour parodier le style du poète :

*Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom ?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on ?
Quant à ce corps savant qu'académique
on nomme,
Grimperas-tu de roc en roc, rare hom-
me ?*

Les différentes expressions de l'esprit pourraient se classer en deux catégories, l'une mineure et l'autre majeure. Dans la catégorie mineure, on peut mettre tous les genres d'esprit qui vieillissent... et l'esprit vieillit très vite, parce qu'il change avec la société elle-même.

C'est le cas pour le calembour, le jeu de mots, le madrigal, certaines farces ou comédies qui jouent moins — c'est le cas de le dire — sur les choses de l'intelligence que sur les mots et les situations. Et il vous suffira, par exemple, de feuilleter les numéros du RIRE d'il y a cinquante ans... pour sentir que quelque chose nous sépare de l'époque... qu'entre elle et nous l'accord n'y est plus.

Le RIRE venait d'être fondé... il aurait aujourd'hui 50 ans... et il avait pour principaux collaborateurs Forain, Willette, Caran d'Ache... C'était l'époque, pour la caricature, des fiacres, des uniformes bleus, des financiers à grosse bedaine et à gros cigare, du parlementaire à barbe et à serviette, des baigneuses avec, pour employer une expression de Clément Vautel, leur taille de guêpe, leur petit bedon et leur gros pétard.

Époque révolue, et les plaisanteries du RIRE comme ses dessins n'ont pour nous qu'un intérêt de curiosité... Le RIRE d'hier ne nous fait plus rire.

Mais c'était aussi l'époque où Labiche étant à peine disparu, Courteline s'annonçait au public de Paris, où Feydeau faisait jouer ses premières pièces. On y avait tout de suite reconnu *«sous la bouffonnerie des sujets, la finesse de l'observation, la qualité du dialogue et la psychologie aiguë d'un penseur souriant»* (1). A la Comédie Française, dans leur costume d'antan, les personnages

de Molière poursuivaient leur carrière.

Le temps aussi où le Tartarin de Tardet amusait la France, où Edmond Rostand se préparait à donner Cyrano de Bergerac... Modèle de verve française, avec ses sentiments généreux, où s'affirme l'exaltation gasconne, ses idées claires, son style transparent, l'acrobatie heureuse de la versification :

*Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on
me haïsse.*

*Mon cher, si tu savais comme l'on mar-
che mieux*

*Sous la pistolétade excitante des yeux !
Comme, sur les pourpoints, font d'amu-
santes taches.*

*Le fiel des envieux et la bave des lâ-
ches.*

Tout cet esprit, tout cet humour ont défié le temps, comme le défient les sentences des moralistes du XVII^eme, et du XVIII^eme, pour la leçon qu'ils comportent à travers la farce, pour l'analyse qu'ils cachent sous la fantaisie du récit... en un mot, pour leur caractère humain qui trouve toujours son écho en nous... Le rire qui pense et qui fait penser.

C'est cet esprit et cet humour qui durent qu'il faut classer dans la deuxième catégorie : la catégorie majeure.



Nous avons vu par la réponse au sonnet d'Arvers que les femmes savent être très spirituelles et nous savons que certaines d'entre elles étaient les animatrices de salons où seul l'esprit avait droit de cité. Mais, en réalité, elles ont fait très peu d'esprit... Est-ce parce que leur conversation est une *«émulation de redites»* comme l'affirmait Madame du Deffand qui nous prouve ainsi que les femmes ont surtout de la dent à l'égard des autres femmes? Trop axées sur elles-mêmes, les femmes ne pratiquent-elles pas assez l'esprit de détachement nécessaire à la gymnastique du jeu d'esprit? Ou bien, s'il faut en croire le caricaturiste Abel Faivre, ont-elles peur, par coquetterie, de déformer l'harmonie de leurs traits? Le rire au fond est une grimace hideuse, dit-il, et les femmes n'ayant pas l'habitude de rire depuis des générations, ne se sont pas donné la peine d'étudier les moyens de provoquer le rire.

Ou bien enfin une incompatibilité existe-t-elle plutôt entre l'esprit et le cœur? comme l'explique Madame Aurel. Et la femme... ayant certainement du cœur, rentre ses ripostes et capitule par bonté. La bonté est la meurtrière de l'es-

(1) Louis Verneuil.

prit de même que l'émotion — suivant Bergson — est le plus grand ennemi du rire.

C'est pourquoi on n'a jamais vu de femmes caricaturistes... ni de femmes auteurs de revues... Et c'est pourquoi aussi peu de poètes ont fait de l'esprit... Ce n'est qu'occasionnellement que Hugo a eu des tirades amusantes — telle cette épopée du pourboire qu'il écrivit au cours d'un voyage sur les bords du Rhin, — et occasionnellement que Musset met une note fantaisiste dans son conte oriental NAMOUNA:

*Le sofa sur lequel Hassan était couché
Était dans son espèce une admirable
chose.*

*Il était de peau d'ours — mais d'un
ours bien léché,
Mieux comme une chatte, et frais
comme une rose.*

*Hassan avait d'ailleurs une très noble
pose,*

*Il était nu comme Eve à son premier
péché.*

*Hassan était donc nu, — mais nu com-
me la main,*

*Nu comme un plat d'argent — nu com-
me un mur d'église,*

Nu comme le discours d'un académicien.

Mais si elle ne fabrique pas de l'esprit, la femme le suscite à un rythme ahurissant. — Car elle est ainsi faite qu'elle est toujours une victime ou une cible quand elle n'est pas une inspiratrice.

Oui, la verve des humoristes et des caricaturistes s'est exercée sur son dos, qu'on excuse le mot, à flots continus. Et cela commence déjà avec le moyen-âge:

*Lourdanet, si tu te maries tu t'en re-
pentiras*

*Si tu prends une vieille, elle rechignera
Si tu prends une jeune, point ne la
garderas.*

Trois siècles plus tard, Chamfort traduit ainsi le conseil:

*«Le mariage et le célibat ont tous deux
des inconvénients, il faut préférer celui
dont les inconvénients ne sont pas sans
remède».*

— *Et pourtant, dit le Lourdanet d'au-
jourd'hui, les hommes mariés vivent
plus longtemps que les célibataires.*

— *Erreur... erreur... répond l'ami de
Lourdanet... c'est seulement le temps qui
leur paraît plus long.*

Et voici une épigramme du XVI^{ème}. due à Mellin de Saint Gelais, et l'une des plus anodines du recueil d'où je l'ai extraite:

*Toute femme est importune et nuisante,
Et seulement en deux temps est plai-
sante:*

*Le premier est de ses noces la nuit,
Et le second quand on l'ensevelit.*

Encore une autre mais plus moderne: Elle est d'une femme: Mademoiselle de Scudéry:

*Contre Job autrefois, le démon révolté,
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa
santé.*

*Mais pour mieux l'éprouver et déchirer
son âme*

*Savez-vous ce qu'il fit? Il lui laissa sa
femme.*

Et quand il y a mariage... il peut y avoir adultère.

L'humour le met assez fréquemment en scène pour faire dire à Francis de Croisset que la France est le seul pays du monde où l'adultère fasse une pièce gaie, et notre langue la seule où le mari trompé soit désigné d'un mot qui, bien avant Molière, avait déjà le don de faire rire.

Le nombre de pièces contemporaines à base adultérine est effarant. Il est vrai que, d'un chassé-croisé d'amants et de maîtresses, les auteurs ont souvent réussi à tirer sinon une morale, du moins quelque avertissement.

Mais après quoi, grands dieux! Après que leur esprit se fût acharné, trois ou quatre actes durant, sur l'inconséquence des femmes, leur légèreté et surtout leur mensongère roublardise. Alors, vous comprenez pourquoi Francis de Croisset a osé écrire que *l'homme qui ment aux femmes ne ment pas*.

Et comment les humoristes qui, se penchant davantage sur les âmes, voyant de plus près leurs tares, et les subissant, ont pu, dans les déceptions de l'amour et celles de la vie, trouver matière à leur agressivité et aliment à leur misanthropie. Car les humoristes sont rarement des gens heureux en amour et c'est donc, en définitive, encore la femme qui est l'inspiratrice de leur humour.

Voyez Molière, Rivarol. Tristan Bernard eut une première union malheureuse. Elle dura 25 ans. Sacha Guitry s'est marié quatre fois... ça ne lui a d'ailleurs pas réussi, et la première personne qu'il rencontra au camp d'internement de Drancy fut sa femme No. 1, Charlotte Lysès.

— *Un malheur n'arrive jamais seul,* dit Sacha.

C'est le «*Canard enchaîné*» qui rapporte l'histoire.

On raconte qu'un homme mélancolique s'en fut consulter un médecin qui, l'ayant bien examiné, lui dit qu'il n'avait besoin d'aucune médecine et lui conseilla d'aller voir Coquelin et de bien rire.

Mais l'homme secoua la tête: «*Je suis Coquelin*», dit-il.



L'esprit français ne s'est pas attaqué seulement aux femmes dans leurs différentes catégories d'épouses, d'amantes, de belles-mères et de filles-mères. Il s'est raillé de mille autres gens et choses: des médecins et des ivrognes, tel celui qui refusait une grappe de raisin parce qu'il n'était pas, dit-il, habitué à prendre le vin en pilules.

Tel ce pochard qui demandait à cet autre pochard:

— *Qu'est-ce que tu dis à ta femme quand tu rentres tard?*

— *J'y dis, bonjour mon coco... et c'est elle qui dit le reste.*

L'esprit s'est raillé des avarés et des parvenus, des conseillers municipaux et des autres conseillers, de l'académie et de la justice, et vous n'avez pas oublié les fameux considérants du Président du Tribunal dans la pièce de Courteline: «*L'article 330*»:

«*Considérant que si la justice donnait gain de cause à tous les gens qui ont raison, on ne sait plus où on irait...*

«*Considérant qu'un malfaiteur qui viole la loi est moins dangereux qu'un honnête homme qui la discute.*

«*On n'innocente pas un homme qui n'a rien fait*, dit l'avocat Lonjumel dans la pièce «*Les Balances*» du même auteur.

Mais l'interprète, sinon le plus sérieux, du moins le plus loquace de l'esprit, est incontestablement Marius, le grand Marius, de la Cannebière, de la bouillabaisse, du pays où tout est beau et tout est grand... Marius qui, la tête échauffée par le vin et le soleil, créa encore une autre forme de l'esprit, celle de l'exagération. Pagnol le dessina... Raimu l'anima... et Olive, le bon Olive, l'admira.

C'est à Olive que Marius en raconte le plus: *Un poste de télévision, mon cher: une merveille; rien qu'en le branchant sur la Camargue, on attrape un coup de soleil!*



Si nous commençons les histoires de Marius, nous n'en finirons pas, et il faut bien finir... ou au moins commencer à finir.

Mesdames, Messieurs,

L'esprit français est un monde... et vouloir l'explorer en une heure de conférence est une véritable gageure. Il m'a été impossible de la tenir bien que le sujet soit tout en or... comme l'a imprudemment dit un communiqué à la presse et je supplie les «*Amis de la Culture Française*» de me choisir la prochaine fois, si prochaine fois il y a, un sujet d'un métal moins précieux.

C'est un monde... Il a peuplé la France... Et puis... il a voyagé. Il est venu en Egypte où il nous a amusés, piqués parfois, par la plume, par exemple, d'Olympe Audouard et de Louise Collet, comme il a piqué d'ailleurs aussi bien ces Messieurs les Consuls... car, en ce temps-là, les consuls n'étaient pas aussi sages et désintéressés que les consuls de maintenant.

Mais il a fait mieux que de nous amuser et de nous piquer... il nous a conquis et ce n'est pas la moindre de ses fiertés que de se voir traiter, dans un cadre égyptien, avec une verve que Paris ne désavouerait pas, et par des voix qui ne sont pas des voix françaises. En pleine guerre, l'Opéra donne devant des salles combles «*Histoire de Rire*» de Salacrou. La *Lune Rousse* calque son disque sur celui de sa sœur parisienne. On va à la *Poularde* déguster une grillade dans un breilan de cocasseries épicées à la française. Et quand l'ami du coin reçoit Lucienne Lemarchand et ses camarades venus tourner le film d'André Vigneau, «*Monsieur Arnaud*», il les traite à la soupe à l'oignon:

Puisqu'il plut à Paris de visiter Le Caire, Pour y laisser un fils dont Arnaud est le nom,

Le Caire à son tour vient, chauffant sa cuisinière,

Te célébrer Paris dans ta soupe à l'oignon.

La soupe est mon premier nanti d'un bon fromage,

Mon second est rôti dans un jus vinaigré

Où petits pois feront avec plaisir naufrage

A ton ombre, ô salade, au vert immo-déré.

Et maintenant voici, dans leur bleu de gros verre,

Les fruits que le metteur a laissés pour la fin.

Biscuits sur le plateau les suit de près, les serre

Pour le cas où, public, tu aurais toujours faim.

Françoise et Nemo blaguent aussi à la française Ahmed Rassam, le délicieux poète de Zoumboul, interprète rabelai-

sien de la sagesse arabe, et l'accusent de passer le plus clair de son temps, sur le bord de la piscine, à aligner des propos dithyrambiques sur les jambes de Celema et, aussi, sur le restant de son anatomie.

Comment ne pas croire qu'avec un tel pedigree, une telle richesse dans la variété, dans la forme, dans le fond et dans l'évasion, dans son universalité, l'esprit français ne soit pas content de lui... qu'il ne s'écoute pas, ne se répète pas parfois, et que, bouillonnant, il n'arrive pas à se freiner même dans les moments les plus graves, donnant ainsi à ce qui est français une certaine apparence de légèreté.

Et tout finit par des chansons!

Mais avec ce contentement de soi... quel cran aussi!

Il s'exprime devant le Tribunal révolutionnaire par la voix de Marie Antoinette:

«Le peuple sera-t-il bientôt las de mes fatigues!»

Par celle de Madame de Pompadour sur son lit de mort. Elle retient le curé de la Madeleine qui se retirait après la cérémonie de l'extrême-onction:

«Attendez un instant, Monsieur le Curé, nous nous en irons ensemble».

Il fuse dans la bataille... à toutes les heures qui sont des heures de danger.

Et quelle indépendance!

Sous la royauté, un satyriste ne manque pas un pamphlet, dut-il le payer d'une hospitalisation à la Bastille... Et sous l'occupation, celle de 1940-1944, on risque la prison de Fresnes ou le camp de Drancy pour ne pas rater un bon mot.

S'il est vrai que l'esprit constitue, aux dires du Docteur Bischler, la sublimation la plus poussée d'un instinct profond d'agression, de destruction et qu'il n'est par conséquent pas un élément constructif, il n'en est pas moins une

réaction de la sensibilité à la tyrannie..

Et l'ironie, quand elle s'exprime dans l'épreuve, sert de défense à la pudeur, et elle aide à tenir.

Après la libération, comme sous l'occupation, on se venge de l'occupant et on se venge des collaborationnistes et des profiteurs de guerre à coups de boutades et de bons mots. *Je Suis Partout* devient *Je suis Parti*. Georges Claude, animateur de la Société «*L'Air-Liquide*», se change en *air liquidé*. Et la formule: «*Travail, Famille, Patrie*» se transforme en «*Tracas, Famine, Patrouille*».

On oublie les impossibilités des communications et celles du ravitaillement en s'en moquant. Faute de charbon, on se chauffe avec des plaisanteries. Et quand on a vu sous le crayon de Senep, de Dubout, de Soro, d'Effel, la Comtesse douairière pieds nus, mais avec un solennel face à main, installée sous l'œil d'un maître d'hôtel consterné et devant un petit pois sans sauce et une carcasse de sardine, on sourit et on pense moins au nombre de jours sans viande et au prix d'un camembert.

Et puis, pour ne pas changer, on blague toujours le Gouvernement au pouvoir... et «ses cochons de fonctionnaires qui n'en fichent pas une secousse». Et quand on l'a bien blagué, lui et son budget et sa politique fiscale, on accepte avec plus de sérénité les restrictions qu'il décide et on paie de bon gré ses impôts.

Il n'y a point aujourd'hui de nation, disait Voltaire, qui murmure plus que la française, qui obéisse mieux et qui oublie plus vite.

Et l'animosité peut devenir dame inoffensive quand on la pare d'esprit, et c'est pourquoy, en dépit de la satire et de son agressivité, au delà de la fantaisie et de sa légèreté, l'esprit restera encore, dans la vie française, un stimulant d'énergie, un élément de sagesse, un gage d'équilibre.

J. Ascar-Nahas vient de faire paraître aux Editions de «*La Revue du Caire*» une seconde édition, complétée et illustrée par Henri Chiha, des «*Réflexions d'Ebn Gohar*».

L'exemplaire numéroté sur papier de luxe, sous couverture en couleurs remplie : P.T. 35.

Dans les principales librairies.

Lagonie du Transformisme

Conférence de

M. le Dr. Fernand Lotte

Faite à Port-Saïd, au « Cercle Français », et au Caire.

« C'est une chance pour un savant que de ne pas apercevoir les faits qui le généralisent pour avoir raison ». J. Rostand. (Pensées d'un Biologiste).

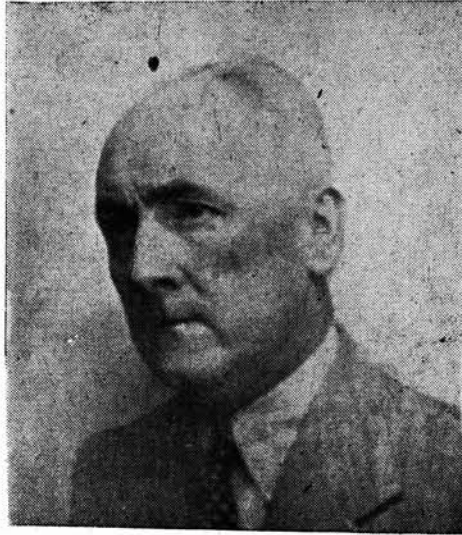
Le Dr. Lotte est ancien Interne des Hôpitaux de Paris, et ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine de Paris. Né en 1896, il a fait ses études secondaires au Lycée Henri IV. Depuis plus de 30 ans il s'intéresse aux Sciences Naturelles, et fait partie de plusieurs sociétés savantes. Il est médecin de la Compagnie du Canal de Suez depuis 1929, et est membre de la Société Fouad Ier d'Entomologie.

Mesdames,
Messieurs,

Je suis un peu confus d'avoir choisi pour sujet de ma première conférence un problème aussi ardu que le transformisme.

Peut-être en faut-il accuser surtout ma paresse native. Mon subconscient a dû agir et me forcer la main. C'est en effet, j'en ai peur, le meilleur moyen de faire le vide dans la salle, et si celle-ci est ce soir encore un peu garnie, je sais bien que je le dois uniquement à votre courtoisie; si j'avais le malheur de récidiver, votre absence pourrait me faire sentir que les plaisanteries les meilleures sont bien les plus courtes. J'ai cependant une excuse : c'est que je ne vous ai pas pris en traître: vous ayant annoncé une causerie sur l'agonie du transformisme, c'est bien de votre plein gré que vous êtes venus m'écouter ce soir, sachant d'avance à quoi vous vous exposiez.

Et puis, malgré l'aridité du sujet, je



Dr. F. Lotte

pense qu'il n'est pas mauvais que l'attention du public qui lit et réfléchit soit attirée sur cette question, afin que certaines erreurs qui ont trop duré soient peu à peu dénoncées, extirpées, et que la vérité finisse par triompher.

Je serai récompensé de ma folle audace si je puis réussir à vous intéresser à ces graves questions qui partagent depuis cinquante ans le monde savant et qui sont aussi passionnantes qu'elles sont ardues.

Une agonie n'est jamais quelque chose de bien gai, et, en l'occurrence, l'agonisant est un centenaire qui a la vie dure.

Puisque nous voici, ce soir, réunis à son chevet, il est naturel, mes chers confrères, que je vous mette au courant de l'évolution de sa maladie.

Notre malade, né en 1809, a eu pendant la première période de sa vie le sort des gens heureux, ceux qui vivent inconnus. Ayant dépassé depuis long-

temps l'âge des premières culottes, il a eu le bonheur — et le malheur — de tomber sur ce que nous appelons aujourd'hui un « impresario », qui lui a fait connaître une gloire rapide, trop rapide. Des excès ont suivi, qui ont provoqué des crises, datant d'environ 1890, crises qui ont peu à peu empiré et qui, bien avant la guerre de 1914, l'ont mis dans le piteux état où nous le trouvons depuis quelques années.

Avant de l'examiner en détail, il me faut ouvrir maintenant une courte parenthèse.

Depuis que l'homme a eu le loisir d'observer les êtres vivants qui l'entourent et qui peuplent la terre, il a été frappé par divers faits.

D'une part, il a pu constater que ces êtres se répartissent en un certain nombre de groupements plus ou moins étendus, que le moins averti reconnaît du premier coup d'œil : tels les Oiseaux, les Serpents, les Poissons, etc...

D'autre part, à l'intérieur de ces groupements, il est aisé de reconnaître l'existence d'un nombre plus ou moins illettré des hommes connaît et aux-**grand** d'entités isolées que même le plus quelles il donne un nom vulgaire qui permet de les distinguer aisément et d'emblée. Par exemple : la guêpe, l'abeille, la souris, l'escargot, etc... Ces groupes naturels s'imposent donc en sorte à l'esprit de toute personne tant soit peu observatrice, et depuis que le monde est monde, le paysan, plus observateur que le citadin, a su reconnaître et nommer les bêtes qui l'entourent et qui l'intéressent, soit par le rôle nocif qu'elles ont ou qu'il leur prête, soit plus souvent encore au point de vue plus égoïste et plus pratique de leurs propriétés culinaires ou de leur valeur monnayable. Les naturalistes ont groupé sous le nom d'**espèces** la collection de ces individus qui « se ressemblent entre eux plus qu'ils ne ressemblent aux autres et sont capables de donner entre eux des produits féconds ».

leur mode de développement et de multiplication. Tel est la définition la plus compréhensive d'une espèce. Mais quelle est l'origine de ces espèces ? Quel a été l'origine de ces espèces ? Quel a été l'origine de ces espèces ? A ces questions, il y a deux réponses possibles : celle des « fixistes » et celle des « transformistes ».

D'après la première, chacune des espèces que nous rencontrons aujourd'hui ne fut jamais que ce qu'elle est ; elle apparut sur le globe tout équipée, et au point d'achèvement où nous la voyons maintenant pour se perpétuer identique ; aussi loin que l'on remonte dans le passé, on ne lui découvrirait qu'une ascendance conforme à elle.

Cette théorie qui fut la seule jusqu'au XVIII^e siècle est rejetée actuellement par tous les naturalistes.

L'autre théorie, au contraire, la théorie transformiste, spécifie que les espèces dérivent les unes des autres.

La grande masse du public confond fréquemment et utilise indifféremment l'un pour l'autre les mots « évolution » et « transformisme ». Or ces deux mots n'ont pas la même signification : l'un, le mot « évolution » appartient au vocabulaire des Sciences Naturelles ; l'autre, le mot « transformisme » à celui de la Philosophie.

Par « transformisme », il faut entendre un *concept* philosophique qui tente d'expliquer la genèse des êtres vivants par leur filiation graduelle, en allant du plus simple au plus complexe : l'homme.

Par « évolution », il faut entendre un *fait* observé par les naturalistes à savoir l'apparition successive dans le temps des diverses espèces vivantes et la constatation d'une certaine parenté entre les espèces voisines, sans en chercher l'explication par telle ou telle théorie.

En d'autres termes, l'évolution est un *fait scientifique*, admis par tous aujourd'hui ; le transformisme est un *essai d'explication* du fait précédent, ce qu'on appelle une « hypothèse de travail ». Comme l'écrit le Chanoine PERRIER dans l'introduction à une étude d'apologétique sur le transformisme : « **Beaucoup de coup d'erreurs ont leur source dans l'oubli et la méconnaissance d'une distinction essentielle entre le fait de l'évolution et l'explication de ce fait.** »

Ce qui rend justement si difficile, si épineuse, cette question du transformisme, c'est qu'en somme la partie se joue à la fois sur deux tableaux : la Science pure d'un côté, la Philosophie de l'autre. Chacun de nous est obligé de se construire pour son usage personnel sa propre philosophie, ou d'accepter tout d'une pièce, comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter, celle que lui imposent son milieu ou ses croyances, — et selon qu'il se ralliera à la thèse spiritualiste ou à l'explication mécaniste, il aura tendance à rejeter ou à accepter le transformisme.

Un des plus grands biologistes français, J. Delage, en fait l'aveu dans un de ses livres : « Je suis absolument convaincu, écrit-il, qu'on est ou qu'on n'est pas transformiste, non pour des raisons tirées de l'histoire naturelle, mais en raison de ses opinions philosophiques. » Et, plus loin, parlant des deux hypothèses fixiste et transformiste, il ajoute : « Ces deux hypothèses sont aussi *extra-scientifiques* l'une que l'autre. » Aussi doit-on considérer comme une simple boutade la célèbre

phrase de Pasteur, affirmant qu'en pénétrant dans son laboratoire il laissait à la porte, avec son pardessus et son chapeau, ses opinions philosophiques et religieuses. Il est bien difficile à un savant, aussi impartial qu'il se croie, de faire entièrement abstraction de ses croyances : malgré lui, en quelques sortes, elles influenceront l'orientation de ses travaux. Or, c'est précisément parce que le rejet des hypothèses transformistes a pour corollaire de sérieuses répercussions métaphysiques, que cette théorie a la vie si dure, et que certains savants s'y accrochent désespérément.

Comme l'a dit crûment E. Perrier, le transformisme a été, — et est encore pour certains —, un tremplin anticlérical.

Mais revenons à notre malade

Je n'insisterai pas sur ses antécédents héréditaires : on est allé lui chercher des ancêtres jusque dans l'antiquité grecque. En fait, il faut attendre la fin du XVIII^e siècle pour que cette ascendance ait quelque valeur.

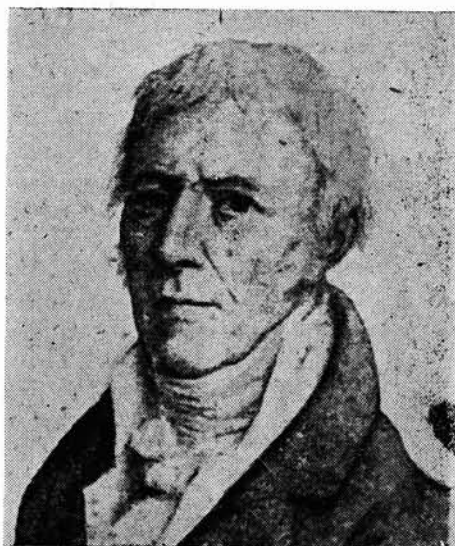
Avec les Encyclopédistes, l'idée de «transformisme» est en quelque sorte dans l'air, mais ce n'est qu'après la Révolution que ces idées prennent consistance. Pour pouvoir parler d'«espèces» et qu'un corps de doctrine relatif à leur origine puisse se constituer, il avait fallu que les naturalistes prissent enfin une claire conception de ce qu'était une «espèce»

Or, c'était là une notion toute nouvelle vers 1780. Il n'y avait guère, en effet, qu'une trentaine d'années que le botaniste suédois Linné, en même temps qu'il définissait ce que l'on appelle encore l'espèce «linnéenne», posait les bases de ce qu'on appellera plus tard le «fixisme» par opposition au «transformisme» en écrivant la célèbre phrase si souvent citée : «SPECIES TOT SUNT « DIVERSAE QUOT DIVERSAS FORMAS AB INITIO CREAUIT INFINITUM ENS ». C'est-à-dire qu'il y a autant d'espèces sur terre qu'il y eut de formes diverses créées, au début, par l'Être Suprême. Contrastant avec la timidité des naturalistes de l'époque, tels que Linné, Rondelet, Buffon, Réaumur, etc., les philosophes Encyclopédistes, comme Diderot, Maupertuis ont la hardiesse d'affirmer que les espèces animales n'ont pas toujours été ce qu'elles sont — et construisent des systèmes d'autant plus beaux que la réalité les arrête moins. L'on est, en effet, d'autant plus enclin aux audaces imaginatives qu'on est moins en contact avec le réel... et c'est parce que nombre de naturalistes du XIX^e siècle seront plus des romanciers que des naturalistes que certaines de leurs soi-disant observations,

admises à la légère, ont si longtemps donné le change, avant de s'écrouler lamentablement sous les coups d'observateurs plus exigeants. Et c'est là l'explication de ce qu'on pourrait appeler, en paraphrasant Montesquieu, l'histoire de la grandeur et de la décadence du «transformisme».

Mais, avant d'entamer son procès, voyons comment cette idée prend corps au début du XIX^e siècle, pour avoir avec Darwin un soudain essor.

1809 est une date célèbre dans l'histoire de la biologie : c'est, d'une part, celle de la naissance de Ch. Darwin ;



J. B. Lamarck

c'est, d'autre part, celle de la publication de l'œuvre maîtresse de Lamarck : la *Philosophie Zoologique*, livre dans lequel il expose sa théorie.

Jean-Baptiste Pierre Antoine Monet, chevalier de Lamarck, était né en 1744 dans un modeste village de Picardie. Destiné par sa famille à être d'Eglise, il ne rêve dès son enfance que plaies et bosses. Il s'engage dans l'armée du Prince de Soubise, y prend part à la Guerre de Sept Ans et s'y conduit vaillamment. Peu après, un accident l'oblige à quitter l'armée. Tout en grossoyant chez un notaire pour gagner sa vie, il s'adonne à sa passion favorite : la Botanique. Il y devient vite un maître, et, en 1778, il publiera une flore de France très appréciée à l'époque.

En 1793, la Convention, qui a supprimé l'ancien Jardin du Roi, le remplace par le Muséum d'Histoire Naturelle, et Lamarck, botaniste connu, est chargé d'enseigner... la Zoologie des Invertébrés. Vous voyez que la III^e République

que n'a rien eu à envier à la Première, et que l'utilisation des compétences n'a guère changé.

Lamarck s'attelle à cette science toute nouvelle pour lui : la Zoologie — (remarquez qu'il approche de la cinquantaine) —, et, en 1801, il publie son, «Système des animaux sans vertèbres» qui met un peu d'ordre et de précision dans l'étude d'un embranchement où régnait jusqu'alors le chaos le plus complet.

Huit ans plus tard, dans sa «Philosophie Zoologique», il expose l'essentiel de ses idées sur l'origine des espèces, idées qui lui ont été inspirées par l'étude et le classement de la collection des Invertébrés du Muséum.

Suivant Lamarck, la vie débuta sur le globe par génération spontanée, sous la forme d'êtres extrêmement simples... Il ne faut pas lui en faire grief : si on ne croyait plus, comme Aristote que les anguilles naissent du limon des fleuves, on admettait couramment la chose pour les Invertébrés et les organismes inférieurs. Cinquante ans après et même davantage, certains savants, — et non des moindres —, crieront au scandale, lorsque Pasteur démontrera péremptoirement, par des expériences décisives, que la génération spontanée n'existe pas.

Ces êtres primordiaux très simples furent pour Lamarck la souche de toute la nature animée : ils produisirent des êtres un peu plus complexes qui, eux-mêmes, en engendrèrent de plus différenciés, et ainsi, de progrès en progrès, de complication en complication, naquirent tous les êtres vivants.

Cette complication croissante est provoquée pour Lamarck par une sorte de *pouvoir vital*, par une cause d'origine interne qui tendrait à assurer une progression régulière. Celle-ci est enrayée, diversifiée, modifiée par l'action de causes externes dans lesquelles on a fait, à tort, consister uniquement le «Lamarckisme». Ces causes externes, Lamarck les appelle des «circonstances extérieures». Plus tard, reprenant en partie un terme employé par G. Saint-Hilaire, Auguste Comte leur donnera un autre nom qui a fait fortune, celui de «milieu».

Quand un animal, donc, sous l'influence du milieu, se trouve amené à exercer plus activement tel organe, celui-ci se développe, se fortifie, un organe nouveau peut même apparaître de toutes pièces : d'où la formule célèbre : «*Le besoin crée l'organe*». Inversement, quand de nouvelles conditions d'existence rendent un organe inutile, cet organe inemployé se réduit, s'atrophie peu à peu et peut même disparaître. En général, cependant il en persiste une trace sous forme de ce qu'on a appelé

les organes rudimentaires, ce qui faisait dire à Vialeton avec son gros bon sens : « Ce ne sont pas les organes qui sont rudimentaires, ce sont nos connaissances ».

Et voilà établie la première loi du Lamarckisme ou loi de l'usage et du non usage, qui s'énonce ainsi : « Chez un individu qui n'est pas encore arrivé au terme de tous ses développements, l'usage constant d'un organe le fortifie et le perfectionne ; le non-usage l'atrophie et tend à le faire disparaître. »

Bien entendu, Lamarck fait jouer au facteur *temps* un rôle considérable dans ces transformations : on a pu dire, avec justice, que le temps était « la providence » des transformistes..... Lamarck insiste sur l'extrême lenteur qu'exige toute transformation de l'espèce. En outre, il admet que ces caractères nouvellement acquis se transmettent à la descendance, et, dit-il, « tout ce que la nature a fait acquérir ou perdre aux individus par l'influence des circonstances où leur race se trouve depuis longtemps exposée, et par conséquent par l'influence de l'emploi prédominant de tel organe ou par celle d'un défaut constant d'usage de telle partie, elle le conserve par la génération aux nouveaux individus qui en proviennent pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus. »

Et c'est là la seconde loi du Lamarckisme, celle sur laquelle repose tout l'édifice : la loi de l'Hérédité des caractères acquis, et Lamarck, dans son livre, de nous donner de nombreux exemples de ce qu'il avance : la palmure des pattes des palmipèdes, les longues jambes des échassiers, le sabot des mammifères coureurs, etc... Pour lui, sans nul doute, si la taupe est devenue aveugle, c'est à force de vivre dans l'obscurité et si le cou de la girafe s'est allongé peu à peu, c'est pour lui permettre de brouter plus haut ; si des cornes ont poussé aux cerfs, qui ont l'habitude de s'affronter, c'est parce que la colère a provoqué à cet endroit l'afflux de fluides vitaux qui en ont peu à peu déterminé leur croissance... Ne rions pas trop de ces extravagances : 50 ans plus tard, le Professeur Haeckel nous en proposera d'aussi dures à avaler...

Au moment où elles furent émises, les théories de Lamarck n'eurent absolument aucun succès. L'ambiance n'y était pas.

Peu après, chassé de sa chaire par le retour des Bourbons, vieilli, aveugle, Lamarck mourra dans la misère en 1829, totalement inconnu du public.

Trois ans plus tard, dans l'éloge posthume de son prédécesseur à l'Académie,

démie des Sciences, G. Cuvier le blâmera, non sans raison, d'avoir construit de vastes édifices sur des bases imaginaires et échafaudé un système qui, s'il peut, dit Cuvier, «amuser l'imagination d'un poète, ne saurait soutenir un instant l'examen de quiconque a disséqué une main ou un viscère».

Presque en même temps que Lamarck, un autre professeur au Muséum, Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, titulaire de la



Geoffroy Saint-Hilaire

chaire des vertébrés, allait donner une autre forme aux idées transformistes et se rendre célèbre par sa controverse avec Cuvier.

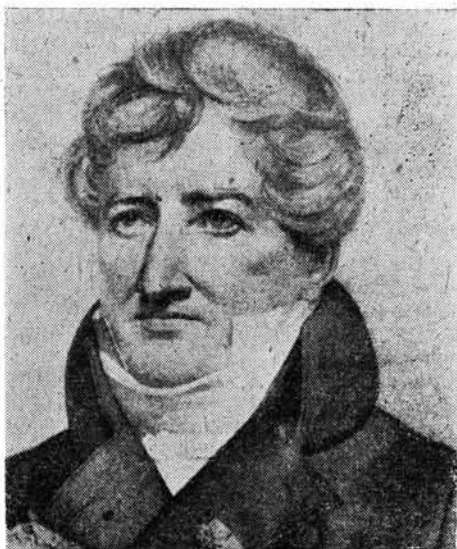
Geoffroy-Saint-Hilaire considère tous les animaux comme bâtis sur un même plan commun, et il affirme que dans une même classe les formes diverses dérivent les unes des autres et résultent d'organes communs à tous. D'autre part, dans une même classe, les mêmes pièces osseuses se retrouvent, plus ou moins modifiées; un organe peut changer de forme, de structure, **IL NE CHANGE PAS DE CONNEXIONS**. L'espèce ne demeure constante et semblable à elle-même qu'autant que «le milieu ambiant» ne change pas et se maintient identique. S'il change, l'espace s'altère et varie, parfois profondément.

Ces vues d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire sont plus près de l'observation; mais sa théorie reste imprécise parce qu'il n'a pas pris soin, comme Lamarck, de fixer ses idées dans un livre. Il n'en reste pas moins un prophète par certaines de ses conceptions: c'est ainsi par exemple que, pour lui, les transformations des espèces, loin d'être lentes

et très progressives doivent être brusques et de grande amplitude, qu'elles se produisent non chez l'adulte mais chez l'embryon. Geoffroy Saint-Hilaire allait trouver, dans un de ses collègues du Muséum, un adversaire acharné en la personne de Georges Cuvier.

Né en 1769 à Montbéliard, ce Franco-Comtois fut dès sa jeunesse un gros travailleur; un de ces enfants prodiges qui volent de succès en succès. Au début de la tourmente révolutionnaire il est fixé, à Fécamp, et il consacre ses heures de loisir à disséquer tout ce qui lui tombe sous la main.

C'est là qu'il va faire la connaissance de l'abbé Tessier, agronome réputé, que la Terreur vient de chasser vers des régions plus calmes. Les deux hommes se lient bientôt d'amitié, et l'abbé, frappé des talents extraordinaires de ce jeune inconnu, parle de ce phénomène à ses amis de Paris, à Saint-Hilaire notamment. C'est ainsi qu'en 1795, à l'âge de 26 ans, Cuvier entre au Muséum dans la chaire d'Anatomie Comparée qu'il va



Georges Cuvier

illustrer pendant près de 40 ans, menant de front ses cours, ses travaux d'anatomie comparée et surtout ses recherches sur les ossements fossiles qui le rendirent célèbre dans le monde entier.

La science des fossiles, la paléontologie, était alors dans l'enfance. Il n'y avait pas bien longtemps, à peine une cinquantaine d'années, que ce brave Voltaire avait affirmé avec une superbe assurance que les fossiles trouvés au Mont-Cenis étaient tout simplement des coquilles qui avaient été jetées là par

les pèlerins se rendant pédestrement de St.-Jacques de Compostelle à Rome...

Au point de vue philosophique, Cuvier était résolument fixiste. Il attribuait les changements qu'il constatait dans les espèces à des «révolutions du globe». C'est là la seule partie fragile de son œuvre, la seule du reste où il ait abandonné les saines disciplines du naturaliste pour les spéculations du philosophe.

Résolument cantonné dans le réel, il se refuse à suivre Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire dans le domaine des généralisations. En 1830, devant l'Académie des Sciences une lutte solennelle se livre entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur un point d'anatomie comparée où s'affrontent leurs conceptions philosophiques opposées. Cette controverse, restée célèbre dans les annales de la science, se termina, et c'était justice, par la complète victoire de Cuvier.

De l'autre côté du Rhin, un poète célèbre doublé d'un savant : Goethe, suivait avec passion les phases de ce conflit biologique par l'intermédiaire d'un de ses correspondants. Goethe a raconté que, dans l'après-midi du 2 Août 1830, il accueillit à brûle-pourpoint son concitoyen Eckermann: «Eh bien, le volcan a éclaté», s'écrie-t-il...

«Eh oui, répond Eckermann: Paris se couvre de barricades et Charles X est en fuite...

«Il s'agit bien de cela, rétorque Goethe: Je vous parle de la discussion entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire à l'Académie des Sciences de Paris...»

Cette sorte d'œillère que se met volontairement le savant et qui l'empêche de s'occuper d'autre chose que de ses travaux, est bien antérieure à Goethe et l'on pourrait en citer de nombreux exemples. Qui ne connaît la célèbre distraction du grand physicien Ampère ? Un jour, sortant de l'Institut, et préoccupé par un problème de mathématiques, il se trouve soudain devant un tableau noir. Sans hésiter il sort un bâton de craie et commence à le couvrir d'intégrales. Tout à coup, le tableau noir improvisé s'esquive au petit trot suivi par notre savant interloqué... C'était l'arrière d'un fiacre en station.

Le triomphe de Cuvier devait pour longtemps clore toute discussion sur le transformisme: pendant 30 ans, il n'en sera plus question.

Du reste, les naturalistes avaient du pain sur la planche, avec les nouvelles voies qui s'offraient à leur activité, à cette «joie de connaître» qu'à si bien dépeinte Pierre Termier. La paléontologie progressait à pas de géant, et les progrès de la technique microscopique — comme toujours en science — permet-

taient de nouvelles découvertes très importantes en embryologie et en biologie générale.

A la lumière de celles-ci, se succédant à un rythme accéléré, certains esprits, même parmi les disciples de Cuvier, se rendent compte des difficultés que présente le fixisme tel que le concevait ce dernier. Le «transformisme» les tenterait, mais ils se cabrent devant les explications vraiment trop hasardeuses de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire.

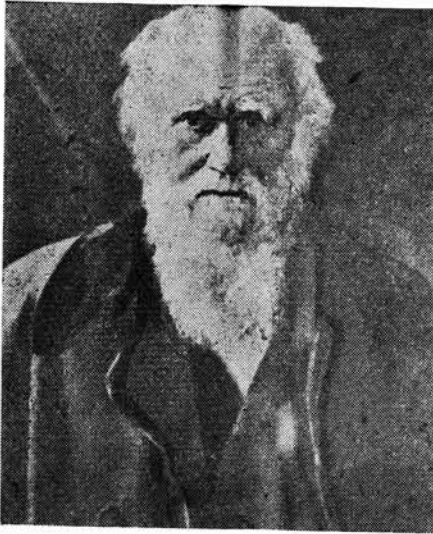
Qu'une doctrine recevable, moins naugeuse et serrant de plus près les faits, leur soit présentée, et ils l'adopteront. Cette doctrine qui va rallier à elle la foule des hésitants, c'est un naturaliste anglais qui va la proposer. Son livre va arriver à point, en un moment éminemment favorable, alors que le grand public commence à s'intéresser aux questions scientifiques; le fruit était mûr, il ne restait qu'à le cueillir.

Charles Darwin naît en 1809 dans une petite ville de Shropshire. Dès son jeune âge, il s'intéresse à l'histoire naturelle: c'est même la seule chose à laquelle il daigne s'intéresser, au grand désespoir de sa famille qui en veut faire un médecin. Il étudie successivement à Edimbourg puis à Cambridge, et il y prend ses grades. Un beau jour, le botaniste Henslow, un de ses amis, lui apprend que le capitaine Fitz-Roy cherchait un naturaliste, pour une expédition scientifique en Amérique du Sud. Darwin se propose et est accepté: le voilà, à 22 ans, embarqué sur le «Beagle» pour un voyage d'exploration qui durera cinq ans et qu'il a décrit dans un livre passionnant: «Voyage d'un naturaliste autour du monde». Ce voyage devait avoir sur lui une influence décisive.

Trois classes de phénomènes le frappent particulièrement pendant cette croisière: 1°) La manière dont les espèces très voisines se succèdent et se remplacent en allant du Nord au Sud; — 2°) La proche parenté entre les espèces des Iles Galapagos et celles du continent Sud américain voisin, mais trop distant pour que les espèces puissent se mélanger: — 3°) Les rapports étroits qui relient les mammifères édentés et les rongeurs actuels aux espèces éteintes des mêmes familles.

En réfléchissant à ces faits, Darwin arriva à la conclusion que les espèces voisines pourraient bien descendre d'un ancêtre commun. La variabilité des êtres vivants lui parut la règle générale, mais la cause de cette variation n'était pas encore claire dans son esprit. C'est à réfléchir à ces questions et à accumuler des faits les plus nombreux possibles que ce scrupuleux naturaliste va

consacrer les longues années qui s'écoulaient entre son retour en Angleterre et la publication de son livre. En 1838, un écrit de l'économiste anglais Thomas Robert Malthus, son contemporain, intitulé «Essai sur les principes de la population», lui tombe entre les mains. Malthus y attribuait divers maux dont souffre l'humanité: famine, paupérisme, au manque de rapport entre le développement de l'espèce humaine, qui se multiplie de manière trop rapide, et l'augmentation des produits alimentaires qui ne suit pas le même rythme. Cet essai fut pour Darwin un trait de lu-



Ch. R. Darwin

mière, et une explication nouvelle du mécanisme de transformation des espèces se présente à son esprit: celle de la *lutte pour la vie* et pour la *nourriture*.

En 1858 il présente à la Société Linnéenne de Londres, en même temps qu'une mémoire de son ami Wallace sur la même question, un résumé de ses idées. Son livre «L'origine des Espèces» parut l'année suivante, et eut de suite un succès considérable: en 17 ans il s'en vendit 60.000 exemplaires, chiffre énorme et encore jamais atteint pour une œuvre de science pure.

Ce livre comprend deux parties distinctes: d'une part Darwin établit, une fois pour toutes, en l'étayant sur une foule de faits tirés de la paléontologie, de la répartition géographique des animaux, de l'embryologie, de l'anatomie comparée, la réalité d'une *EVOLUTION* des êtres organisés. D'autre part il propose une théorie nouvelle et personnelle

de l'origine des espèces, qui constitue ce qu'on a appelé justement le «*DARWINISME*».

Pour Darwin, toutes les espèces vivantes manifestent une variabilité incessante et se reproduisent avec une abondance excessive. Si chaque individu engendré arrivait à l'âge adulte et engendrait à son tour, l'espèce s'accroîtrait avec une rapidité telle que bientôt elle ne trouverait plus assez de nourriture, ni d'espace. Or Darwin constate que dans la nature le nombre d'individus de chaque espèce se maintient à peu près constant. Comment concilier ces deux données? C'est, répond Darwin, parce qu'il y a une énorme destruction d'êtres vivants: la nature est un immense champ de bataille où le carnage est la règle. Pour gagner sa place au soleil chaque individu doit lutter sans cesse: c'est le fameux «*struggle for life*», la lutte pour la vie. L'individu doit lutter pour manger, pour croître et se reproduire, et, à chaque génération, seule une minime fraction des êtres survit et procréé. Or, les individus d'une espèce diffèrent toujours plus ou moins les uns des autres, et les caractères qui les distinguent, pouvant être avantageux, n'est-il pas plausible de supposer que les individus qui présentent fortuitement les caractères avantageux se trouveront être les vainqueurs de la lutte, cette petite fraction de survivants qui réussit à durer et à se reproduire?

Conformément à la loi d'hérédité, ces individus avantageux, ces élus, transmettront à leurs descendants les caractères auxquels ils doivent d'avoir triomphé et survécu, et parmi leurs survivants un nouveau tri s'effectuera de la même manière. Ainsi, les caractères favorables iront *s'accusant*, se *fortifiant* de plus en plus dans l'espèce, et la feront varier. C'est la *sélection naturelle*, explication du progrès organique.

En outre Darwin imagine un mode spécial de sélection pour expliquer certains faits que la loi précédente n'explique pas: la *sélection sexuelle*. Les vivants luttent entre eux non seulement pour vivre mais surtout pour se reproduire, la reproduction étant le but suprême de l'espèce. Aussi les mâles les plus avantageux par la force ou les mieux conditionnés pour séduire les femelles réussiront seuls à transmettre la vie. De là chez certaines espèces ces caractères ornementaux des mâles (bois des cerfs, parure de noces des oiseaux, des poissons, etc.) que la sélection naturelle n'explique pas.

On voit que dans sa nouvelle explication de la transformation des espèces le savant anglais n'attribue *aucune* valeur aux causes mises en avant par La-

marck, pour lesquelles il affecte le plus profond mépris. Quelques exemples nous montreront les différences entre les deux conceptions : la taupe, disait Lamarck, a perdu ses yeux sous l'influence de l'obscurité souterraine, qui les privait d'emploi. Pas du tout, rétorque Darwin : les yeux se sont réduits peu à peu parce que, à chaque génération, la sélection naturelle n'a retenu que les taupes dont les yeux, par suite de leur petitesse fortuite, se trouvaient moins sujets aux irritations oculaires... La girafe, dit Lamarck, a allongé son cou par l'effort continué vers les hautes branches. Pas du tout, dit Darwin : le cou de la girafe s'est allongé peu à peu parce que, à chaque génération, la sélection naturelle a retenu les seules girafes qui ayant fortuitement le cou plus long pouvaient brouter plus haut. Au surplus, Darwin lui-même, vers la fin de sa vie, reviendra de son ostracisme touchant l'œuvre de Lamarck, et dans une lettre à Moritz Wagner il écrira : «La plus grande erreur que j'aie commise c'est de ne pas avoir suffisamment tenu compte de l'influence directe du milieu, c'est-à-dire de l'alimentation, du climat, etc., indépendamment de la sélection naturelle... Lorsque j'ai écrit mon livre, je n'avais rassemblé que très peu de preuves de l'action directe du milieu : aujourd'hui il y en a beaucoup».

Dès son apparition, la théorie de Darwin parut à beaucoup de naturalistes si simple et si lumineuse qu'ils s'étonnèrent de ne pas l'avoir conçue plus tôt, et nombre d'entre eux s'y rallièrent de suite avec enthousiasme.

Parmi ceux-ci, citons, au hasard, le géologue Lyell, Sir John Lubbock et Huxley chez ses compatriotes, Moritz Wagner, Weissmann et Haeckel en Allemagne. Grâce à Darwin l'idée transformiste va s'imposer au monde savant et certains adeptes, comme cela est fréquent, ne tarderont pas à dépasser le maître dans ses conclusions.

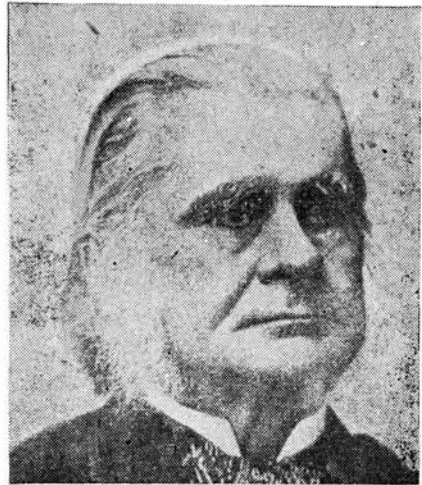
Un des premiers sectateurs de la nouvelle théorie fut en Allemagne le célèbre professeur à l'Université d'Iena, Ernest Haeckel.

Dès 1868 il va publier une œuvre de vulgarisation : «Histoire de la Création Naturelle», dans laquelle il dresse une généalogie du monde vivant... La doctrine philosophique de Haeckel est le «Monisme», c'est-à-dire l'expression du matérialisme le plus enragé.

L'influence de cette œuvre fut considérable : elle était écrite par un homme habile, vulgarisateur incomparable, d'une adresse consommée dans l'art de créer avec des néologismes un vocabulaire approprié à la science nou-

velle. C'était en somme le Goëbels du transformisme.

D'après Haeckel, l'hérédité **FIXE** l'espèce, alors que les facteurs transformistes la font varier. Cette hérédité est donc une sorte de **MEMOIRE ANCESTRALE** forçant chaque être, au cours de son développement à passer par les formes successives de tous ses ancêtres, si bien que sa propre généalogie sera retracée.. et dévoilée par l'étude de son embryon. C'est la fameuse loi «biogénétique» que son élève Fritz Muller énoncera sous la forme concise suivante : «**L'ONTOGENIE**, c'est-à-dire le développement individuel d'un être, **EST UNE BREVE REVISION DE**



Th. H. Huxley

SA PHYLOGENIE, c'est-à-dire de la généalogie de cet être. »

Sous une forme plus humoristique, l'Anglais Huxley disait que l'«individu regrimpe le long de son arbre généalogique».

Cependant, dès 1860 le «transformisme» avait provoqué dans le public une explosion de sarcasme et de railleries, surtout à cause de son corollaire : l'origine simienne de l'homme.

Le samedi 30 juin 1860, se livra la fameuse bataille d'Oxford. Dans la bibliothèque de l'Université, la «British Association» s'était réunie pour un débat public sur la doctrine nouvelle. A un moment, l'évêque anglican d'Oxford, Wilberforce, s'adressant à Huxley, le plus zélé sectateur de Darwin, lui demanda, avec une exquise politesse, si c'était par son estimable grand-père ou par la gracieuse lady sa grand-mère qu'il avait l'honneur de descendre du singe...

A quoi, furieux, Huxley rétorqua, au grand scandale de l'assistance, qu'il préférerait avoir un singe pour ancêtre plutôt qu'un personnage versatile et agité, qui, non content d'un succès équivoque dans son propre domaine, abordait, afin de les obscurcir par une vaine rhétorique, des questions dont il ignorait le premier mot... Une dame s'évanouit et l'on dut lever la séance...

Néanmoins, ce fut Darwin qui remporta la victoire. Son existence s'acheva en apothéose, il mourut chargé d'honneurs en 1882, et on l'enterra à Westminster. En 1885 on lui éleva une statue. A la cérémonie d'inauguration, où tint à se faire représenter l'église anglicane, on entendit l'archevêque de Cantorbury déclarer solennellement que le transformisme n'avait rien de contraire aux enseignements de la Bible. Huxley qui siégeait sur l'estrade officielle et se rappelait la séance d'Oxford, se pencha vers son voisin, le biologiste Judd, et lui souffla dans l'oreille: «Mon cher, vous verrez qu'un de ces jours, ces messieurs nous feront brûler parce que nous n'allons pas assez loin...»

A la mort de Darwin, le transformisme est à son apogée «Il a répandu partout sa foi, écrit en 1939 le Pr. J. Lefèvre, au début de son *Manuel de Biologie*; personne ne doute: la parole ardente des maîtres entraîne irrésistiblement les élèves: dans leurs leçons, chargées de la mystique nouvelle, il n'est question que d'animaux se battant, s'allongeant, se ramassant, se tordant, se retournant, se pliant, redressant leurs bras, s'ornant d'appendices, se créant des organes, se fabriquant des tentacules ou des yeux, se différenciant à volonté, produisant plus merveilleux que l'idée créatrice elle-même».

Vers cette date donc, avec l'influence du milieu, du climat, de l'exercice, l'hérédité des caractères acquis, les variations fortuites et la sélection naturelle, les transformistes se jugeaient en possession des causes qui président à la transformation des espèces. Chacun, selon son équation personnelle, mettait l'accent tonique sur tel ou tel facteur: il en résultait une sorte de cocktail scientifique à recettes variées: un tiers de Darwin et deux tiers de Lamarck pour celui-ci avec une tombée de Geoffroy St. Hilaire; mi-Darwin, mi-Lamarck pour celui-là. Et l'on en eut surpris beaucoup en leur prédisant qu'un demi-siècle plus tard, rien ou presque rien ne subsisterait des idées qu'ils défendaient.

Dès l'année suivante en effet, éclate, en 1883, le coup de théâtre Weismannien, sapant par leur base les systèmes édiflés avec tant d'amour par Lamarck et Darwin.

Auguste Weismann enseignait la biologie à l'Université de Fribourg-en-Brisgau depuis 1867.

Le 21 Juin 1883, avant les vacances, dans un discours intitulé «Essai sur l'hérédité», il exposait sa théorie de la «continuité germinale».

Les animaux, comme les plantes pluricellulaires, sont formés de deux parties relativement indépendantes: l'une, potentiellement IMMORTELLE, est constituée par les cellules germinales, mères des ovules ou des spermatozoïdes, qui renferment en puissance tout le DEVELOPPEMENT de l'individu qui en sortira, depuis ses caractères de classe, d'ordre, d'espèce, jusqu'au moindre détail, une tache sur la peau, une mèche de cheveux de couleur différente, etc.: c'est le patrimoine héréditaire ou GERME.

L'autre, bien plus importante en volume, constituant presque tout le corps, qui grandit, arrive à l'état adulte, déclîne, vieillit et meurt suivant un cycle inéluctable: C'est le soma.

Or, jusqu'à Weismann, on croyait que le germe produisait un autre soma, dans lequel lorsque l'individu était devenu apte à se reproduire se développait un autre germe. Erreur, proclame Weismann: la continuité d'une génération à l'autre s'établit uniquement et EXCLUSIVEMENT du germe au germe.

Cette conclusion purement conjecturale en 1863, à peine énoncée, devait se révéler exacte en tous points et conforme aux faits et à l'expérimentation.

Or cette théorie ruine entièrement toute idée d'hérédité acquise par le soma, par suite toutes les modifications lamarckiennes.

Weismann faisait en outre une critique serrée de tous les cas invoqués en faveur de l'hérédité acquise, et il démontrait expérimentalement que les mutilations ne sont pas héréditaires.

Du coup, il fallait se priver de toute explication lamarckienne et s'en tenir strictement à des variations innées, d'origine germinale et forcément quelconques; s'en remettre uniquement à la sélection naturelle.

En conséquence, dans les années qui suivent l'envoi de ce magistral pavé dans la mare aux grenouilles, une grave scission va s'opérer entre transformistes. Les uns, convaincus par la puissante argumentation du maître de Fribourg, sacrifient résolument toute explication lamarckienne: ils purgent leur darwinisme de tout lamarckisme; et comme dit Spencer ces «néo darwiniens» seront plus darwiniens que Darwin.

Les autres, surtout en France, patrie de Lamarck, sourds aux objections de Weissmann, s'entêteront dans leur lamarckisme ou leur lamarckisme mitigé de darwinisme : ce sont les Néo-Lamarckiens. Pendant 12 ans, de 1885 à 1897, les assauts les plus furieux sont livrés à la théorie de Weissmann. Pour concilier sa théorie avec certains acquêts du Darwinisme, il lui adjoint, en 1895, une sorte de sélection naturelle à l'intérieur du germe qu'il appelle «sélection germinale»: le germe a une structure complexe: le substance héréditaire est formée par une foule de particules dont chacune détermine un caractère et qu'il appelle des «DETERMINANTS». Une lutte alimentaire s'engagerait entre ces divers éléments dont les plus forts sortiraient vainqueurs ; vous retrouvez là, transposée dans le monde cellulaire, la fameuse lutte pour la vie; or, ces fameux déterminants, les progrès de la génétique ont abondamment prouvé leur existence en nombre fixe pour chaque espèce: ce sont les «chromosomes», si minutieusement étudiés par les biologistes américains.

En 1897, la partie weissmannienne est gagnée: le lamarckisme est définitivement condamné. Le néodarwinisme n'a plus longtemps à vivre. Cette fois le coup de grâce lui est asséné, non plus par un généticien, mais par un botaniste: le hollandais De Vries.

Un grand nombre de naturalistes se rendaient compte que la sélection naturelle n'expliquait pas grand'chose et l'on commençait à revenir de l'enthousiasme des premières années. D'autre part la notion de variabilité incessante allait subir une critique décisive, et une façon nouvelle d'envisager l'espèce se dégagait des travaux de Jordan. Alexis Jordan était un botaniste lyonnais. De 1856 à 1864, il avait adressé à la Société Linnéenne de Lyon toute une série de mémoires. Mais ses idées résolument fixistes, ses croyances religieuses affirmées l'avaient fait considérer comme un doux maniaque au temps où tout était au transformisme. Aussi ses travaux étaient-ils passés totalement inaperçus. Aussi inaperçus que ceux d'un moine tchèque son contemporain, un nommé Gregor Mendel, dont nous reparlerons tout à l'heure. Comme l'écrit Jean Rostand dans un de ses livres, et ce transformiste convaincu ne peut être soupçonné d'abonder dans mon sens: «Il est piquant de noter à ce sujet que deux des œuvres les plus solides et les plus précieuses de la biologie moderne furent menées à bien par deux amateurs, deux catholiques, et en vue de combattre le transformisme. C'est un fait que les conceptions fixistes ne furent pas moins inspiratrices,

ni moins instigatrices de vérité que les conceptions adverses».

Vers 1900 donc, l'apparition d'une nouvelle théorie transformiste, celle de De Vries, va ressusciter les travaux oubliés de Jordan. Il ressortait d'une façon évidente de ceux-ci que l'espèce dite Linnéenne était en réalité un agglomérat de plusieurs «petites espèces» Jordaniennes, ce que les botanistes appellent maintenant des «Jordanons».

Prenons un exemple. Vous connaissez tous pour l'avoir vue dans le moindre jardin de France, particulièrement dans ces petits jardinets de banlieue, où la place semble si parcimonieusement mesurée, la *Pensée des champs*, cette jolie plante cultivée, aux coloris multiples, que les savants appellent «*Viola tricolor*». Les darwiniens triomphaient en prétendant y reconnaître et y mettre en évidence la tendance des espèces à la variation. Jordan, partant d'une plante unique, réussit à isoler en plusieurs années des dizaines de lignées distinctes, autonomes ne présentant entre elles aucun terme de passage et différant entre elles par la taille des fleurs, la couleur des pétales, etc. Or, ce qui est remarquable, c'est que chacun de ces petits jordanons, se montra, une fois obtenu, absolument fixe. A l'intérieur de chacune de ces petites espèces, aucune sorte de variation. Même résultat avec toute une série de plantes, iris, tulipe, chardon, etc... La première fois donc qu'on abordait avec rigueur, par des cultures soigneusement contrôlées, le problème de la variabilité, les faits déposaient de façon non douteuse en faveur du Fixisme.

La prétendue variabilité de l'espèce n'était qu'une illusion due au mélange de petites espèces dissemblables, qui, une fois séparées, isolées, se montrent strictement homogènes et constantes. Ces travaux, vérifiés de 1885 à 1905, lorsque l'attention fut attirée sur eux par divers botanistes, se sont révélés exacts en tous points. Les recherches irréprochables du Danois Johansen démontrent en particulier l'INVARIABILITE DE LA LIGNEE PURE, ce qui ruine le Darwinisme, et établissent l'aptitude des circonstances externes à modifier le type héréditaire ce qui achève d'anéantir le Lamarckisme.

Comment se fait-il, me direz-vous, que les travaux de cet inconnu se soient soudain révélés à l'attention des naturalistes ? C'est parce que, vers 1885, un botaniste hollandais, Hugo de Vries, était en train de faire de sensationnelles découvertes dans son jardin d'Hilversum. Pour lui, il était tout naturel qu'il fût au courant des travaux de Jordan : il travaillait dans la même

partie, admirait grandement les travaux du savant français sur les «Petites espèces». Mais, à l'inverse de lui, il ne doutait pas que ces jordanons ne fussent dérivés les uns les autres. Par quel processus ? C'était ce qu'il fallait trouver...

Or le hasard, providence des chercheurs, va le mettre sur la voie. Un jour, il découvre dans un champ d'Hilversum, sur une plante de la famille des fuchsias, l'«*Oenothera Lamarkiana*», grande plante bisannuelle, un certain nombre d'exemplaires qui présentent des caractères aberrants. Il les transpose dans son jardin et en obtient des espèces fixes, et bien différentes du type, auxquelles il donne différents noms. Il se demande alors si, de temps en temps, une espèce élémentaire ne donnerait pas naissance à une autre espèce élémentaire par UNE SUBITE VARIATION GERMINALE. De cette «MUTATION», créatrice d'espèce, aucune trace ne subsisterait pour l'observateur, qu'une forme nouvelle, parfaitement stable elle aussi.

Or, c'est justement ce que l'expérience devait démontrer. S'entourant de toutes les précautions requises, De Vries part d'un lot normal d'*Oenothera*, qu'il replante dans son jardin. Les plantes étaient défendues contre la visite des insectes ; chaque plante était fécondée avec son propre pollen ; les graines de chaque plante étaient recueillies et semées séparément. Dans ces conditions, 9 *oenotheres* normales plantées en 1886 produisirent une première génération parfaitement typique. A la seconde, au milieu de 15.000 plantules typiques il en apparut 10 anormales, de 2 types différents. A la 7^{ème} génération De Vries avait pu enregistrer la naissance de 800 plantules nouvelles. Or, pensa-t-il, le phénomène observé par lui dans son jardin ne devait pas être isolé dans la nature. N'y avait-il pas lieu de penser que des recherches semblables sur d'autres espèces de plantes et d'animaux ne donnaissent des résultats analogues ? Dès 1901, dans son grand ouvrage «Die Mutationstheorie», il expose sa théorie d'un transformisme par VARIATIONS BRUSQUES ou «MUTATIONNISME». D'après cette théorie, l'évolution des formes vivantes s'est accomplie par bonds soudains ou mutations. Ces mutations sont dues à de brusques changements survenant dans les cellules reproductrices. L'ESPECE NE VARIE QUE LORSQU'ELLE SE TRANSFORME : HORS LA MUTATION ELLE EST RIGOREUSEMENT STABLE. Rien de visible n'annonce la mutation ; le type mutant

surgit tout formé d'emblée et se maintient avec une constance égale à celle du type dont il provient. Les mutations s'effectuent dans toutes les directions et n'ont aucune valeur utilitaire, aucune portée adaptative : elles sont, en d'autres termes, absolument quelconques.

A vrai dire cette variation brusque que vient de révéler De Vries, n'était pas entièrement inconnue : au début de ma causerie, quand je vous ai parlé des conceptions de Geoffroy-St-Hilaire, je vous ai signalé quelques vues prophétiques de ce naturaliste, notamment son idée de variations subites, intermittentes, et d'emblée considérables. Ces variations, Darwin à son tour était trop bon observateur pour ne pas les avoir notées : il en avait même fourni de nombreux exemples : il les appelait des «sports» c'est-à-dire des monstres, mais il les avait complètement négligées estimant qu'elles étaient incapables d'éclairer la question. Néanmoins, si elles avaient été remarquées avant De Vries, tout le mérite de leur découverte revient à celui-ci qui sut le premier en découvrir la portée et l'intérêt.

La nouvelle théorie fut naturellement combattue dès son apparition par nombre d'adversaires. On lui reprochait d'être l'œuvre d'un botaniste, l'un de ces gens qui passent leur temps à faire sécher des fleurs entre deux feuilles de papier, et de ne pas s'appliquer aux espèces animales : les mutations étaient une curiosité, sans plus. Il restait à découvrir les causes de cette hybridation. Or, en 1900, trois botanistes découvraient, chacun pour soi, les lois qui régissent l'hybridation : De Vries, déjà nommé, Tschermack et Correns. D'épineuses questions de priorité allaient sans doute se poser quand on s'aperçut que ces fameuses lois avaient été déjà formulées, — et magistralement — 35 ans auparavant par un certain Mendel, totalement inconnu. Ce Mendel, né en Bohême en 1782, avait été ordonné prêtre en 1847, et après de bonnes études de sciences à l'Université de Vienne, il était entré en 1853 à la maison Augustine de St-Thomas en Brunn. Il était devenu le frère Grégor. Dans le jardinet de son cloître, il avait entrepris des recherches sur l'hybridation des pois, recherches qui durèrent huit ans. Sans se lasser Mendel mariait les fleurs blanches aux fleurs colorées, les graines lisses aux graines ridées, etc... et recroisait les descendants entre eux. De toutes ces expériences il obtint des résultats si nets, malgré leur apparente complexité, qu'il n'hésita pas à en tirer des lois très générales, qui constituent actuellement la base des lois de l'hérédité ;

elles sont connues sous le nom de «lois de Mendel». En 1865, il publia dans le Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Brünn un court mémoire résumant ses expériences. Mais il devait éprouver à ses dépens l'exacritude d'un apophtegme de Lamarck: «C'est une difficulté moins grande de découvrir une vérité nouvelle que de la faire prévaloir». Ce mémoire où est consignée une des plus belles découvertes de la biologie moderne, resta ignoré, et le grand homme de la Botanique d'alors, Naegell, à qui Mendel avait adressé son travail, répondit par une fin de non recevoir. Dépité, Mendel abandonna ses recherches, et il mourut en 1884, las et résigné. C'est par hasard qu'en 1900, 16 ans après sa mort, on découvrit son mémoire et qu'on lui rendit pleine justice en donnant son nom aux lois de l'hérédité.

Or, ces lois s'appliquent aussi bien au monde animal qu'au monde végétal, comme le montrèrent Cuénot en France et Bateson en Angleterre. Mais c'est surtout aux Etats-Unis que Morgan et ses élèves Sturtevant, Bridges et Muller, à partir de 1910, poursuivent leurs belles recherches sur la mouche du vinaigre, la fameuse *Drosophila* à ventre noir et arrivent non seulement à observer des centaines de mutations, mais encore à les provoquer par des artifices divers. Allant plus loin que leurs devanciers, ils localisent les facteurs mutants dans chacun des quatre chromosomes de cette espèce, vérifiant ainsi de façon magistrale et les lois de Mendel et la théorie chromosomique, donnant en outre d'autres exemples de mutations dans le monde animal.

En 1890, le transformisme a acquis droit de cité dans tous les programmes des facultés et écoles: il est alors à son apogée, malgré certaines querelles intestines, et personne dans le monde scientifique n'élève ou n'ose encore élever la voix, qualifier d'enfantillages quelques-unes des explications données par les Maîtres. Les manuels scolaires et ceux destinés aux futurs médecins et aux étudiants en sciences naturelles sont déjà pleins de ces arguments spécieux débités à l'étudiant, comme autant de vérités premières, qui viennent s'incruster dans toutes les cervelles d'adolescents, d'où elles auront bien du mal à déménager plus tard, le temps de la réflexion et de la maturité venant, avec des lectures moins officielles. Ces soi-disant vérités, j'y ai cru moi-même, je me serais jeté à l'eau pour elles. Et comment ne pas croire au transformisme lorsque tel professeur de Faculté, portant la toque, la barrette et l'hermine vous assène ces soi-disant preuves tirées de Haeckel: c'est-à-dire

des schémas hâtifs que le moindre travail approfondi renverse comme châteaux de cartes? Ecoutez Vialleton: «Depuis 50 ans, écrit-il en 1914, les manuels scolaires sont une simple illustration du transformisme ne mettant en lumière que ce qui lui est favorable, passant sous silence ce qui est en dehors de lui ou contre lui». Même son de cloche chez W.R. Thompson, un spécialiste américain de la parasitologie, qui écrit: «La plupart des descriptions que l'on trouve dans les ouvrages des transformistes ne constituent ni des preuves, ni des illustrations de la théorie du transformisme, n'étant pas autre chose qu'une application de cette théorie, supposée démontrée, par ailleurs, et par d'autres. Les arguments présentés sont le plus souvent un mélange confus et inextricable de vues philosophiques quelconques, préconçues, suppositions et spéculations, avec un minimum de faits. Ces mélanges impressionnent quelquefois. Pour en savoir la portée véritable, il faut se livrer à un travail analytique long et pénible. Ce faisant, on voit s'effacer, l'une après l'autre, beaucoup de soi-disant preuves du transformisme». «Les naturalistes des générations qui ont suivi la publication de l'origine des espèces se sont livrés en grand nombre à la confection de ce qu'on peut appeler à juste titre, DES ROMANS EVOLUTIONNISTES. La tâche des générations d'aujourd'hui et de demain, moins divertissante mais plus utile à la science, consiste pour bonne part dans l'élimination de ces histoires fantastiques et dans la réfection de la biologie sur le plan du réel».

Pour le corps enseignant d'avant 1914 le transformisme est devenu une sorte d'Évangile, qui tend à supplanter l'autre, et sur lequel sont prêts à jurer des gens qui n'ont jamais fixé leur attention sur le fond même de la question. On leur a enseigné et ils ont lu dans leurs livres qu'un poisson s'est changé en reptile, et que plus tard, ce dernier ayant évolué, s'est à son tour transformé en oiseau ou en mammifère, selon des schémas plus ou moins imaginaires, et le tour est joué. Voilà notre poisson, ancien ver qui a bien tourné, devenu mammifère: encore un peu de chance et ce dernier se fera simien puis, avec un peu de bouteille, un brave homme comme vous ou moi... Contre ce transformisme intégral, qui dépasse les saines limites de la raison et de beaucoup celles de la science, les réactions vont cependant se faire de plus en plus vives.

D'abord, même chez les initiés, l'accord parfait est loin d'exister dans la

maison transformiste: le pavé Weissmannien a provoqué de sérieuses batailles, scindé les partisans en de multiples chapelles ennemies : Néolamarckiens et Néodarwiniens, Lamarckiens et Darwiniens, Weissmanniens, Mutationnistes sans compter les fixistes impénitents. Le torchon brûle, et bien avant la guerre de 1914 des signes de crise apparaissent. Parcourez la liste des livres qui paraissent de 1908 à 1924: vous y voyez les titres suggestifs suivants :

«La crise du transformisme», par Le Dantec.

«Le Dogme transformiste et la philosophie», de Grasset.

«Le conflit transformiste», du Dr. Labbé.

«Le transformisme contre la science», de Thomas.

«Le problème du transformisme», par Caullery.

«Embryologie et évolution», de De Geer.

«Le transformisme et l'expérience», de Rabaud.

Et je me borne exclusivement à quelques titres de la littérature scientifique en français: mais en allemand, en anglais, en italien, en russe, etc., la même crise se révèle. Cette crise, elle va encore s'aggraver après la guerre, pour atteindre son paroxysme vers 1928. Cette année-là, (et cela montre bien le malaise qui règne dans les milieux scientifiques et philosophiques) l'Académie des Sciences Morales et Politiques de Paris mettait au concours ce sujet significatif: «Dans quelle mesure, demande-t-elle, la philosophie peut-elle, en l'état actuel de la Biologie, faire fond sur la conception transformiste ?»

Le livre du Pr. Vialleton: «L'origine des être vivants», portant comme sous-titre «L'illusion transformiste», qui parut au début de 1929, devait apporter à la docte Compagnie la réponse qu'elle sollicitait. Comment en est-on venu à cette réaction si vive, gagnant de proche en proche le monde savant qui, il y a à peine 30 ans, semblait entièrement conquis au transformisme ?

L'analyse du livre de Vialleton va nous le montrer avec clarté.

Et d'abord, qui est le Pr. Vialleton ? Né dans l'Isère à Vienne en 1859, Vialleton fit ses études médicales à Lyon en même temps qu'il y préparait sa licence puis son doctorat ès-Sciences Naturelles. Dès le début de ses études, ses travaux s'orientent sur l'embryologie et l'anatomie microscopique. Lorsqu'en 1895 on fonda à Montpellier une chaire d'embryologie, il était tout désigné pour en devenir le titulaire. Montpellierain d'adoption, Vialleton le resta jusqu'à la

fin de sa vie. Il s'éteignait en 1930 quelques mois après la publication de son livre, la seule de ses œuvres qui soit accessible au grand public. C'est donc l'expérience d'un homme qui, depuis 50 ans, s'est penché sur ces problèmes, et qui en a suivi de très près toute la genèse qui se trouve accumulée dans les 400 pages touffues et pleines d'enseignements de son dernier-né.

Comme il l'explique dans sa préface, le monde vivant n'est pas tant formé d'ESPECES, c'est-à-dire de formes très voisines les unes des autres et facilement reliables ent'elles, que d'êtres TRES DIFFERENTS les uns des autres qu'on a été conduit à ranger en des catégories distinctes, répondant à un certain nombre de TYPES SEPARES: le pouvoir des facteurs transformistes s'arrête à la formation des espèces et des genres, voire de certaines familles: IL NE JOUE JAMAIS POUR LES CATEGORIES SUPERIEURES. Il y a donc deux problèmes très différents: celui de la spécification d'une part, et d'autre part celui de l'organisation des types.

En ce qui concerne le premier, tous les naturalistes sont à peu près d'accord aujourd'hui pour admettre que les facteurs invoqués par Lamarck et Darwin ont fait faillite, «il faut tracer une croix sur cette explication» écrit Guyenot, et que seule la «théorie des mutations» est capable d'expliquer les transformations des espèces voisines et des genres. Selon les mutationnistes actuels, de loin en loin, apparaît dans l'espèce, sans cause connue ou appréciable, un individu quelque peu différent du type spécifique: anormal, monstrueux, aberrant: c'est le mutant, point de départ d'une nouvelle espèce. La sélection darwinienne opère bien quelque peu; mais celle-ci est surtout prénatale, eugénique. «Le trop mauvais est éliminé avant de naître: naître est déjà une belle réussite» (1). Cette sélection prénatale complétée après la naissance par l'élimination du trop mal né suffit à réaliser l'adaptation naturelle. Les vivants, à l'encontre des idées darwiniennes, sont loin d'être tous des chefs-d'œuvre: et il y a bien des fausses notes dans la prétendue symphonie d'adaptation de la nature. Rappelez-vous la boutade du Dr. Trublet dans «Histoire comique» lorsqu'il constate que la nature réussit généralement mal les nez...

Ainsi s'expliquent ces nombreuses espèces qui semblent un défi à la sélection naturelle: ces animaux qui s'empêtrent dans leurs pattes trop longues; d'autres presque incapables de manger à cause de la conformation de leur bouche, tels ces Clavigérides, petits coléoptères parasites

(1) J. Rostand.

des fourmis; ces « animaux comiques » sur lesquels Coupin a pu écrire tout un volume: toucans au bec caricatural, fourmilier presque incapable de marcher sur ses griffes trop longues, ces tritons affligés de côtes si pointues qu'elles leur trouent le flanc, ces nombreuses espèces d'insectes aux ornements extraordinaires dont je pourrais vous citer des centaines d'exemples si je ne craignais de vous lasser... Or tous ces animaux, qui semblent si mal outillés dans la fameuse lutte pour la vie, non seulement vivent mais ils se reproduisent inchangés, aussi nombreux, ils subsistent comme les autres, à côté des autres mieux construits et ne semblent nullement pâtir de leurs monstruosité.

Pour le second problème, celui de l'organisation des types, Vialleton crie casse-cou...

« Rien, absolument rien, dit-il, ne permet de passer d'un type d'organisation à un autre type »... et il existe environ une soixantaine de ceux-ci en Zoologie... En le faisant, le transformisme intégral outre-passe les données scientifiques et s'appuie sur trois erreurs principales que Vialleton dénonce successivement: la loi de F. Muller, la croyance aux « formes intermédiaires », et celle que le développement va du simple au complexe.

Je vous ai déjà cité la boutade d'Huxley sur l'individu qui regrimpe le long de son arbre généalogique, refaisant en quelques mois le trajet parcouru par ses ancêtres pendant les millénaires... L'exemple le plus communément invoqué par les transformistes à l'appui de leur thèse est celui du développement de l'embryon des Vertébrés, l'homme y compris... Il présente à un moment de son développement des ébauches de fentes branchiales. Haeckel en concluait qu'il fait ainsi la preuve de son ascendance ancienne puisqu'à une période de son développement il présente des fentes branchiales d'ancêtre poisson.

Or, en réalité, il y a seulement répétition: l'embryon reproduit, tout bonnement, les fentes branchiales possédées non pas par l'ancêtre adulte mais par l'embryon de celui-ci. Ces parties, loin de représenter des organes achevés d'animaux inférieurs représentent seulement de simples ébauches de tissu embryonnaire.

Les fameuses FORMES INTERMÉDIAIRES invoquées par les transformistes à l'appui de leur thèse sont empruntées à la paléontologie. Ce sont les « fossiles caractéristiques » reliant entre elles les classes d'animaux, constituant un chaînon intermédiaire entre elles.

Tel, le célèbre ARCHAEOPTERYX des

calcaires de Solenhofen qui a fait tant couler d'encre. Il représenterait le passage entre les oiseaux et les reptiles: or, d'après des travaux récents, cette forme soi-disant intermédiaire est bien celle d'un oiseau, aberrant sans doute mais typique, elle n'est pas située entre deux classes. Du reste ces fameux types de transition, outre, comme le fait remarquer ironiquement le Pr. Lemoine, qu'ils sont généralement très éloignés du groupe auquel on a voulu les rattacher, ont souvent été trouvés dans des terrains *plus récents* que ceux qui ré-cèlent les groupes soi-disant apparentés. Un autre exemple fourni par les transformistes est celui des Dipneustes, poissons fossiles possédant une vessie nata-toire alvéolée, ce qui constituerait une évolution vers des Vertébrés pulmonés... Or ces Dipneustes, d'abord trouvés au secondaire, ont, depuis, été retrouvés dans des terrains primaires parmi les fossiles des poissons les plus anciens...

Ce fameux « être de passage » est donc purement imaginaire, et les êtres qu'Haeckel appelle des « formes générales primitives « fondamentales » qu'il affuble du préfixe « pro »: protamphibiens, prosélaciens, etc. n'ont existé en fait que dans son imagination. Comme le remarquera finement Koken, les mers et les continents anciens n'étaient pas peuplés par des schémas.

Si loin que l'on recule dans le temps, parmi toutes les formes fossiles connues, on n'a jamais trouvé de forme primitive REUNISSANT LES CARACTÈRES DE PLUSIEURS CLASSES...

On trouve des organes atrophiés, « résidus d'organes déchus et inutiles », mais jamais d'organes EBAUCHES en voie de formation et encore inutilisables, jamais d'organes de TRANSITION, au début de leur développement. Seule une découverte de ce genre apporterait la preuve certaine de l'existence des fameuses formes de passage, vainement cherchées jusqu'à ce jour, et permettrait de combler ces grandes lacunes. Mais on attend toujours...

La croyance que le développement va du simple au complexe est encore un des préceptes fondamentaux du transformisme.

La distribution des êtres organisés dans le temps révèle une complexité de plus en plus grande des formes à mesure que l'on s'approche de l'ère actuelle, elle constitue la preuve irréfutable d'une EVOLUTION, c'est-à-dire d'une série de changements successifs que personne ne songe à nier... Mais, les êtres nouveaux qui apparaissent dans le cours des âges sont-ils véritablement les DESCENDANTS de ceux qui les précèdent comme le soutient le transformisme? Rien ne le prouve... Vues de loin, dit Vialleton, les choses paraissent

sent favorables au transformisme. Chez les Vertébrés par exemple, on voit apparaître successivement les Poissons, les Amphibiens, les Reptiles et enfin les Mammifères ; et l'on en déduit par une sorte de raisonnement par l'absurde que ces classes dérivent les unes de autres...

Si on y regarde de plus près, on s'aperçoit que les multiples divisions de chaque classe s'ébauchent de très bonne heure, et sont complètement séparées les unes des autres dès les premiers temps. Chez les Poissons, par exemple, le groupe des Cyclostomes, un des plus évolués, qui devrait donc, en suivant le raisonnement transformiste, être apparu dans les derniers, se retrouve dès le début de l'époque carbonifère, comme des trouvailles récentes l'ont montré. Et ceci est loin d'être un cas particulier ; très souvent les classes les plus hautes apparaissent déjà avec leurs caractères essentiels bien avant que les classes inférieures, qui sont censées les précéder, aient subi au cours des temps les développements que l'on a regardés comme indispensables à l'apparition des formes supérieures. Les ordres comme les classes apparaissent à peu près en même temps, **LES UNS A COTE DES AUTRES**, et non **A LA SUITE** les uns des autres: autrement dit leurs voies sont **PARALLELES** et non pas à **LA FILE** les unes des autres, comme l'exigerait le transformisme.

On a donné des arbres généalogiques des animaux, et c'est là une manie, chère surtout aux Américains. Or, si on les compare les uns aux autres, on constate que l'accord ne règne pas entre les auteurs: chacun tient à son petit arbre personnel. Dans son livre sur les « Transformations du monde animal », Deperet, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, transformiste très modéré, après avoir rappelé que le transformisme n'est qu'une théorie, invite à la prudence les paléontologistes à l'esprit aventureux, écrit-il, « enclins à construire avec une hâte fébrile des arbres généalogiques sans nombre, dont les troncs pourris, suivant l'expression imagée de Rutimeyer, aussitôt démolis que dressés, jonchent le sol de la forêt et en rendent l'accès plus difficile pour les progrès de l'avenir. »

Un autre cheval de parade du transformisme est constitué, par les **SERIES GENEALOGIQUES** qui ont été établies pour certaines familles, la série des ancêtres du cheval, celle des proboscidiens, celle des rhinocéros, celle des **AMMONITES** secondaires, celle des **CERITHES** du bassin parisien, ou celle des Paludines de Slavonie au tertiaire, pour les invertébrés, etc. Ces séries montrent une suite ininterrompue de formes qui se suivent

les unes les autres: variation des modes d'enroulement de la coquille, variations des dessins ornementaux de celle-ci; saillie ou retrait des volutes, diminution progressive du nombre des doigts. Mais quelle que soit cette diversité, les fossiles étudiés restent toujours dans la limite d'un petit groupe bien limité: on ne change pas de famille et cela *ne conduit jamais à d'autres types*. Et Vialleton met en garde contre les généralisations hâtives de certains paléontologistes: « Jamais l'ontogénèse la mieux établie des équidés, des proboscidiens ou de tant d'autres petits groupes ne prouvera rien en faveur de la continuité des classes et des ordres. C'est une chose fondamentale que l'on ne doit pas oublier: ce n'est pas ainsi que l'on répond à l'énigme posée par la genèse des types d'organisation ».



Depuis que l'on étudie les fossiles plus à fond qu'on ne le faisait au début, on se rend compte, de plus en plus, que le développement du monde vivant s'effectue beaucoup plus par **SUBSTITUTION** que par **CONTINUATION**: lorsqu'on passe d'une période géologique à une autre, toute une équipe relaye celle qui disparaît... Mais cette équipe n'est pas **FILLE** de la précédente, elle vient souvent d'aussi loin dans le temps, et d'une autre source.

A cet argument massue, certains paléontologistes, tels que Caullery, ont essayé de parer en se retranchant derrière une question encore très discutée et controversée: celle des terrains cristallophylliens... Admettons, dit Caullery, que les divers types d'organisation se retrouvent très loin en arrière dans le temps jusque dans l'ère primaire. Cela prouve que le monde vivant est infiniment plus vieux que nous le croyons... Mais, avant l'ère primaire il y a eu l'ère archéenne, et celle-là a duré peut-être plus que toutes les autres réunies... temps pendant lequel l'évolution des premiers types a eu le temps de se faire. Or, les fossiles de ces terrains sont à jamais détruits par le remaniement cristallophyllien: donc on ne peut rien affirmer. C'est une façon élégante de se retourner. Chaque fois que l'argumentation se fait plus serrée, trop puissante, les transformistes se réfugient un peu plus loin dans le temps, là où on ne peut aller les ennuyer. Ou bien ils disent aussi, ce que l'on connaît des fossiles actuellement est une infime minorité en comparaison de ce qui doit exister sous les océans où l'on ne peut aller les chercher, ou dans la profondeur des terrains dans les régions encore inexplorées...

C'est toujours le même procédé qui consiste à se retrancher dans l'inexploré à mesure qu'on perd du terrain. Il n'en reste pas moins que, dans les régions CONNUES, les faits ne témoignent pas en faveur de leur thèse: pourquoi dans les autres en serait-il autrement?

Actuellement, sur les ruines du Darwinisme et du Lamarckisme, seule la théorie des mutations subsiste: c'est à elle que la majorité des transformistes se rallie désespérément comme le naufragé à la bouée de sauvetage qu'il a enfin saisie... Elle explique de façon beaucoup plus satisfaisante que les autres le passage entre espèces et genres; mais c'est tout: Qui peut le moins ne peut pas forcément le plus... et il y a loin de cette évolution très limitée au transformisme intégral qui fait sauter d'un type d'organisation à un autre, par simple tour de passe-passe...

Les espèces ont varié? Sans aucun doute... Mais comment ont-elles varié? et surtout comment les divers types sont-ils apparus? Nous n'en savons absolument rien: nous sommes aujourd'hui moins avancés qu'il n'y a 50 ans, alors que l'on avait l'illusion de tout savoir et de tout comprendre. Aucune des théories ne résiste à un examen sérieux et il faut en prendre son parti, chercher une autre explication. Quelle sera celle-ci? C'est le secret de l'avenir...

Il y a cinq ans à peine, le Dr. Lemoine, alors directeur du Muséum, ne craignait pas de clore le tome réservé à la Biologie dans l'«Encyclopédie Française» par les lignes suivantes:

«Que valent les théories de l'Evolution?

«Le Tome V marquera certainement une date dans l'histoire de nos idées sur l'évolution: il ressort de sa lecture que cette théorie semble à la veille d'être abandonnée.

«1° AUCUN FAIT BIOLOGIQUE EN FAVEUR DE LA THEORIE. Ces théories dont on a bercé notre jeunesse studieuse constituent actuellement un dogme que TOUT LE MONDE CONTINUE A ENSEIGNER: MAIS CHACUN DANS SA SPECIALITE, ZOOLOGISTE OU BOTANISTE, CONSTATE QU'AUCUNE DES EXPLICATIONS FOURNIES NE PEUT SUBSISTER... La sélection naturelle ne joue pas... La sélection sexuelle a sombré dans le ridicule... Le mimétisme

paraît de jour en jour plus inexplicable...

«2° Les résultats de la biogéographie montrent qu'il faut faire remonter l'origine de la plupart des espèces au continent de Gondwana, c'est-à-dire au PRIMAIRE. C'est donc faire remonter jusqu'à un passé très éloigné l'origine non pas seulement des embranchements, mais aussi des FAMILLES ou des groupes de familles. LE MONDE ORGANIQUE EST TRES VIEUX, et tous les TYPES DE STRUCTURE, c'est-à-dire les EMBRANCHEMENTS, se trouvent réalisés INDEPENDAMMENT les uns des autres. Dès que nous observons les premières traces de leurs représentants, LE TEMPS MANQUE POUR LES FAIRE EVOLUER, SI TANT EST QU'ILS EVOLUENT... On attribue à la terre un âge de 400 millions d'années environ depuis le primaire, et le double, hypothétiquement, aux terrains Cambriens et archéens. Alors que la vitesse d'évolution aurait été à peu près nulle pendant les 400 millions d'années à l'histoire connue il faudrait concentrer toute l'évolution dans un milliard d'années, deux fois plus de temps à peine. C'est au moins une hypothèse hardie...

«SI L'ON VEUT UNE ORIGINE MONOPHYLETIQUE A LA VIE IL FAUDRAIT EVOQUER DES DUREES ASTRONOMIQUES DE L'ORDRE DE 100 milliards d'années et remonter à des époques où la Terre, le système solaire lui-même n'existaient peut-être pas encore.

«IL RESULTE DE CET EXPOSE QUE CETTE THEORIE EST IMPOSSIBLE. L'EVOLUTION EST UNE SORTE DE DOGME AUQUEL SES PRETRES NE CROIENT PLUS MAIS QU'ILS MAINTIENNENT POUR LEUR PEUPLE. Cela il faut avoir le courage de le dire POUR QUE LES HOMMES DE LA GENERATION FUTURE ORIENTENT LEURS RECHERCHES D'UNE AUTRE FAÇON».

Ainsi donc, pour beaucoup de naturalistes, le Transformisme agonise lentement: le mystère de l'évolution des êtres vivants reste inviolé. Comme l'écrivait il y a un demi-siècle l'entomologiste français J.-H. FABRE: «L'homme, l'insatiable questionneur, d'âge en âge se transmet les pourquoi sur les origines: les réponses, se succèdent, aujourd'hui proclamées vraies, demain reconnues fausses, mais la divine ISIS reste toujours voilée».

La psychologie à l'école⁽¹⁾

Conférence de

M. Emile Namer

docteur en philosophie

Faite au Caire, aux « Amis de la Culture Française en Egypte », en 1944.

Mesdames,
Messieurs,

Ce que l'on vous présente aujourd'hui est une expérience pédagogique, une expérience vécue et réfléchie ; ce n'est pas une méthode déjà définie, encore moins un système ; c'est un témoignage plutôt, le témoignage d'un homme de bonne volonté qui a essayé de reconnaître ses erreurs et de retoucher constamment son travail pour l'améliorer, c'est-à-dire ici le rendre plus efficace, plus adapté à l'âme de l'enfant de tous âges qu'il s'agissait de former. L'auteur de cette causerie a été longtemps préoccupé par les problèmes de psychologie, non seulement ceux des laboratoires, mais aussi ceux de la vie. Pendant plus de dix ans il a enseigné dans un institut de psychologie qui s'adressait à des hommes déjà mûrs, médecins, avocats, ingénieurs, chefs d'entreprises, etc., désireux de se mettre dans les meilleures conditions pour exercer leur activité professionnelle ou pour profiter davantage de leurs lectures, de leurs méditations ou de leurs efforts dans le domaine du caractère et de l'action. C'est de là qu'est partie l'idée de fonder un cours secondaire où, dans le cadre du programme du baccalauréat, on utiliserait des résultats qui avaient fait leurs preuves chez des adultes, en les adap-



M. Emile Namer

tant, bien entendu, au niveau des élèves. Il ne s'agissait donc pas de leur imposer des études supplémentaires qui viendraient s'ajouter à un programme déjà trop chargé, mais de leur suggérer, au moment opportun, les moyens propres à résoudre une difficulté de mémoire, d'attention ou de volonté. C'est vous dire que dans les larges emprunts qu'on a faits à la psychologie expérimentale, la part du simple bon sens et du « flair » restait grande ; c'est vous confirmer qu'il est bien question d'un modeste témoignage et non d'un exposé théorique et absolu.

Les causes d'insuccès scolaire

Un grand médecin parisien disait un jour, plus qu'en manière de boutade : « Rien de plus irritant qu'un malade ; au lieu de vous décrire naïvement ce qu'il éprouve, il vous impose son diagnostic ; au lieu de vous parler de sa migraine et de ses courbatures, il décidera de lui-même qu'il a une grippe ou de l'arthritisme. » En matière d'éducation et d'enseignement, c'est encore plus grave, lui a-t-on répondu pour le consoler, car vous ne voyez pas le sujet avant d'avoir entendu de la bouche des parents l'explication complète et définitive des causes d'insuccès scolaire de l'enfant qui sera peut-être confié à vos soins : c'est, naturellement, la faute du professeur qui enseigne mal, ou celle d'un camarade dissipé qui l'empêche de suivre les cours, ou encore l'injustice du

(1) Cette conférence n'avait pas été rédigée. Le texte que nous publions a été reconstitué d'après des notes, aussi fidèlement que possible.

surveillant qui a créé dans une nature délicate un sentiment de révolte et de découragement. Bien entendu, l'enfant serait très intelligent, et même doué, tout le monde le dit...

Il vient rarement à l'idée des parents, et à plus forte raison de l'enfant, que les causes principales d'insuccès sont dans le sujet lui-même, dans l'état intellectuel ou physique, dans les mauvaises habitudes mentales, dans la peur de l'effort, dans les préjugés dont il a été nourri.

Le rôle de l'éducateur est de donner à l'enfant le sentiment clair des obstacles qui se présentent à lui et les moyens pratiques de les surmonter progressivement. On ne fera certes pas d'un crétin un génie, mais du moins on enseignera à chacun, étant donné ce qu'il est, à tirer le meilleur parti de lui-même.

Qui ne connaît ces pittoresques et rudimentaires auberges, nombreuses dans la banlieue de Barcelone, où l'on a à sa disposition le réchaud, les ustensiles, une table, un couvert, et même des conseils culinaires, et où l'on mange très bien au grand air, pourvu qu'on ait les légumes, la viande ou le poisson que l'on veut apprêter. Dans l'éducation, comme dans les auberges espagnoles, on ne trouve que ce qu'on y apporte; on ne doit pas s'attendre à des miracles, mais à une exploitation plus complète, plus rationnelle de ses propres ressources.

L'émulation au travail

Une condition favorable au succès scolaire est, sans doute, l'émulation. Sur ce point tout le monde est d'accord, tout autant que vous n'avez pas défini ce que vous entendez par là; car il faut tout de suite dissiper un malentendu. Voici Mme L... qui vous présente le cas de son fils, «sensible et intelligent, mais distrait, parce qu'il a une nature d'artiste». En résumé, le dernier de la classe. A l'examen, cet enfant, sans être ni artiste ni particulièrement intelligent, pourrait avoir de meilleurs résultats s'il était suivi seul ou avec un petit groupe de trois ou quatre élèves et cela pendant un an au moins, le temps de contracter quelques bonnes habitudes mentales, avant d'être intégré dans une classe nombreuse où jusque-là il a complètement échoué. Malheureusement, la maman s'oppose à cette solution sous prétexte qu'il manquerait d'émulation, sans même s'apercevoir de la contradiction. Il n'y a, il ne peut y avoir d'émulation entre le dernier et le premier de la classe. La distance

est trop grande. L'émulation n'est possible qu'entre les cinq ou six premiers, entre sujets qui ont des chances de se dépasser l'un l'autre. Sinon, c'est l'effet contraire qui se produit: le découragement. Les retardataires qui n'ont aucune chance d'atteindre les premiers s'installent définitivement à la queue d'une classe ou se réfugient dans une réverie passive et consolatrice.

L'émulation se crée bien mieux par petits groupes d'élèves d'un niveau comparable; elle peut même se créer pour un seul élève par rapport à lui-même quand on lui fait constater les résultats successifs qu'il a obtenus dans une préparation convenable. Pour que l'émulation ait un sens pour toute une classe de trente ou quarante élèves, il faut que cette classe soit homogène. L'expérience a montré qu'on peut y parvenir dans une large mesure, en groupant les retardataires par catégories, et en s'occupant d'eux tout spécialement, avant de leur faire affronter l'enseignement collectif et anonyme.



Une méthode qui s'est révélée très efficace, quant à l'émulation, et que nous devons à un admirable éducateur anglais, Sanderson, est celle du travail par équipes, les meilleurs élèves d'une classe devenant les chefs responsables de groupes convenablement répartis. L'émulation se fait alors de groupe à groupe, les membres étant solidaires. Une leçon d'histoire, par exemple, préparée par les cinq ou six équipes qui forment une classe, le professeur peut interroger un membre de chaque équipe, en prenant soin de porter son choix sur des sujets qui soient à peu près de même niveau.

On dira qu'il est bien difficile d'introduire ces réformes, de changer la routine d'un établissement. Peut-être. Mais éluder la question sous un tel prétexte, c'est renoncer aux plus sains résultats scolaires et aux plus pures joies de la profession.

Sous la rubrique de l'émulation, nous pouvons ranger les encouragements à donner aux élèves. Mais, ici encore, évitons un malentendu. Il ne faut pas récompenser la mauvaise volonté sous prétexte d'encouragement. L'éducateur, en discernant les possibilités de son élève, doit le mettre en mesure de se faire valoir; cela signifie qu'il organisera ses succès, en lui assignant des tâches qui lui soient accessibles, et en lui aidant à réussir progressivement, au lieu de le rebuter dès l'abord par des problèmes difficiles. Nous reviendrons sur ce point. Mais, en attendant, prenons garde à

l'abus des punitions, qui sont peut-être un moyen de défense pour le maître, mais non un ferment de vie pour l'élève. Il y a des mots malheureux et le mot «punition» est de ceux-là, quand il est question d'une éducation libératrice, car le mot lui-même correspond à une attitude qui nous paraît défectueuse. Ce qui importe, c'est une «réparation» qui exalte le sujet au lieu de le diminuer. Lorsqu'un élève a négligé manifestement son travail et qu'il a fait preuve de mauvaise volonté, loin de lui imposer des heures de consigne ou nous ne savons quelle corvée absurde, dispensez-



L'enseignement sous les portiques du gymnase, et le châtimeut par les verges.

(d'après une peinture antique)

le de tout devoir et de toute leçon tout autant qu'il n'aura pas trouvé une réparation vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de son maître qui, il doit le sentir, ne recherche que son bien. Nous devinons chez nos auditeurs des réflexions malicieuses. Vous devez vous dire : «Mais, l'élève paresseux ou qui a fait preuve de mauvaise volonté ne demande pas mieux que d'être exempté de ses devoirs : étrange façon de le punir!». Cette opinion serait fondée dans l'état actuel des classes, mais non dans une atmosphère particulière de collaboration entre l'élève et le maître, et dans laquelle la punition ne consiste pas à recevoir deux fois plus de devoirs. Psychologiquement, il est extrêmement dangereux de faire du travail scolaire une punition et en définitive une corvée. La classe, dans la mesure où elle assure à ceux qui la fréquentent le milieu où ils s'épanouissent normalement, doit devenir une joie. Nous ne dispenserons pas l'enfant de l'effort, mais nous lui enseignerons à trouver la joie dans un effort proportionné et sain. Dans une telle atmosphère, l'élève qui manifeste de la mauvaise volonté, se sent en quelque sorte excommunié. L'expérience, non la théorie, nous montre que non seulement il ne renonce ni aux

devoirs ni aux leçons, bien qu'il ne soit pas admis à les présenter ou à les exposer, mais qu'il s'ingénie, pour reprendre sa place dans la communauté, morale, à faire quelque chose de plus que les autres; c'est alors seulement qu'il demande audience et qu'il espère regagner l'estime et l'amitié du maître. Le maître finit par représenter, dans une classe, la conscience de l'élève, et l'élève travaille pour faire plaisir à son maître, et non pour échapper à la punition. C'est ce but en tout cas que l'éducation doit viser, ce qui suppose de la part de l'éducateur beaucoup de patience, beaucoup de dévouement, et aussi l'acceptation de bien des déceptions.

Ordre matériel

On ne sait pas, on ne saura jamais l'importance de l'ordre matériel dans le succès scolaire. L'ordre matériel, dans la mesure où nous avons réussi à l'introduire dans le travail de l'élève, augmente considérablement le rendement. Cela tient d'une part à la clarté qu'il apporte à ce travail, et par conséquent à une assimilation meilleure, et d'autre part à l'économie d'efforts inutiles. L'énergie de l'élève s'use en pure perte à retrouver une note qui n'est pas à sa place et pour laquelle une place n'a pas été prévue; à refaire trois ou quatre fois un problème, non parce que la marche était inexacte, mais parce qu'il était mal présenté au brouillon, mal écrit, et parce qu'on a pris un chiffre pour un autre, parce que l'on a confondu les signes ou les opérations. L'ordre matériel, qui est une condition précieuse de l'attention et de la concentration, devient indispensable à celui qui est déjà naturellement porté à l'éparpillement et à la distraction. Vous voyez souvent des enfants traîner pendant des heures pour faire un devoir scolaire. N'en imputez pas toujours les programmes surchargés, mais la dispersion de l'élève qui se ramasse de temps en temps bien péniblement et qui se fatigue, sans avoir accompli une tâche solide et sans jamais parvenir à terminer tout ce qu'il a à faire. Imputez-en aussi, si vous voulez, une pédagogie, soucieuse d'enseigner n'importe quoi, excepté la méthode pour l'apprendre et pour en profiter d'une manière proportionnée à l'effort.

Deux traditions fâcheuses, l'expérience nous l'a mille fois prouvé, tendent à favoriser en particulier cet état des choses : les cahiers de brouillons et les cours dictés. Nous avons parlé de certains vocables malencontreux; celui de «cahier de brouillon» est le plus malheureux de tous dans l'éducation; car il est

entendu qu'un cahier «brouillon» doit être sale et illisible, que les chiffres ou les mots, au lieu d'être biffés soigneusement, doivent être surchargés pour ajouter à la confusion mentale de l'enfant; et nous ne parlons pas de tous les dessins et croquis qu'on trouve à chaque page pour agrémenter le texte. Dans notre enseignement, nous avons supprimé le cahier «brouillon»; nous avons créé le cahier de «préparation»; avec le nom, nous avons changé la chose; c'est une opération d'exorcisme, suivie d'un traitement très méticuleux. Ce cahier, important par son volume, confectionné avec du beau papier relié et recouvert avec soin, devait donner la mesure des progrès de l'élève. Chaque préparation portait une date, et aucune feuille ne pouvait en être arrachée. Le professeur examinait avec le plus grand intérêt chacune des préparations aboutissant à un devoir ou à une leçon. Après avoir donné des conseils sur la disposition la plus pratique d'un problème ou d'une rédaction ou d'une tout autre matière, le professeur ne cessera d'exiger plus d'ordre dans la préparation que dans la présentation définitive sur les copies, secrètement convaincu que la simple transcription, sans les tâtonnements ou les retouches du cahier, sera suffisante. Que de déceptions et de découragements n'évitera-t-on pas tant à l'élève qu'au maître en introduisant cette petite réforme dans les classes! En l'introduisant dans les grandes classes vous aurez à lutter contre de mauvaises habitudes plus facilement prises que les bonnes; en commençant par les petites classes, la tâche sera plus aisée. Mais dans l'un ou l'autre cas, n'abandonnez pas la partie. La patience et la persévérance du maître seront récompensées par les succès de l'élève, puisqu'il est bien entendu que le maître conscient de sa mission ne peut avoir d'autre souhait.

Quant aux cours dictés, c'est une autre histoire. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'ils ne favorisent pas l'ordre matériel et qu'ils créent dans l'esprit des élèves qui les enregistrent rapidement et passivement toutes sortes de confusions. Et si nous ajoutons que le temps et l'énergie employés à ces interminables dictées sont perdus pour la compréhension et l'effort intelligent, on évaluera encore mieux les effets de cette coutume.

Du temps de Galilée, les autorités vénitiennes avaient décidé la fermeture, à Padoue, d'un grand établissement scolaire qui avait osé inaugurer, au préjudice des bonnes traditions universitaires et d'une saine formation intellectuelle, la méthode des cours dictés qui,

loin de cultiver l'intelligence, favorisent la paresse d'esprit. L'élève, par une telle méthode, en arrive à ne pouvoir rien noter qui ne soit déjà traduit en phrases toutes faites. Quand on a pris cette habitude dangereuse, on ne sait pas quoi retenir de l'explication du maître et l'on demeure perplexe, attendant que le maître donne une formule.

Pour qu'un cours soit vivant, assimilable et profite à ceux qui l'écoutent, il faut qu'il s'adapte aux réactions pré-

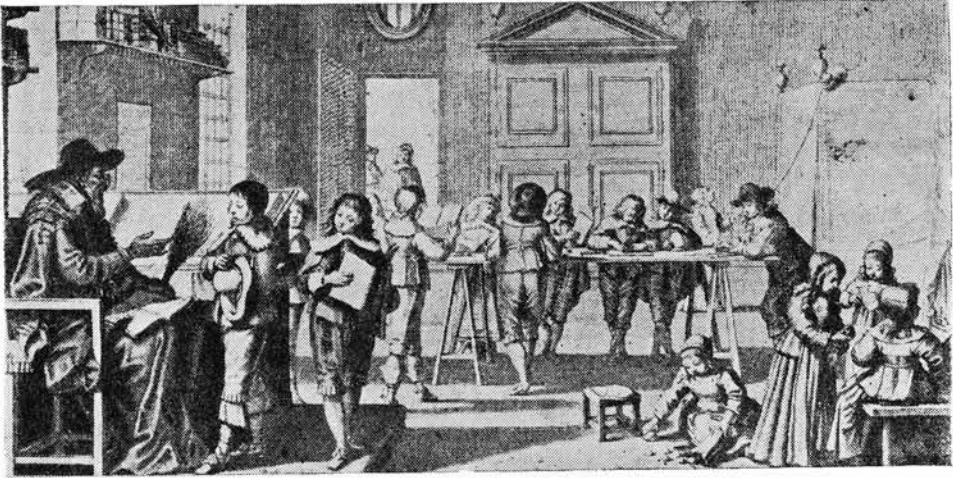


Assis à même le sol, l'étudiant prend, sous la dictée du professeur, des notes...

(XVème siècle)

sentes de l'auditoire; le professeur peut suivre l'expression du regard et des visages, et, suivant les cas, insister sur ceci et passer rapidement sur cela. L'élève pourra trouver dans un livre un cours stéréotypé; c'est autre chose qu'il espère de l'éducateur qui est là devant lui et qui doit l'exercer à penser, non à enregistrer plus ou moins passivement.

Le complément indispensable d'un tel enseignement, c'est que l'enfant sache prendre des notes, et prendre des notes est un acte de discernement. Il apprend tant de choses en classe, géographie, histoire, géométrie et bien des matières savantes, mais *il apprend rarement à apprendre*. Les notes doivent constituer pour l'élève de simples jalons, des points



Une école au temps de Louis XIII

(Gravure d'Abraham Bosse)

de repère. En aucune façon, elles ne sauraient se conserver telles qu'elles ; rentré chez lui, l'élève devra se servir de ses notes pour reconstituer la leçon, mais suivant un plan, avec des tournures personnelles, et d'une manière aussi succincte que possible. On se gardera bien de retenir un mot qui n'éveille aucun écho, qui reste suspendu, comme une excroissance parasite, qui ne fait pas corps avec l'ensemble. C'est une forme subtile de la paresse d'esprit que de vouloir retenir sans choix, sans assimilation, sans incorporation à un tout bien organisé, le plus de choses, le plus de mots possibles. Quand on entasse de telles notes, on n'ose ni s'en débarrasser courageusement ni s'en servir intelligemment ; on les traîne partout, on en encombre tous les meubles, comme faisait M. Babit avec les lames de rasoir usagées. Avoir des notes ordonnées, classées, simples, assimilables, est un travail qui exige un sérieux apprentissage et beaucoup de courage. C'est au maître à éclairer l'élève sur toutes les difficultés et toutes les tromperies d'une telle tâche. C'est encore au maître à exiger que l'organisation des notes se fasse sous son contrôle, et se fasse le jour même ou tout au plus le lendemain du cours, car la mémoire n'est pas à notre disposition ; elle comporte un rythme qu'il faut connaître et respecter. Il existe un temps optimum, avant lequel ou après lequel nos efforts avortent ou sont sans proportion avec les résultats.

Comme on le voit, l'ordre matériel est étroitement lié à un ordre psychologique et c'est presque le même sujet que nous traiterons maintenant, en parlant de l'ordre intellectuel.

Ordre intellectuel

Vous voyez quelquefois les élèves se tenir la tête entre les mains comme pour en faire jaillir les idées, qui ne viennent pas ou viennent au hasard et en nombre insuffisant. Ils ne savent pas réfléchir ; ils ne l'ont pas appris ; ils n'y ont pas été entraînés. C'est qu'il faut savoir poser des questions à son esprit ; ce dernier ne répond que si on l'interroge. C'est pour cette raison, par parenthèse, que l'hypothèse est si féconde dans les sciences. Posez à plusieurs élèves, séparément, cette question : « De quoi riez-vous à la représentation de Tartufe ? » Vous les verrez se précipiter dans des réponses immédiates et au hasard des associations les plus automatiques. Ils vous diront : « Je ris de voir Tartufe manger force poulets et jouer au saint homme ; je ris de voir le mari sous la table tandis qu'on tient à sa femme des propos galants ; je ris des répétitions machinales et insensées ; je ris... » L'énumération sera vite épuisée et l'élève restera court. Il sera obligé de s'étendre sur des détails pour présenter un travail qui ait l'air plus substantiel ; et parce qu'il aura parlé de chacune de ces scènes dans un paragraphe différent, il aura l'impression d'avoir suivi un plan. Une énumération, si riche soit-elle, est stérile, si elle ne suggère pas des idées, des réflexions, une organisation vivante à la fois et logique, qui transforme un amas de faits en un édifice intelligemment construit justifiant et expliquant les faits et préparant la pensée à des recherches ultérieures.

Dans le cas qui nous occupe, le professeur exercera ses élèves à trouver

des cadres, de manière à passer de ravis particuliers à une idée générale qui les commande, de manière aussi à être en possession d'une méthode. Par des questions habilement posées, le maître amènera les élèves à l'idée d'une classification des formes du comique, classification dans laquelle les divers cas énumérés par les élèves trouveront leur place naturelle et appropriée, ce qui les aidera à découvrir de nouveaux faits comiques, là où ils croyaient l'énumération épuisée. On pourra ainsi déterminer des titres sous lesquels viendront se ranger et s'amplifier les réponses données dans un désordre navrant; tels que: comique de situation, comique de contraste, comique de répétition ou d'automatisme, comique d'intrigue, puis, dégageant ce qu'il y a de plus essentiel sous ces formes superficielles de comique, le comique d'observation qui devra plus spécialement caractériser le génie de la pièce: observation de la passion, des manies, des préjugés, des ridicules quotidiens et si familiers qu'ils échappent à notre attention, tout autant qu'on ne leur a pas donné le relief de la scène. Imaginez ce travail dans une classe, où chaque enfant participe à une tâche collective, où les questions et les réponses des uns excitent et suscitent les questions et les réponses des autres, et vous vous représenterez facilement la vie et le progrès qui animent un cours quand on canalise tant de jeunes énergies vers une activité ordonnée, à laquelle ils prennent goût, parce que chacun y met du sien.

Mais généralisons le problème: il saute aux yeux qu'un tel travail ne s'épuise pas avec le seul sujet proposé: «De quoi riez-vous à la représentation de Tartufe?» Chacun des auditeurs se prépare à utiliser la même méthode pour chacune des pièces de Molière, pour chaque pièce de théâtre, que dis-je? pour une œuvre quelconque. Ce sont des points de vue acquis, capables de féconder toutes leurs lectures toutes leurs méditations, et n'exerçant sur les esprits aucune contrainte, ne leur imposant aucune opinion particulière, c'est la libération dans l'ordre, c'est la formation même d'une personnalité intellectuelle; c'est mieux que cela encore: c'est peu à peu l'habitude de penser qui rend possible des progrès plus rapides.

Les professeurs se rendent bien compte de l'intérêt de cette manière de travailler lorsqu'ils proposent à leurs élèves de faire le plan d'un sujet, sans le développer. Les résultats sont généralement assez mauvais, d'abord parce que les élèves n'ont pas compris et n'ont pas

été entraînés à ce qu'on leur demande, et ensuite parce qu'on ne les met pas dans les conditions voulues pour confronter leurs idées avec celles des camarades. Demandons à nos élèves, après les avoir d'ailleurs exercés, d'indiquer les points de vue divers sous lesquels ils vont étudier un sujet et les opinions qui se rattachent à chaque point de vue. Demandons-leur de classer ces points de vue dans un ordre de filiation naturel et logique. Ainsi le mot «plan» aura pour eux un contenu réel. Procédez ensuite à une confrontation contradictoire, en classe même, et vous verrez les résultats!

Souvent l'élève s' imagine qu'il n'a rien à dire sur une question; il sent le vide dans son cerveau; au cours d'un examen important, cette impression prend parfois la forme d'une obsession; il lui arrive de trouver quelques idées, mais trop tard pour pouvoir les mettre en ordre et les développer: c'est un échec; dans certains cas, il renonce définitivement à la recherche; cela peut se produire chez d'excellents sujets. Pendant les années de préparation à la licence es-lettres, nous avons particulièrement fréquenté une camarade, Melle D..., très douée et très travailleuse; ayant tout spécialement étudié Platon et Berkeley, elle nous avait initié à la connaissance de ces deux philosophes; nous nous présentons en même temps à l'examen, et nous avons la chance d'avoir cette dissertation: «L'Idéalisme de Platon et l'Idéalisme de Berkeley»; Melle D... après des efforts désespérés, présente une feuille blanche et renonce à continuer ses épreuves; elle perdit à cause de cet accident toute une année; elle avait, disait-elle, comme un trou dans la mémoire. Entre ce cas qui prend un caractère pathologique et les cas ordinaires, il n'y a pas de cloison étanche: c'est une différence de degré. Le maître doit donc prévenir ses élèves de n'avoir pas à s'inquiéter lorsque les idées «ne viennent pas tout de suite», et qu'on féconde l'esprit en lui posant des questions du genre de celles que nous avons appelées des «cadres». Même si, pour commencer, ces cadres ne sont pas originaux, ils servent d'amorce. On finit par s'apercevoir que l'on possède beaucoup plus d'idées qu'on ne croit. Ces cadres secouent la torpeur de l'esprit.

Vaincre les préjugés

Au cours de notre expérience pédagogique, nous avons constaté que la paresse d'esprit se présente sous des formes bien subtiles. Elle caricature le travail, mais en réalité elle renie l'ef-

fort. Tel élève étudiera dix fois sa leçon et donnera l'impression d'un enfant laborieux, plutôt que d'essayer de reconstituer une seule fois la leçon sans la lire, et en s'aidant seulement de ses notes et de son intelligence. Tel enfant passera tous ses loisirs à lire des romans même sérieux ou des pièces classiques ; il croira ou laissera croire qu'il est studieux ou doué pour l'effort intellectuel. Rien de moins vrai : ce même enfant sera incapable de fournir l'effort réel qu'exige le résumé ordonné et méthodique d'une de ses lectures ; bien entendu, il ne s'agit pas de décourager le goût de la lecture, mais il ne faut pas confondre cette curiosité facile avec l'effort qui secoue la paresse d'esprit. A l'éducateur de savoir utiliser les goûts de ses élèves, sans perdre de vue la formation véritable, et en leur évitant de « gâcher » tant de belles lectures et d'en éventer l'intérêt. Il doit les mettre en garde contre eux-mêmes et contre les préjugés qui parlent en leur faveur.

La paresse est très raisonnable. On ne reconnaît jamais que c'est par paresse qu'on évite ceci ou qu'on fait cela. C'est encore à l'éducateur que revient la tâche délicate d'éclairer, d'insister, d'encourager, de surveiller ou de faire surveiller. On est par exemple en retard en rédaction, parce qu'on ne fournit pas l'effort d'organisation, le plus difficile des efforts scolaires ; on décide de faire cette fois une bonne rédaction, et pour cela on se persuade qu'il vaut d'abord mieux terminer telle leçon de chimie, étudier telle poésie et se réserver la fin de la journée pour se mettre à la rédaction ; mais comme par hasard, il y a toujours un obstacle en fin de journée qui vous oblige à « bâcler » le devoir. Voilà le type de raisonnement spécieux que tient la paresse. Eh bien, quand cette attitude se manifeste à propos d'une matière, dites-vous bien que cette matière exige de l'élève un effort, qu'il lui répugne à produire un certain effort et que, dès lors, c'est précisément par là, par ce qui lui répugne le plus, qu'il doit commencer. Un de nos élèves ne réussissant pas bien en latin, avait tendance à reculer l'échéance du latin sous les prétextes les plus divers. Quand il s'est bien rendu compte de la tromperie dont il était la victime, il a également compris la première condition du succès ou du moins du progrès, et c'était de commencer sa journée justement par le latin. La première heure, avant le déjeuner matinal, était consacrée au latin. Il n'a pas tardé à éprouver les bienfaits de cette discipline. Et il y prenait goût au fur et à mesure qu'il y réussissait mieux.

La paresse d'esprit trouve un ferme

soutien dans des préjugés justificatifs. « A quoi sert la poésie ? Est-ce que je deviendrai poète ? A quoi servent les représentations graphiques en algèbre ? Dans la profession que je choisirai je ne ferai usage ni de l'une ni des autres. » Voilà à peu près les objections avouées ou tacites de bien des sujets devant une matière d'enseignement dans laquelle ils ne réussissent pas bien et qui, par conséquent, ne leur donne pas des satisfactions qui compensent l'effort qu'elle exige d'eux. Il faut toujours compter avec ces préjugés, même chez des élèves intelligents ; il faut prévenir de telles objections plus ou moins sincères. Du reste, l'élève comprend très rarement l'intérêt ou la portée des matières qui lui sont enseignées, même lorsqu'il s'attache particulièrement à l'une d'elles ; en général c'est parce qu'on réussit dans une matière qu'on l'aime et qu'on s'y intéresse, et non pas toujours parce qu'on en comprend la portée ; le cas le plus curieux que nous ayons rencontré à cet égard est celui d'un pauvre garçon passionné de la calligraphie ; c'est la seule chose pour laquelle il eût de bonnes notes en classe ; pour tout le reste il était le dernier. Souvent c'est le hasard des premières leçons solidement construites et rendues intéressantes et assimilables qui décide des goûts de l'élève pour telle ou telle matière. On voit donc l'importance que pour vaincre les préjugés paralysants et combattre la paresse d'esprit, nous devons attacher au début de chaque leçon, surtout si la matière est encore nouvelle pour nos auditeurs. Une fois l'atmosphère créée, nous devons la maintenir tout le long de la leçon en surveillant tous les symptômes de la lassitude chez ceux qui nous écoutent.

Créer l'atmosphère favorable à la première assimilation c'est exciter la curiosité de ses élèves, c'est préparer leur attente, c'est se demander à quels ressorts l'on fera appel pour éveiller en eux les facteurs sentimentaux et intellectuels d'une bonne compréhension, étant donné leur âge et leurs préoccupations.

Pour chaque question, il importe de créer un intérêt particulier, car l'élève est toujours désadapté devant une leçon nouvelle. Pour cela on lui indiquera la portée de cette leçon, comment elle se rattache à celle qui la précède, quels sont les résultats qu'on en attend, quelles sont les raisons qui justifient telle démarche adoptée par le professeur. Le professeur se posera à haute voix les questions que l'élève se pose à lui-même plus ou moins obscurément. Vous vaincrez la paresse et les préjugés paralysants de l'élève, au moins pendant le cours, si vous savez mettre au service

de votre enseignement les ressources du bon sens. Vous réussirez, non dans la mesure où vous êtes spécialiste de ceci ou de cela, mais dans la mesure où vous aurez su sympathiser avec les besoins de vos élèves. Il s'agit moins de mathématiques ou de physique que de psychologie pratique.

Les adjuvants de la mémoire et de l'intelligence

Sans avoir la superstition de la psychologie des tests et de laboratoire, nous en avons tenu compte toutes les fois qu'elle comportait des applications pratiques et simples, car, ne l'oublions pas, le but poursuivi était la formation, le développement des facultés de l'élève, dans le cadre d'une préparation au baccalauréat. Nous avons déjà dit l'importance qu'il fallait attacher au rythme même de la mémoire pour rendre l'effort fécond, faciliter l'assimilation et économiser l'énergie pour pouvoir faire face à tous les aspects du programme d'enseignement. Ce qu'il ne faut jamais se lasser de rappeler aux enfants, c'est qu'ils doivent reconstituer la leçon du maître, non pas une semaine après, au jour prévu pour le même cours, ainsi que cela se fait couramment, mais dans les trois ou quatre heures qui suivent la leçon. Mais, objectera-t-on, il n'est pas toujours possible d'étudier les leçons au fur et à mesure qu'elles sont exposées ou expliquées. Nous ne sommes pas bien sûrs de la valeur de cette objection qui n'est qu'un nouveau prétexte fourni par la paresse d'esprit, mais ce que nous demandons est toujours possible : il s'agit seulement de retracer mentalement les principales idées exposées pendant une leçon ; ce travail ne prend que quelques minutes ; nous l'avons expérimenté tout le long de notre carrière : la leçon terminée, et après avoir accordé quelque cinq ou dix minutes de récréations, nous demandons à un élève de nous résumer les idées essentielles de la leçon ; il se trouve que l'élève connaît déjà la question dans son ensemble et dans ses articulations ; le travail qu'il aura à faire chez lui sera un travail de documentation pour compléter et organiser par écrit ce qu'il vient d'apprendre, non pour l'avoir seulement entendu, mais aussi et surtout pour l'avoir extériorisé par la parole. Cet exercice qui économise par ailleurs tant d'énergie et tant de déboires, il faut que l'élève le fasse de lui-même jusqu'à devenir un besoin intellectuel. C'est une clé du succès et du développement de l'intelligence autant que de la mémoire.

Quand nous parlons de mémoire, c'est de la seule mémoire intelligente, capa-

ble d'organisation consciente et réfléchie que nous voulons parler. Non que l'on ne puisse pas entraîner la mémoire passive ou la doter de procédés mécaniques, mais il y a une telle disproportion entre le temps et les forces dépensées d'une part, et la qualité des résultats obtenus, d'autre part, qu'il vaut encore mieux se consacrer au développement d'une mémoire logique et vivante, la seule qui ait une valeur éducative. Nous avons eu une fois, parmi nos élèves, un garçon de 12 ans qui connaissait par cœur plusieurs centaines de dates de l'histoire de France, et qui était capable, quand on lui indiquait un événement, de dire immédiatement la date correspondante, et réciproquement, et cela avec une sûreté inquiétante. Au demeurant, c'était un pauvre idiot ; il ne saisissait presque jamais les rapports entre les faits et ne savait établir aucune liaison logique. Cette mémoire-là, laissons-la aux prestidigitateurs ; c'est un numéro de cirque : ce n'est pas une formation.

Néanmoins, la mémoire est soumise à certaines conditions qu'il faut respecter : la première est de donner une impression nette à ce que l'on veut retenir. On se plaint parfois de ne pas avoir une bonne mémoire ; or, nous avons pu constater que ce n'était pas la mémoire qui était en défaut, mais l'attention ; on n'avait pas donné assez de clarté et de netteté à ce que l'on voulait se rappeler ; on n'en avait pas pris conscience. Par exemple, vous rentrez chez vous, vous posez votre crayon sur un meuble, et au bout d'une heure, lorsque vous avez besoin d'écrire, vous vous demandez où diable vous avez pu mettre votre crayon, et comme des faits de ce genre se répètent, vous concluez que vous avez mauvaise mémoire. Recommencez l'expérience à partir d'aujourd'hui, mais soyez attentif à ce que vous faites ; prenez conscience que vous avez posé le crayon sur l'armoire et justifiez ce geste, si possible ; vous aurez beau essayer d'oublier, vous ne le pourrez pas facilement.

Il en est de même dans les études ; si vous lisez ou écoutez comme dans un rêve, vous ne retiendrez rien, ou, ce qui est plus grave, vous retiendrez des notions vagues qui apporteront de la confusion, non un progrès à votre esprit ; le maître s'en aperçoit bien, lorsqu'il reproche à ses élèves de manquer d'attention.

Faites attention, ne cessez de répéter le malheureux professeur, l'attention est la porte de l'intelligence ; mais on dirait vraiment que l'élève se moque de ces recommandations ; et pourtant, dans son for intérieur il ne demande pas

mieux que de faire attention, mais il ne tarde pas à s'apercevoir que ses efforts d'attention sont pénibles et que les résultats sont décevants. Il ne suffit pas de répéter : «Soyez attentif», encore faut-il indiquer à l'élève la technique de l'attention et l'y entraîner pour qu'il prenne peu à peu de bonnes habitudes. Et c'est dans le cadre même des études qu'on trouvera les exercices d'attention. Etre attentif à une leçon, c'est anticiper sur la réalité, c'est orienter l'esprit sur ce qu'on veut lire ou écouter ou observer. Voici un titre de chapitre dans un ouvrage de Montesquieu : «De la signification des lois en général», titre supposé, parce que nous n'avons pas le texte sous les yeux. L'élève doit s'habituer à se poser des questions sur le contenu possible du chapitre et à prévoir les arguments qu'il devra rencontrer. Peu importe si les questions et les réponses qu'il s'est données ne sont pas conformes à celles de l'auteur; cette seule attitude contribue grandement à lui faire mieux comprendre et assimiler ce qu'il va lire, parce qu'il s'appliquera à noter les différences ou les ressemblances entre son point de vue et celui de l'auteur. C'est là un exemple de ce que nous appelons l'anticipation sur la réalité. En d'autres termes, on oriente l'esprit sur une voie; la réalité confirme ou infirme cette position; mais du fait que l'esprit est orienté, il est attentif et il assimile mieux l'expérience. Nous avons là un stimulant incroyable de la pensée; les résultats qu'on en peut attendre sont immenses, mais à la condition qu'on s'entraîne à cette manière.

Un autre exercice de l'attention, qui n'écarte pas du programme scolaire, qui aide au contraire à posséder ce programme, c'est de résumer mentalement ou même oralement les idées essentielles de ce qu'on a lu ou entendu, et de l'exprimer dans un langage personnel. C'est une façon d'incorporer à notre organisme mental les éléments étrangers et nouveaux. En ajoutant cet exercice au précédent, on dispose pratiquement d'un levier puissant qui multiplie le travail en économisant l'effort, et qui rend surtout le travail autrement intéressant et profond.

Bien entendu, il y a certaines erreurs ou lacunes à la base qui font avorter de tels efforts. C'est au maître à les déceler et à y porter remède. Vous voyez souvent des jeunes gens qui doublent ou triplent leur classe de première et qui savent leurs cours. Mais en cherchant bien, l'on s'aperçoit, ou bien qu'ils ont négligé toujours les mêmes questions, sans intérêt apparent pour eux, ou bien qu'ils n'ont pas com-

pris certains chapitres des classes précédentes. Tel connaît sur le bout des doigts la fonction homographique, mais ne sait pas faire des transformations algébriques dès qu'il y a des racines carrées ou des rapports un peu compliqués. Il est plus économique de tout recommencer que de refaire une fois de plus la même classe. Il arrive aussi que des élèves avancés sautent de classe. Cela flatte beaucoup les parents; mais il est rare que cette précipitation profite à l'enfant qui se ressentira toujours de certaines lacunes, du manque d'exercice pour quelque matière. Nous nous souvenons d'avoir enseigné la classe de latin de sixième à un élève de première; c'est bien ce qu'il fallait, car il a pu, grâce à cet entraînement, pourtant si simple, réussir à ses examens. Dans la série A' du Baccalauréat, l'examen de Physique ne comporte pas d'écrit ni de problèmes. Conséquence fréquente: l'élève apprend mal son cours, ne fait ni exercices ni problèmes, et ne trouve aucun plaisir à cet enseignement. A l'oral, quand il est interrogé, il échoue ou a des notes médiocres. C'est lui faire perdre son temps et le frustrer des plaisirs de l'intelligence. Qu'importe si la physique n'est pas une matière d'écrit: il faut l'enseigner de façon que l'élève s'y intéresse et il ne s'y intéressera que s'il la comprend, c'est-à-dire s'il l'applique dans des problèmes et s'il fait des expériences personnelles. On n'aime que ce qu'on comprend et qu'on fait bien; tout autant que vous ne donnez pas à l'élève les moyens de tirer des satisfactions intellectuelles de son propre effort, n'attendez rien de lui.

Un des secrets de l'éducation, c'est de ne jamais oublier les difficultés que l'on a soi-même éprouvées ni les étapes par lesquelles on est passé. C'est aussi de noter les difficultés habituelles que les élèves rencontrent, pour une matière donnée, dans telle ou telle partie du programme. L'élève sent une difficulté, mais il ne sait ou n'ose l'exprimer. A ce moment il renonce à suivre la leçon et compte sur l'étude qu'il fera tout seul chez lui pour la comprendre; il aura donc perdu l'heure la plus intéressante, celle de l'explication par le professeur. Ce dernier devra, autant que faire se peut, prévenir l'objection, la définir et mettre en garde l'élève contre une erreur fréquente. Il ne doit pas attendre que l'élève soit tombé dans une confusion pour la dissiper; il est plus profitable de l'éviter à l'élève. S'agit-il de la théorie de la machine de Gramme? Nous avons remarqué que dans la proportion de 90 à 95 pour cent les élèves perdent de

vue la direction du flux magnétique lorsqu'ils essayent d'expliquer le fonctionnement de la machine comme réceptrice; il en résulte que la machine tourne du mauvais côté ou ne tourne pas du tout. Il est inutile de recommencer la leçon ou de la donner, à copier dix fois, car l'élève l'apprendra par cœur sans la comprendre, tout autant que vous ne lui aurez pas fait toucher du doigt l'origine même de son erreur. Quel temps, quel enthousiasme perdus! N'est-il pas plus économique, plus intéressant aussi de souligner le malentendu possible, d'insister sur le point qui risque d'être une pierre d'achoppement, comme votre expérience aurait dû vous le montrer ?

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici comporte une collaboration entre l'élève et le maître, en ce sens que si le maître doit éclairer, conseiller, guider, encourager, — l'élève doit appliquer les conseils, du reste très simples, qui lui sont donnés. C'est dans l'application quotidienne, et dans la mesure où cette application est sincère et renouvelée que les progrès se feront sentir. Ne croyez pas que cela soit aisé; c'est maintenant que commence la tâche la plus pénible et la plus ingrate.

Faire travailler l'élève

C'est la grande question. Si l'élève, rentré chez lui, n'exécute pas le travail qui lui a été confié, ou l'exécute mal, pour s'en débarrasser, l'effort du maître pour l'intéresser, est aux trois quarts perdu. C'est même plus grave: lorsque l'élève met le maître devant le fait accompli d'un devoir mal fait, il met lui-même en état d'infériorité vis-à-vis d'une nouvelle leçon, il se met donc en retard, il a de plus en plus le sentiment de l'accumulé qu'il n'arrive plus à dominer, et il se sent envahir par le découragement. Vous voyez comme c'est difficile...

Dans l'expérience que nous avons poursuivie pendant quelques années, nous avons prévu cet inconvénient sérieux, et nous avons organisé l'enseignement de telle sorte que les devoirs et l'essentiel des leçons puissent être terminés à l'étude, sous la surveillance d'une personne qualifiée, rompue à notre technique. Le tact, la patience, l'autorité et même le bon sourire de cette personne sont des éléments indispensables dans la réalisation d'un tel programme d'éducation. C'est elle qui fournissait au professeur les observations utiles à l'orientation et au degré de difficulté des leçons à venir.

Il s'agit d'éviter à l'élève le découragement d'un travail mal exécuté, avon-nous dit. Voici un enfant qui a eu une défaillance, qui a «bâclé» une rédaction; le surveillant des études qui contrôle les devoirs doit, sans le rebuter, en lui aidant même un peu, s'il le faut, l'amener à recommencer le travail, sans lui donner à aucun moment l'impression d'une punition. Il devra le convaincre, avec beaucoup de bonne grâce et de camaraderie, qu'il s'agit d'éviter à l'élève comme au maître des déceptions amères; en lui remontrant que le maître compte beaucoup sur lui et qu'il serait attristé d'un devoir mal rédigé, mal conçu, ne témoignant pas d'une bonne volonté; en le guidant raisonnablement, on arrive à obtenir de lui un deuxième devoir plus satisfaisant; en tout cas, et s'il y a eu de bonne volonté, on jugera le travail plus satisfaisant et on essaiera de dégager ce qu'il contient d'intéressant, de façon à exalter l'enfant à ses propres yeux et lui donner envie de renouveler l'effort.

Songez aussi à l'organisation du succès.

Voulez-vous stimuler l'élève? Donnez-lui une chance de réussir dans ce qu'il fait. Vous paraissez étonnés; cette idée a un air paradoxal; et pourtant rien de plus simple, pourvu que l'on puisse suivre individuellement les sujets; la méthode consiste à doser la difficulté; supposons qu'un élève ait décidé une fois pour toutes qu'il ne sait pas résoudre les problèmes d'algèbre; vous vous assurez d'abord qu'il possède bien la question de cours, les calculs qui s'y rapportent; vous choisissez un problème qui lui soit accessible et, somme toute, vous le mettez dans les meilleures conditions pour le résoudre. S'il réussit, il est sauvé, il connaîtra cette joie intellectuelle qui est indispensable au goût de l'effort; vous procéderez toujours graduellement jusqu'à ce qu'il soit exorcisé de son obsession d'infériorité dans la matière. C'est une technique analogue que l'on adoptera pour toute autre question. Ainsi, d'une part surveillance intelligente du travail; d'autre part, organisation du succès pour que le sujet ait confiance en lui-même autrement que par des encouragements verbaux; cette double précaution, s'ajoutant aux conseils, aux diverses directives et aux exercices prévus, assurera un progrès incontestable dans les connaissances et dans les facultés intellectuelles des élèves.

Nous venons de lire une lettre que le directeur d'un grand établissement scolaire a écrite aux parents d'un élève; il leur fait savoir que leur enfant n'a



L'étude ne rend pas nécessairement morose...

pas besoin de leçons particulières, étant à même de comprendre tout ce qui lui est enseigné en classe; il a seulement besoin de faire un effort d'attention et de volonté, pour réussir; il serait même mauvais, au point de vue pédagogique, de lui éviter cet effort par des leçons privées. La conception est saine qui voit dans l'enseignement une éducation du caractère et qui ne veut pas supprimer l'effort viril. Mais il s'agit précisément d'obtenir cet effort, et voilà des années que la classe ne l'a pas obtenu. En dosant cet effort pour ne pas rebuter l'enfant, en ménageant à celui-ci des succès salutaires, en le suivant pour le stimuler et le soutenir aux moments de défaillance, on crée précisément le goût de l'effort et, si l'on peut dire, l'habitude de faire effort. C'est à ce but que tend l'éducation telle que nous l'avons conçue dans l'expérience que nous vous exposons aujourd'hui, en particulier dans la surveillance et l'organisation du travail personnel de l'élève à l'étude.

Mais si l'élève ne sait pas résoudre un problème que nous avons cependant considéré comme étant à sa portée et comme étape à cette organisation du succès dont nous avons parlé? Cette difficulté a été prévue et pratiquement aplanie; nous n'exigeons pas l'impossible de lui, mais qu'il donne tout ce qu'il peut donner. Il a le droit de ne pas savoir résoudre un problème; mais il n'a pas le droit de ne pas en savoir la donnée exactement et en des termes autres que ceux du texte, en des termes qui correspondent à sa façon habituelle de parler; il n'a pas non plus le droit de ne pas préciser soigneusement tous les éléments qui, selon lui, doivent servir à la solution. Par exemple, il est question, dans la donnée, de cercles, de tangentes,

de triangles rectangles ou autres; l'élève doit connaître les théorèmes qui s'y rapportent, les différentes formules relatives aux triangles rectangles et aux triangles quelconques. Or, nous avons pu constater que l'élève, tenu de donner ces précisions, peut aller plus loin et découvrir partie ou totalité de la solution; en affirmant ne pas savoir résoudre un problème, il a simplement omis de fournir le seul effort exigé de lui: précision dans la donnée du problème, précision dans les éléments devant servir à le résoudre.

Qu'il s'agisse de littérature ou d'une autre matière, la position est la même. Supposons ce sujet: «Un écrivain du 18^e siècle a dit que l'art des vers est un art frivole et que les lettres ne perdraient rien à sa suppression. Qu'en pensez-vous?» Pour que l'élève ait le droit d'affirmer qu'il ne sait pas traiter ce sujet, il doit, au préalable, dire ce qu'il sait de la poésie du 18^e siècle, comparer cette poésie à celle du 19^e, par exemple. Or ce travail, outre qu'il précise les connaissances de l'élève, lui fournit suffisamment de matériaux pour traiter le sujet, en partie au moins. Et c'est ainsi qu'on tourne la difficulté et qu'on obtient dans tous les cas des résultats intéressants. Mais tout cela, encore une fois, suppose la direction du travail personnel qui a plus d'importance que les cours eux-mêmes; et nous savons très bien que dans un établissement public, cette organisation du travail personnel exige des réformes telles que le chef d'établissement hésite à les réaliser. Il devrait vaincre bien des résistances et bien des habitudes. Nous reconnaissons donc la difficulté, mais sans la croire insurmontable.

Pour la surveillance de l'étude, telle que nous la concevons, il y aurait quelques mots à dire sur la discipline. Celle-ci ne doit pas être un dressage, une contrainte, mais une libération. Le silence à l'étude est obtenu non à coup de punitions, mais en faisant appel à la solidarité, à la bonne camaraderie, à l'intérêt du travail en commun; dans notre institution nous avons habitué les élèves à rester seuls et à se faire un point d'honneur de respecter le travail de leurs camarades et le travail du maître. C'est une atmosphère; ils savent très bien qu'on ne leur en voudra pas d'avoir dit un mot au voisin, en présence du surveillant, et qu'ils n'ont donc pas à s'en cacher, et que le surveillant n'a d'autre devoir que d'aider amicalement les jeunes gens à réussir dans leur tâche. Une fois qu'un noyau a été formé dans cet esprit, le nouveau venu se trouve subir l'influence bienfaisante du milieu dans lequel il est introduit; le moindre écart ne trouverait aucun encouragement, aucune galerie, et c'est assez dire qu'il n'aurait pas de lendemain.

Conclusion

Tout ce que nous avons dit, parce qu'il s'agit d'une expérience réalisée

avec des résultats satisfaisants, résiste aux objections théoriques qui pourraient être innombrables. L'expérience ayant réussi et réussi progressivement avec le temps, c'est-à-dire avec des perfectionnements et des retouches, il n'y a plus qu'à se demander à quelles conditions elle était possible. Elle ne prétend ni à l'originalité ni à l'absolu; elle ne se réclame d'aucun système. Mais malgré le succès relatif remporté avec les élèves selon les possibilités qu'offrait chacun d'eux, malgré la variété des épreuves, nous n'avons là qu'un témoignage isolé, qui n'est pas sans signification, mais qui ne peut pas suffire à constituer un apport scientifique. Pour en tirer des conséquences scientifiques, il faut instituer une comparaison entre plusieurs témoignages pédagogiques du même ordre, en expliquer les concordances et les discordances, afin d'établir une méthode assez objective pour être appliquée par les éducateurs. Encore que nous ne croyons pas à l'élimination complète du facteur personnel et intuitif, nous aurions tous à gagner d'une telle confrontation. Mais c'est une entreprise et un programme qui dépassent les moyens individuels et qui doivent faire l'objet d'une recherche collective de plusieurs éducateurs de bonne volonté.

L'hygiène est de circonstance

Causerie de
M. Gaston Berthey

Faite au Caire, à la « Ligue des Culturistes », le 1er février 1945

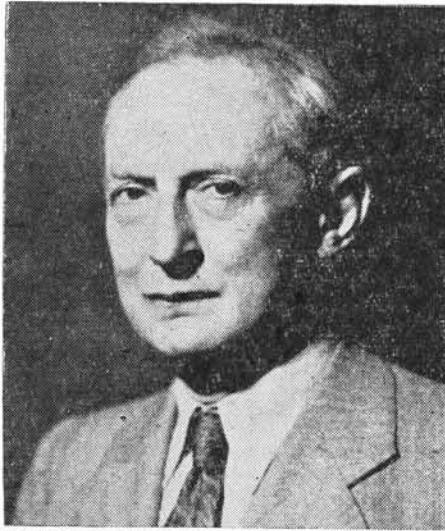
M. Gaston Berthey, qui est un fervent du culturisme, expose dans la causerie qu'on va lire les bienfaits de la pratique journalière de la culture physique, véritable assurance contre la maladie. A 63 ans, M. Berthey conserve, grâce à elle, une anatomie d'éphèbe. Il étonna de plus l'assistance en exécutant certains mouvements nécessitant autant de force que de souplesse.

Mesdames,
Messieurs,

Certes, l'hygiène est chose à recommander en tous temps et en toutes circonstances. Mais il n'en demeure pas moins vrai que, d'après les spécialistes les plus écoutés en la matière, elle s'impose particulièrement dans les temps difficiles et dans les circonstances pénibles. D'où il s'avère, hélas ! que notre époque se doit plus que nulle autre de mettre en pratique les enseignements de l'hygiène.

Hygiène morale aussi bien que physique, dirai-je, car, en fait, on ne peut ériger de cloison étanche entre le corps et l'esprit. Les réactions de l'un sur l'autre sont puissantes, et continues. Les progrès de la psychologie et de la physiologie, progrès qui tendent de plus en plus à rapprocher ces deux sciences, le démontrent à suffisance. Puis n'oublions pas que déjà les Romains proclamaient l'excellence d'une âme virile dans un corps sain.

Les deux piliers de la santé demeurèrent les mêmes depuis les civilisations antiques: sobriété et exercice. Cependant il n'est que juste de reconnaître que



M. Gaston Berthey

nous sommes plus à même que nos prédécesseurs de délimiter nos efforts dans ces domaines en vue d'un meilleur résultat. Les restrictions sans excès imposées en Grande-Bretagne depuis 1940 ont encore montré les bienfaits de la sobriété pour la santé publique.

Je ne m'attarderai pas sur les mérites de la sobriété. Cependant un des aspects de la question vaut d'être souligné au passage: la répercussion mentale et morale du régime alimentaire.

Sans doute chacun sait les effets désastreux de l'ivrognerie sur l'intellect. Mais encore a-t-on plutôt présentes à l'esprit les conséquences spectaculaires de la saoulographie que la lente déchéance provoquée par l'alcoolisme sournois, l'alcoolisme d'habitude. Point n'est besoin de recourir aux drogues maudites telles que la *coco* ou l'*héroïne* pour devenir la victime de la redoutable intoxication. L'alcoolisme avec ses presque inséparables compagnons, le tabagisme et l'abus des mets épicés; suffit à ruiner un homme sous le double rapport de l'âme et du corps.

Jack London, dans un de ses romans, *Le Fils du Soleil* si j'en crois mes souvenirs, a merveilleusement décrit une déchéance de ce genre. Il s'agit d'une sorte de magnifique cow-boy que le caprice du destin transforme en spéculateur. Il devient citadin et riche. Plus d'exercice physique, des repas trop copieux, des whiskys de plus en plus nombreux les soirs de coups durs à la bourse... Heureusement pour lui, un beau jour, il a l'occasion de constater que sa main tremble en tirant au revolver, que son esprit n'est plus capable d'une décision lucide et soudaine, et il se ruine afin de pouvoir retourner sans retard à la rude vie qui le sauvera.

Et rappelez-vous aussi *Résurrection* du grand Tolstoï. L'héroïne, tombée dans la prostitution à la suite d'une faute d'amour, se met à boire, et l'auteur souligne qu'elle ne peut guère faire autrement afin de supporter son horrible métier, mais alors la boisson contribue encore à la dégrader, et c'est un cercle vicieux dont le séducteur repentant ne pourra la tirer qu'au prix d'efforts surhumains.

Certes, ce sont là des cas extrêmes, des cas romanesques évidemment. Mais des phénomènes analogues quoique moins dramatiques se produisent autour de vous, dans la vie courante. Les méfaits du démon de midi sont de tous les jours. Eh bien, renseignez-vous auprès des médecins. Ils vous diront que bien souvent cette ruée du quinquagénaire vers la passion sensuelle ou vers la débauche, comme le fameux héros de Jules Romains, cette ruée, dis-je, a pour cause première l'intoxication causée par une nourriture trop riche et une vie trop sédentaire dans un organisme qui commence à s'encrasser. Que de scandales provoqués par la répercussion des digestions difficiles dans le cerveau d'un brave homme jusque là parfait mari et père de famille modèle. Les anachorètes le savaient bien, eux qui se nourrissaient chichement afin de mieux résister aux tentations de la chair...

En même temps que la nourriture trop riche, j'ai incriminé la vie sédentaire. Et j'en arrive ainsi à une très importante partie de l'hygiène du corps. Pour bien se porter, il ne suffit pas d'être sobre, il faut encore faire de l'exercice. Et j'entends par là tout comme vos muscles, les cellules grises, chères au détective Poirot, l'émule de Sherlock Holmes.

Ici, il va de soi, nous ne considé-

rons que l'exercice physique... De braves gens, le confondant avec le sport, estiment que c'est là attribut de jeunesse !... En effet, les avantages de la culture physique pendant l'adolescence sont aujourd'hui presque universellement reconnus. Point n'est besoin d'enfoncer cette porte ouverte. Mais lesdits braves gens se refusent à pousser plus avant sur la grand'route du progrès sous prétexte que leurs pères, passée la fleur de l'âge, se portaient fort bien sans recourir à la gymnastique.

Eh bien, leurs pères, sans avoir raison, étaient excusables parce qu'ils menaient une tout autre vie que la nôtre et qu'en somme, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, ils faisaient, eux, de l'exercice sans le savoir. Exercice, et même exercice recommandé aux escrimeurs à l'entraînement, que de monter des étages; exercice également excellent que de faire de la marche. Or, il y a un demi-siècle, l'ascenseur était rare et l'automobile encore en enfance, chose de millionnaire. Et n'éprouvaient le besoin d'avoir une voiture particulière — une voiture à cheval — que les gens très aisés. La grande majorité des autres faisaient à pied leurs courses ou une grande partie de leurs courses. Aujourd'hui le moindre bourgeois a sa six chevaux, et, s'il a encore des pneus, il en use à longueur de journée. Même les petits gens, mettant à profit le développement des transports en commun, répugnent à se servir du train 11.

Tout naturellement l'antidote est venu de l'excès du mal au moins pour les jeunes. Ils font du sport; et dans tous les pays, l'Égypte y compris, grâce à des mécènes ou à l'État, ils peuvent en faire à peu de frais. Mais leurs aînés sont moins favorisés... Sans doute il y a le golf, mais c'est incontestablement un sport de riches. Et puis la plupart des sports, pour être pratiqués au bénéfice de la santé, demandent pas mal de temps; et les heures qui leur conviennent sont de celles que réclament le métier ou la famille. Car l'homme mûr — ne m'en veuillez pas de le dire, mes chères auditrices ! — se trouve ainsi doublement handicapé dans sa recherche du loisir.

Enfin la plupart des sports ne sont pas des sports complets. J'entends par là qu'ils ne font entrer en jeu qu'une partie de nos muscles. Et si le temps nous manque pour pratiquer un sport décentement, que serait-ce de plusieurs?... Or, surcivilisés que nous sommes, il est certains muscles que nous maintenons

dans une oisiveté dangereuse. D'où propension à des tas de maladies et d'infirmités. Par exemple, le relâchement des muscles abdominaux provoque la ptose, c'est-à-dire la descente des organes que contient le ventre, et mène tout droit à l'appendicite et à la hernie.

La solution que je vous propose ô hommes d'un certain âge, mes frères, c'est la gymnastique qui, elle, en un minimum de temps, passe en revue, pour ainsi dire, les muscles de votre corps, et s'attache plus particulièrement à ceux qui ne fonctionnent pas dans la vie courante. Je vous en parle en connaissance de cause, ayant moi-même contracté envers la gymnastique une jolie dette de reconnaissance. Mais que cela ne m'empêche pas de vous crier: «Attention, casse-cou!» Oui, il y aurait danger à vous mettre à la gymnastique, au petit bonheur, à l'aveuglette. Vous risqueriez de tomber dans l'excès, et aussi de la pratiquer intempestivement, en prenant peut-être exemple sur votre fils... ou votre fille qui font de la culture physique. Chaque âge a ses plaisirs... et aussi sa gymnastique. Il y a beau temps déjà que les médecins ont reconnu qu'à partir de la cinquantaine il pouvait être funeste de se livrer à des exercices corporels le matin au saut du lit. Passe encore pour quelques exercices respiratoires devant votre fenêtre ouverte. Mais pas de ces mouvements violents qui s'exécutent dos au tapis et jambes en l'air pour lutter contre la constipation ou l'embonpoint. Les artères vieillissantes ne supportent pas de passer soudainement de leur relative inaction du sommeil au surmenage que leur imposent ces renversements de l'équilibre. Il vaut mieux faire de tels mouvements vers la fin de l'après-midi, alors qu'elles ont déjà été assouplies par une douzaine d'heures d'activité.

En deux mots, vous qui n'avez jamais fait de gymnastique, ou vous qui n'en avez pas fait depuis une adolescence déjà lointaine, ne voyez y mettez qu'après avis de votre docteur et sous surveillance d'un professeur dûment qualifié. C'est de toute première importance... Je connais, entre autres victimes d'un zèle intempestif, un brave quinquagénaire qui s'est forcé le cœur

en triomphant d'une constipation rebelle...

Mais ces restrictions faites, je ne m'en sens que plus à l'aise pour chanter les bienfaits de la gymnastique. D'abord, dès que vous aurez fait quelques progrès quelle joie physique n'éprouverez-vous pas à sentir que votre corps vous obéit à nouveau avec aisance, avec souplesse. Il y a là quelque chose d'un peu comparable à la griserie de la vitesse en auto, mais en somme de plus intimement personnel — et surtout de plus sain et de beaucoup moins dangereux.

Et l'après n'est pas moins agréable que le pendant. Car un maître expérimenté ne vous laisse jamais aller jusqu'à la fatigue. Vous devez quitter l'institut de gymnastique, douche prise naturellement, avec une sensation d'allègement, de réjuvenescence pour franchir un terme d'outre-Manche... Et prenez-y garde, cette sensation d'euphorie ne se limite pas au physique, elle s'étend au moral. Vous verrez ainsi la vie plus en rose... ou moins en noir, et surtout vous serez plus à même d'en supporter les à-coups.

Je n'oublierai jamais le cas d'un de mes amis dont la femme était gravement malade. Il s'agissait d'une maladie chronique de longue durée. Certains le blâmaient de dérober chaque semaine trois heures pour le cours de gymnastique, trois heures qu'il aurait pu passer au chevet du lit de souffrance. Mais c'est grâce à ces trois heures qu'il put tenir, c'est-à-dire rester, auprès de celle qu'il aimait, lucide, souriant et encourageant même dans les pires moments, jusqu'à la victoire que fut la convalescence.

Nous aussi, plus ou moins, dans la tragédie que vit actuellement le monde, il est de notre devoir de tenir jusqu'à la victoire, et encore et surtout après la victoire. Le monde de demain ne sera pas un lit de roses sans épines. Or je suis persuadé, c'est ma plus profonde conviction, que la sobriété et l'exercice en améliorant notre santé physique et morale nous aideront à tenir. C'est pourquoi je n'ai pas cru malséant d'intituler cette courte causerie: «L'hygiène est de circonstance».

En relisant GOGOL

par Jules Romains

Nicolas Gogol, poète, auteur dramatique et romancier russe de la première moitié du XIX^{ème} siècle, mieux qu'aucun de ses compatriotes et «collègues» en littérature, a su donner le sentiment du milieu russe et de l'homme russe.

En un sens, personne plus que Gogol ne tend à prouver, sans le chercher expressément, qu'un bouleversement radical était nécessaire, et que la vie russe devait prendre un nouveau départ.

Jules Romains évoque pour nous la belle figure révolutionnaire de ce génie russe.

Cela se passait, je crois bien, dans la seconde moitié de la décennie 1920-1930, peu après 1925. Je ne me rappelle plus, hélas ! la date exacte, mais elle a en soi peu d'importance. Un certain nombre d'écrivains russes représentatifs de la jeune génération, environ une douzaine, étaient venus en visite à Paris. C'était la première fois, je crois, qu'une délégation de ce genre nous était envoyée de la Russie soviétique. Le mot de délégation n'est peut-être pas juste ; car ces messieurs insistaient bien sur le caractère privé de leur voyage. Mais leur présence n'en prenait pas moins pour nous un intérêt exceptionnel.

Ils me firent l'honneur de m'offrir un déjeuner dans un restaurant voisin de la gare Montparnasse. Nous parlâmes de beaucoup de choses ; et particulièrement, bien entendu, de la Russie et de la littérature russe. J'étais très curieux de savoir quelle position ces jeunes écrivains prenaient à l'égard de la tradition, quels jugements ils portaient sur les maîtres du passé, s'ils se réclamaient de certains d'entre eux, ou les rejetaient à peu près en bloc pour n'admettre que les précurseurs immédiats de la révolution.

Plusieurs de leurs opinions me surprirent, non qu'elles fussent violentes ou scandaleuses. Au contraire, elles étaient d'une pondération bien remarquable. Mais elles témoignaient d'un état d'esprit que nos idées courantes sur la Russie, même sur la Russie devenue soviétique, ne pouvaient guère laisser prévoir.

Ils montrèrent qu'ils avaient grand souci de leur littérature classique. Ils s'exprimèrent sur Tolstoï avec un enthousiasme des plus modérés (quelle que fût la part qu'il eût prise à la destruction de l'ancien régime). Ils ne niaient pas le génie étrange de Dostoïewsky,

mais ils n'éprouvaient pas la moindre sympathie pour son œuvre, et ils déploieraient qu'en Occident, spécialement en France, on y attachât tant de signification au point d'y voir une manifestation essentielle de «l'âme russe». Précisément, ce qu'ils reprochaient à Tolstoï, et surtout à Dostoïewsky, c'était d'avoir accrédité une légende de l'âme russe ; légende qui leur était parfaitement odieuse. «Si vous croyez, me disaient-ils, que nous nous retrouvons avec plaisir dans l'image de cette prétendue âme russe, qui semble faite de demi-folie, d'incohérence, de mythomanie, de sensibilité malade et menteuse, d'incapacité pratique, bref de tout ce qu'un homme sain a en horreur ?»

En revanche ils furent tous d'accord pour me parler avec ferveur de Gogol. «Voilà un grand vrai Russe. Il est mort il y a trois quarts de siècle. Mais nous nous sentons bien plus près de lui que de tous ces faux prophètes de «l'âme russe», qui ont fait tant de mal à notre peuple par l'idée qu'ils ont répandue de lui et aussi par les suggestions morbides qu'il lui ont à lui-même inculquées.»

J'ai souvent pensé à cette conversation. J'avais toujours eu une grande admiration pour Gogol. Mais les propos des jeunes confrères russes lui donnaient en surplus une valeur représentative qui me faisait réfléchir. Ces réflexions me sont particulièrement revenues à l'esprit ces temps derniers.

L'autre jour, j'ai rencontré une excellente traduction anglaise des *Ames Mortes*, l'œuvre principale de Gogol. Je m'y suis plongé. Ma précédente lecture des *Ames Mortes*, en traduction française, remontait à une époque lointaine. Mes impressions, après un si long intervalle, ont donc pris un caractère de nouveauté. Je ne crois pas sans intérêt de vous en communiquer quelques-unes, car il

me semble que leur substance est au fond très actuelle.

Je dois d'abord insister sur l'extraordinaire qualité de l'œuvre. Les *Ames Mortes* ont certes une grosse réputation. Mais je ne suis pas sûr que l'opinion commune les place à leur rang dans la littérature universelle. Ce rang est parmi les tout premiers. Gogol dans cette sorte d'épopée mi-sérieuse, mi-burlesque, fait preuve des dons les plus divers et les plus éclatants. Il est observateur de caractères, analyste de la société, peintre de paysages, poète lyrique aux puissantes envolées; il est satirique et comique; il a de la force et de la grâce. Sa sensibilité et ses moyens d'expression sont souvent d'un modernisme qui stupéfie le lecteur de maintenant. (N'oublions pas qu'un siècle a passé sur ce livre). En particulier certaines de ses évocations de l'immensité russe, de la steppe et de la forêt, de la grande route avec sa bordure de villages, de petites villes, d'isbas isolées, atteignent à une splendeur artistique que personne n'a dépassée depuis dans des sujets analogues.

Un autre des traits qui rendent Gogol si moderne est ce que j'appellerai son génie sociologique. Il a la connaissance intime des milieux humains, de leur mécanisme, de la façon dont les états de conscience s'y propagent et s'y transforment.

Mais ce qu'il y a peut-être chez lui de plus actuellement intéressant pour nous, c'est le sentiment qu'il nous donne du milieu russe et de l'homme russe. Bien qu'il soit fort amoureux de son pays et un tantinet chauvin, il ne met aucune complaisance dans sa peinture. Il aperçoit et décrit avec une lucidité impitoyable toutes les faiblesses de la société russe, du régime politique et social, toutes les tares que l'individu en reçoit et qui s'ajoutent aux travers naturels. Il nous montre un peu partout des bonnes volontés mises en échec

tantôt par les vices du caractère, tantôt par l'énorme fouillis d'intérêts, de routines et d'inerties qu'est la vie russe de son temps. En un sens personne plus que Gogol ne tend à prouver, sans le chercher expressément, qu'un bouleversement radical était nécessaire tôt ou tard, un nouveau départ de la vie russe sur un champ déblayé. Il est donc à cet égard bien réellement révolutionnaire; et il l'est avec d'autant plus de force que sa démonstration ne s'embarasse d'aucune théorie préconçue.

C'est le réalisme qui le rend sympathique et salubre. C'est aussi sa bonne humeur. La clairvoyance de Gogol, qui n'épargne rien, ne tourne jamais à la sombre malédiction et à la fureur. Il sait que l'homme est un être plein naturellement de faiblesses et de ridicules, et que les arrangements sociaux édiflés par un tel être ont bien des chances d'être boiteux. Gogol n'a pas trace de fanatisme, ni même d'intolérance. Il en est préservé par le don divin de l'ironie. A cet égard, il fait plus d'une fois penser à Voltaire. Il a un peu la même attitude vis-à-vis de l'humanité et de l'avenir : *«On peut certainement faire mieux que ce qui est, en luttant courageusement contre les abus, en renversant les divers piliers de l'iniquité et de l'imposture. Mais n'oublions pas que nous sommes des créatures sujettes à l'erreur, et que nous ne détiendrons jamais la vérité absolue.»*

Puisse l'opinion de mes jeunes confrères russes d'il y a vingt ans être exacte ! Puisse Gogol, avec ses étonnantes ressources d'intelligence, de sympathie ironique, de lucidité débonnaire, de réalisme généreux, être le représentant le plus authentique du génie russe ! Au moment où par la force des choses la Russie va peser d'un grand poids sur les destinées des autres peuples et prendre de grandes responsabilités, cette pensée aurait quelque chose de rassurant.

Trois livres sur la France

par **Raymond Mortimer**

Trois livres sur la France viennent de paraître récemment à Londres, ce sont : «Inoubliable France» par Alice Jahier, «France familières de l'hier et d'aujourd'hui» et «Images de Paris» par Maurice van Moppès.

Tous ces noms, familiers et connus, font revivre à nos yeux ces chères petites villes de France pleines de passé.

Les villes sont comme le vin, rien ne remplace la générosité que le temps confère à leur essence, saveur des ans chez les uns, saveur des siècles chez les autres, c'est un bouquet qui ne trompe pas.

L'écrivain anglais Raymond Mortimer retient pour nous les passages les plus évocateurs de ces trois livres.

Londres, février 1945.

Le 1er septembre 1939, jour de l'entrée des Allemands en Pologne, je me trouvais à Saint-Savin, petit village du Poitou. La haute église décorée de fresques était remplie de fidèles en prières. *De robur, fer auxilium*: les paroles familières de l'hymne exprimaient le cri qui s'élevait du cœur même de la France. Dans les jours qui suivirent, j'observai ces gens de la campagne vers qui d'heure en heure la guerre s'approchait, et j'acquis la conviction qu'ils possédaient cette *robur*, cette force d'âme qu'ils demandaient dans leurs prières. Dix mois plus tard, la voix des nations publia que les Français avaient perdu leur forces d'âme traditionnelle. Le Maréchal, porté au pouvoir par la catastrophe, fut le premier à confesser en leur nom une faiblesse qui lui était propre. Ceux d'entre nous qui, en Angleterre, connaissaient le mieux la France ne crurent à aucun moment l'illustre gâteux. Les Français ont été battus comme nous l'aurions été nous-mêmes si la Manche n'avait pas été plus infranchissable que la ligne Maginot. Ils ont été battus parce qu'ils avaient beaucoup moins d'hommes que les Allemands, beaucoup moins de chars et d'avions. Même sans quelques traîtres la défaite de la France était mathématiquement certaine: «La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre»: quand le Général de Gaulle fit retentir son magnifique appel, il exprimait la pensée de millions de Français et de Françaises qu'enflammaient déjà la même foi, le même courage têtus. Ses paroles ont trouvé leur accomplissement

dans l'activité des résistants. Ceux qui ne connaissaient pas les Français ont été stupéfaits des prodiges non seulement d'audace, mais aussi d'organisation déployés par le Maquis.

A mesure que, l'un après l'autre, les noms familiers des villes de France reparaissent dans les journaux, à mesure que, comme une marée d'équinoxe, le flot de la libération montait, ne laissant ça et là que quelques rochers et bancs de sable isolés, beaucoup d'entre nous ont éprouvé, en même temps que de la joie, une grande inquiétude. En Normandie la dévastation a été atroce. Lisieux et bien d'autres villes plus petites sont en ruines. Les trois grandes églises de Rouen ont été mutilées. Qu'allait devenir le Mans, qui possède l'une des plus belles cathédrales du monde? Qu'allait devenir l'incomparable splendeur de Chartres, et Beauvais où l'art gothique atteignit son point culminant? Qu'allait devenir Paris? Et dans le Midi, Aix-en-Provence, Nîmes, Avignon? Avec quelle impatience nous avons attendu, avec quel soulagement nous avons reçu l'assurance que ces lieux sacrés étaient intacts! Et nous nous souvenions aussi d'endroits moins connus. Un jour nous arriva la nouvelle que le Maquis avait libéré Egletons. Je revis une petite ville grise, sans beauté, dans le département de la Corrèze. Bien peu d'étrangers ont été appelés à y aller. Elle est si peu attrayante qu'au lieu d'y passer la nuit, comme j'en avais l'intention, j'allai ce jour-là jusqu'à Treignac. Désormais le nom d'Egletons sera pour moi ombragé par la palme de la victoire.

Je viens de parcourir trois livres sur la France publiés récemment à Londres: *Inoubliable France*, par Alice Jahier; *France d'hier et d'aujourd'hui* et *Images de Paris*, par Maurice van Moppès. Quel supplice de Tantale que ces dessins et photographies! Voici Saint-Flour, perché à près de mille mètres sur un aride promontoire de rocher. Sur la page d'en face, Saint-Bertrand-de-Comminges, petit village de la Haute-Garonne, couvè par sa cathédrale comme un œuf de cygne. Voici encore, au bord de la «blonde Loire», les jardins renaissance de Villandry. Et voici deux paysans dans leur barque plate. Ils transportent leur fourrage sur ces canaux qui, dans le marais poitevin, tiennent lieu de routes.

« A voir glisser ainsi, le long des canaux feuillus, la «platte» du paysan, véhicule séculaire de ses travaux, de ses amours, de ses deuils, il semblait que ces paysages prisibles fussent éternellement voués au plus calme bonheur... ».

Mais, *France d'hier et d'aujourd'hui* nous présente ensuite de terribles images, des villages éventrés, des charrettes renversées, des réfugiés fauchés par la *Luftwaffe*. (Combien juste la vengeance céleste qui, telle la Némésis antique, a sur ces mêmes routes frappé les Allemands en retraite!). L'autre volume de photographies, *Inoubliable France*, renferme à la fois un texte imprégné de nostalgie et les plus belles vues de France que j'aie jamais vues: Paris et ses monuments, Versailles, Albi, Saint-Tropez, le Cirque de Gavarnie et des villages et des églises délicieusement caractéristiques. Il y a une photographie qui représente une petite auberge au bord de la route. L'ombre des tuiles formant le rebord du toit dessine une frise dentelée sur le badigeon blanc de la façade nue. Un soleil méridional, une route droite, des plants de vigne luisant de sulfate de cuivre, des rochers gris percant sous un flanc de colline, tel est le paysage oui, évoqué à mes yeux par cette mesure, m'inspira soudain un intolérable désir de revoir la France.

Par le nombre de ses architectes illustres, l'Italie l'emporte de beaucoup sur la France. Les édifices dus à des constructeurs anonymes ne sont pas, eux non plus, plus merveilleux en France qu'en Italie. Que pourrait-il y avoir de plus merveilleux que Saint Clément, Saint Vital, Saint Marc, Saint Zénon? Et une ferme toscane ou lombarde est beaucoup plus élégante qu'une ferme française. Mais, depuis trois cent ans

la France remplace l'Italie comme foyer de la civilisation. Si en littérature elle a trouvé dans l'Angleterre une rivale, en peinture elle brille seule depuis un siècle. Et la vie quotidienne des Français reflète quelque chose du style de leurs artistes. Plus pauvres que nous, ils ont été mieux instruits dans l'art de vivre. C'est pour cette raison que, quand on pense à la France, ce ne sont pas surtout des cathédrales ou des palais qui se présentent à l'imagination, mais des rues pavées, des maisons à volets, comme celles d'Utrillo, ou bien des nappes à carreaux au bord d'une rivière, ou encore, sous des charmilles, des villageois faisant rouler leurs boules clouées.

Versailles, tout immense qu'il est, est à l'échelle humaine, tandis que les portails des palais italiens sont faits pour des géants, ainsi que les rôles des drames de Shakespeare. Phèdre, au contraire, garde, jusque dans sa frénésie, les dimensions d'une femme. Tandis que Poussin et Claude le Lorrain (comme aussi l'architecte de Chambord) étaient des disciples des Italiens, les peintres les plus typiquement français sont le Maître de Moulins, Fouquet, Chardin et les Impressionnistes, c'est-à-dire des artistes dont l'œil guidait la main.

Il s'ensuit que la vision que nous avons de la France résulte du respect des Français pour la mesure humaine. La France est un pays aménagé à l'intention d'hommes, de femmes et d'enfants. Nous y voyons des rivières assez larges pour être naviguées, pas trop larges pour être franchies par des ponts; des villes aux portes desquelles s'étendent des vergers et des olivettes; des étalages de marché présentés comme des natures mortes, avec des fromages et des fruits tout frais arrivés des fermes avoisinantes. Toutes ces choses, c'est surtout dans les tableaux des grands peintres qui trouvent leur inspiration dans de tels spectacles quotidiens: promenades en rivière, déjeuners sur l'herbe, bals champêtres, Melun, Pontoise, Ange. Comme le *savoir vivre* sans prétention des Français se reflète admirablement dans le miroitement de ces tableaux inondés de couleur, impressions spontanées de jours heureux. Rien ne pourrait être plus spécifiquement français que cet art qui célèbre le délassement après le travail, le bonheur d'être assis au bord d'une rivière, avec du vin, et du pain frais, à attendre que le poisson monte à la surface ou à observer l'image des saules brisés par les rides de l'eau.

Et puis Paris, vingt Paris, car chaque

arrondissement a sa physionomie particulière. Comment nous étonner que des exilés comme Mme. Jahier et M. van Moppès succombent presque à leur nostalgie, lorsque nous autres, simples visiteurs, sommes obsédés du désir de revoir ces rues, ces ponts, ces jardins.

*Par un brillant matin de Juin
L'image du bonheur sur terre,
C'est de feuilleter un bouquin
Quai Saint-Michel ou quai Voltaire.*

En quelques vers, au-dessous de ses dessins spirituels et pleins d'artifice, M. Van Moppès évoque la marchande des quatre saisons, les kiosques à journaux, le marchand de marrons ou d'huîtres, les couples à bicyclette, le marché aux puces.

«Paris n'est pas une ville morte. Mille courant souterrains la parcourrent. C'est la colère, c'est la révolte, c'est le Paris des grandes journées d'autrefois, le Paris du premier quatorze juillet que nous verrons surgir et étonner le monde...»

Mais la prophétie s'est déjà accomplie.

Quand nous sera-t-il permis de partager les réjouissances des Français libérés ? Pas avant qu'il n'y ait assez de nourriture et de combustible. Une affreuse rumeur court déjà que, même alors, notre Ministère des Finances interdrait les voyages à l'étranger. Ce serait là un acte hostile à la France. Car le tourisme est une partie importante de son économie nationale. Chose plus grave, ce serait un acte hostile à la civilisation. Parce que cela entraverait cette compréhension mutuelle des Français et des Anglais d'où dépend surtout la survivance de l'Europe. Si l'on nous refuse la liberté de voyager, nous en serons réduits à l'ignorance servile que les Etats totalitaires infligent à leurs nationaux. Nous aurons en fait succombé à la maladie contre laquelle nous aurons lutté. Développons au contraire jusqu'à la limite du possible les rapports

entre l'Angleterre et la France. Que les écoles et les universités des deux pays échangent leurs élèves et leurs étudiants. Que toutes les classes de la société soient encouragées à aller passer leurs vacances de l'autre côté de la Manche. Prises séparément nos deux populations sont petites ; ensemble nous pouvons agir puissamment pour sauvegarder les libertés et les valeurs auxquelles nous tenons

Les Français ont des défauts terribles, mais ce ne sont pas les défauts que d'ordinaire leur attribuent les étrangers. Parce qu'ils sont vifs, on les tient pour frivoles. Les visiteurs de passage jugent la France d'après Montmartre, comme sans doute nos visiteurs américains jugent l'Angleterre d'après le quartier de Leicester Square. Je me plaindrais plutôt de ce que les Français ne sont pas assez frivoles. Nous avons, nous, un sens heureux du compromis. Les Français croient à des principes avec intrépidité, avec passion, c'est-à-dire imprudemment. Ils sont beaucoup trop enclins à se sacrifier et, à l'occasion, à sacrifier leur pays à une idée. L'orgueil qu'ils mettent à être logiques, aboutit souvent à l'incohérence de la société française. Dans leur conversation se montre une ironie délicate, mais il n'y a pas assez de scepticisme, pas assez d'empirisme dans leur conduite politique. Selon moi la corruption a moins nui à la France qu'un fanatisme trop répandu.

La chose dont les Français ont le plus besoin aujourd'hui, c'est l'union, la persistance de cette union qu'ils ont trouvée dans la Résistance. Dans combien de villages le curé et l'instituteur, champions de deux intolérances rivales, n'ont-ils pas travaillé ensemble contre l'occupant ! Un Anglais de mes amis, qui pendant longtemps a travaillé avec le Maquis, raconte cent anecdotes des plus encourageantes : toute une génération de jeunes Français, qui naguère se serait consacrée à l'antagonisme organisé entre Droite et Gauche, se dévoue aujourd'hui avec ardeur à une cause commune.

Lettre d'Amérique

Ce qu'a fait Igor Strawinsky aux Etats-Unis

par **Darius Milhaud**

Darius Milhaud, grand compositeur français, nous parle dans cet article d'Igor Strawinsky, ce grand musicien qui continue en Amérique sa magnifique œuvre.

Il nous commente les dernières créations de Strawinsky que les troupes de ballet ont adoptées avec joie et à qui elles font honneur.

Quelle joie de savoir les communications avec Paris rétablies ! Pendant quatre années les nouvelles nous parvenaient rarement. Parfois quelqu'un qui s'évadait pour rejoindre les forces de la France Libre jetait une lettre à la poste, après avoir franchi la frontière. Nous ignorions presque tout de la vie musicale qui continuait à Paris dans des conditions si inhumaines mais tout ce que nous apprenions nous remplissait d'admiration.

Francis Poulenc a pu me faire parvenir par une amie des détails sur le succès de son ballet «Les animaux modèles» et sur les concerts de Munich, mais il me demande aussi : «Que fait Strawinsky ?» Je m'en vais lui répondre et je ne doute pas que tous ceux qui ont suivi avec passion l'évolution de Strawinsky de l'«Oiseau de Feu» à «Perséphone» ne désire entendre parler des œuvres diverses que ce grand musicien a écrites en Amérique.

Igor Strawinsky est venu aux Etats-Unis en 1939 où la chaire de poétique Charles Eliot Norton lui était offerte à l'Université de Harvard. Il y fit six conférences qui parurent en français en 1942 sous le titre de «Poétique Musicale», aux Editions de la «Harvard University Press».

Quelques semaines avant la guerre, l'Orchestre Symphonique de Chicago commanda à quelques compositeurs contemporains des œuvres pour célébrer son 50ème anniversaire. C'est à cette occasion que Strawinsky écrivit sa symphonie en UT. La musique de l'auteur

du «Sacré» n'est pas jouée aux Etats-Unis aussi fréquemment qu'on pourrait l'espérer. Evidemment l'«Oiseau de Feu» et «Petrouchka» sont assez souvent exécutés. La partition du «Sacré» a été utilisée dans un film de dessins animés de Walt Disney : «Fantasia». Mais les œuvres de Strawinsky écrites entre 1920 et 1940 sont très rarement, pour ne pas dire jamais exécutées, sauf parfois dans des concerts de disques à la Radio. La Symphonie en Ut est claire et simple et atteint à une noble grandeur. Le style se dépouille de plus en plus et une sensibilité profonde se manifeste dans la ligne mélodique et dans l'invention qui préside aux modulations de toutes les œuvres récentes de ce Maître.

A la demande du chef d'Orchestre Janssen de Hollywood, Strawinsky a écrit, sous le titre de «Danses concertantes», une suite ayant la forme du Concerto Grosso. Ici, le clacissisme se mêle à la fantaisie la plus charmante.

Sous le titre de «Four Norwegian Moods», il nous offre de courtes pièces sur des thèmes norvégiens incorporés dans la musique de la manière dont Haydn, à son époque, se servait d'éléments de folklore.

Une des œuvres de Strawinsky les plus amusantes par les circonstances qui l'ont suscitée, est le «Circus Polka». Le Cirque Ringling Barnum et Bailey commanda cette Polka pour son corps de ballet de 50 éléphants et aussi de 50 danseuses avec comme étoile la danseuse Zorina et l'éléphant Modoc. La chorégraphie est de Balanchine.

F A X

LANGUES VIVANTES
COMMERCE-COMPTABILITÉ
STÉNO-DACTYLO

*

LE CAIRE - 1. Av. Fouad 1er

ALEXANDRIE - 30 Bi-Zaghloul

HELIOPOLIS - 10 Bi - Abbas

PORT-SAID - 14, Rue Eugénie

TANTA - Midan El-Saa

Cette pochade devait chronologiquement être suivie par une grande œuvre bien émouvante «L'Ode», en trois parties, pour orchestre. A la suite de la mort de sa femme, l'éminent chef d'orchestre Jannsen a établi en sa mémoire une fondation pour commander de la musique chaque année à plusieurs compositeurs. (Je viens de commencer ma 2ème Symphonie pour cette même fondation.) Strawinsky écrit son Ode l'an dernier. Ici tout est calme, paisible. Les trois parties sont : 1. «Eulogy», un chant traité en fugue ; 2. «Eglogue», véritable concert champêtre évoquant les concerts de plein air que le grand chef a donnés chaque année autour de son école de musique d'été à Tanglewood (qui a cessé de fonctionner depuis l'entrée en guerre de l'Amérique.) 3. «Epitaphe», air serein, comme une inscription funéraire

Schilkret, un musicien de Hollywood, prépare un album de disques avec des textes de la Bible, lus ou chantés sur un fond musical. Hindemith, Tansman, et moi-même avons collaboré à cette entreprise. Strawinsky écrit une petite cantate pour chœur et orchestre : «Babel».

Pendant l'été de 1944, il composa pour l'orchestre de Paul Whiteman, qui est une espèce de jazz symphonique, un «Scherzo à la russe» qui a été donné récemment à la radio, mais dont la transmission n'a pas été faite sur la côte du Pacifique et je n'ai pu l'entendre du Collège où j'enseigne la composition depuis quatre ans.

Cette année, Strawinsky a écrit également une limpide et ravissante sonate à deux pianos. Il vient de terminer pour une production de Broadway des «Scènes de Ballet».

Les troupes de ballet font davantage honneur à la musique de Strawinsky que les sociétés de concerts. Les Ballets Russes de New-York, tout en maintenant «Petrouchka» au répertoire, ont fait une interprétation chorégraphique du Concerto pour violon et viennent de créer à New-York récemment un ballet sur les «Danses concertantes» avec des décors d'Eugène Berman, dont le dernier ballet, un «Roméo et Juliette», est un admirable chef-d'œuvre.

Strawinsky et sa femme habitent Hollywood, mais cela ne l'a pas incité à travailler pour les films. Il y a souvent eu des négociations en cours, mais qui n'ont pas encore abouti à un résultat.



A l'écoute de Lacordaire champion de la Liberté

par Roger de Ginet

Ce grand Français, né à l'aurore du XIXème siècle dans le bruit et les orages, nous apparaît étonnamment proche de nous, portant dans son âme nos inquiétudes et dans son cœur nos passions.

Au sortir du lycée de Dijon, où il avait perdu la foi, Lacordaire avait «un deisme et un républicanisme de collège». A vingt ans, inscrit au barreau de Paris, les désordres de la grand-ville l'épouvantent, lui qui, reste régulier dans ses moeurs «sans autre souci que celui de la gloire», s'écriait deux ans plus tard,

en 1824, au moment de sa conversion due uniquement à la sensibilité alimentée d'un sentiment très vif de l'honneur: «Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu». La même année, il entre à Saint-Sulpice où il est ordonné prêtre en 1827. Resté «indépendant d'allures et hardi de langage», son libéra-



Grands Magasins

Cicurel

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Egypte

lisme le sépare du clergé qui, au lendemain des épreuves de la Révolution, se laissait aller à une sorte de torpeur et d'engourdissement, tout en faisant une confiance trop absolue au gouvernement.

Aussi, «c'est avec une sorte d'enivrement» qu'il accède, au lendemain de la révolution de juillet 1830, au désir de l'abbé de Lamennais, «le prêtre le plus consulté et le plus écouté des jeunes», qui le pressait de le seconder dans l'entreprise de la fondation d'un journal, «l'Avenir», désormais l'organe des catholiques. Le but pratique de ce quotidien consistait à donner aux catholiques le goût de la liberté, les persuader de renoncer à jamais aux privilèges de l'Etat et de ne compter que sur eux-mêmes pour la défense de leurs intérêts, au moyen de la presse et de la parole en usage dans les pays libres.

Dans une série d'articles, Lacordaire s'acharna à démontrer aux prêtres «la situation humiliante où ils étaient de passer tous les mois à la caisse du percepteur», et les servitudes qui en découlaient, laissant la porte ouverte aux abus et vexations d'une administration hostile et de laquelle il fallait se délivrer sous peine de voir la liberté des

cultes à tout jamais compromise et l'Eglise de France glisser vers le gallicanisme, ce dont il avait le plus horreur. Il le fit en termes très pathétiques mais violents, exploitant les menus faits de la politique courante pour y déployer sa polémique et prouver sa thèse.

Cette méthode intimida la majorité des catholiques effrayés des conséquences de la liberté de la presse aux mains de leurs adversaires. Lacordaire et ses collaborateurs, par contre, faisaient de l'usage de celle-ci un dogme absolu. Aussi dans un article du 12 juin 1831, il leur répond: «Catholiques, croyez-moi, laissons à ceux qui n'ont foi qu'aux princes de la terre, les espérances de la servitude, et laissons-les s'enfoncer dans des conséquences lamentables où ils n'auront plus qu'à choisir entre la destruction de l'ordre et celle de la raison... Pour nous.. prions et combattons : les jours ne tuent pas les siècles et la liberté ne tue pas Dieu». Au contraire «loin que la vérité et l'ordre soient détruits par le libre combat de l'erreur contre la vérité, c'est ce combat même qui est l'ordre primitif et universel...»

Lacordaire s'émut particulièrement de ce que Louis-Philippe, usant pour la première fois de la prérogative que le Con-

La Boularde
 Le RESTAURANT FRANÇAIS
 des Gourmets

SOUPE à L'OIGNON
 TOUS LES SOIRS
 TRIPES à la Mode de Caen

*Spécialités les plus fines
 Menus spéciaux sur commande
 Prière de retenir à l'avance les tables
 pour groupes.*

R.C. 32796

5, RUE ADLY - LE CAIRE - TÉL. 41607-

cordat avait consacrée, venait de nommer trois évêques. Avec une tempérance de langage que plus tard il regretta, Lacondaire écrivit deux articles qui imputaient au gouvernement à cette occasion des intentions perverses. Il fut accusé «d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, et de provocation à la désobéissance aux lois»; il comparut, avec Lamennais, devant la Cour d'Assises, le 31 mai 1831. Ce fut pour Lacondaire une occasion unique, tout en faisant un touchant retour sur lui-même, de faire admettre aux juges ses doctrines hardies qui tiennent toutes dans cette devise, le mot d'ordre de l'«Avenir»: «Dieu et Liberté».

Déplorant de ne pouvoir invoquer pour sa défense sa qualité de prêtre, «depuis que ce dernier s'est dépouillé lui-même d'une part auguste de son caractère, en cessant d'être l'homme de la liberté» il fit un tableau saisissant des jours encore proches où s'était écoulée son adolescence. Et il en vint à ses chefs d'inculpation: «Si j'ai provoqué à la désobéissance aux lois, j'ai commis une faute grave, car les lois sont sacrées, et nul plus que le prêtre ne doit leur porter un respect plus grand. Dans notre législation confuse, il en est une que je défendrai, c'est la Charte de la France, parce que la Charte stipule la liberté, et que dans l'anarchie du monde, il ne reste plus

aux hommes qu'une patrie et la liberté....

«J'ai protesté contre les nominations d'évêques émanées du pouvoir civil, je me trompe, émanées de nos oppresseurs; vous m'en avez demandé compte, Monsieur l'Avocat général; vous avez regardé mes mains pour voir si elles n'étaient pas meurtries par les fers. Mes mains sont libres, mais aussi mes mains ce n'est pas moi. Mais ce qui est moi, c'est ma pensée, c'est ma parole, et, pour que vous le sachiez, je le trouve opprimé dans ma patrie ce moi divin, ce moi de l'homme, cette pensée, cette parole, moi enfin! Oui, vous ne garrotez pas mes mains... mais vous garrotez ma pensée; vous ne me permettez pas d'enseigner; moi à qui il a été dit: «Docete!» Le sceau de vos lois est sur mes lèvres; quand sera-t-il brisé? Je vous ai donc appelés mes oppresseurs et j'é redoute des évêques de votre main!

«J'ai reproché au gouvernement des torts réels; je les lui ai reprochés avec énergie, mais sans avoir l'intention d'exciter les catholiques à le mépriser et à le haïr... La liberté de l'Eglise et du monde nous paraît être le terme des desseins secrets de Dieu, et c'est aussi par là que nous jugeons des événements qui ont changé la face de la France. Je vous demande mon acquittement comme un gage vers l'alliance de la foi et de la liberté, comme un gage de paix

S. & S.

SEDNAOUI

& C^o, Ltd

*place Khazindar
Le Caire*

Branches à :

ALEXANDRIE - TANTAH - MANSOURA
PORT-SAÏD - FAYOUM - ASSIOUT

R. C. 377

TAYA



Rouge à lèvres

LIDO LUX

fabriqué en Palestine

P. T. 12

et de réconciliation... Je vous le demande encore, afin que ces despotes ressuscités de l'Empire apprennent au fond de leurs provinces qu'il y a une justice en France pour les catholiques, et qu'on ne peut plus les sacrifier à de vieilles préventions, à des haines d'un siècle désormais fini. Voilà pourquoi, Messieurs, je vous propose d'acquitter Jean-Baptiste Henri Lacordaire, attendu qu'il n'a point failli, qu'il s'est conduit en bon citoyen, qu'il a défendu son Dieu et sa liberté... Et cela je le ferai toute ma vie, Messieurs.

Les deux accusés furent acquittés.

La question de la liberté de l'enseignement, amorcée au cours du procès, avait déjà été soulevée sous la Restauration et avait été citée dans le dernier article de la Charte de 1830, avec la promesse qu'il serait pourvu dans le plus bref délai possible à l'instauration publique la liberté d'enseignement, mais le gouvernement « ne se montrait pas disposé à tenir ses promesses et faisait même la sourde oreille aux réclamations indignées des catholiques contre les rudesses de l'administration universitaire. Profitant de ce que le recteur décida de renvoyer les enfants de chœur auxquels ils donnaient des leçons gratuites, les rédacteurs de l'«Ave-

nir» constitués en «Agence pour la défense des libertés religieuses» annoncèrent publiquement, «attendu que la liberté se prend et ne se donne pas», que trois d'entre eux allaient ouvrir une école libre et gratuite. «L'Université poursuit la liberté de l'enseignement jusque dans les enfants de chœur, disaient-ils, eh bien! nous la mettrons aux prises avec des hommes». Après avoir averti le préfet de police, le 8 mai 1831, au numéro 5, rue des Beaux-Arts à Paris, la première école libre prenait jour sur la terre de France. Sur la porte on pouvait lire: Liberté d'enseignement — Agence générale pour la liberté religieuse — Ecole gratuite — Directeur: Lacordaire. — Professeurs: Montalembert, de Coux.

Le 9 mai, devant son premier auditoire d'élèves, Lacordaire, en forçant la loi et l'opinion, prononça ces paroles: «Nous sommes rassemblés ici pour prendre possession de la première liberté du monde, de celle qui est la mère de toutes les autres: de la liberté d'enseignement. Nous en prenons possession parce que c'est notre droit naturel, parce que c'est notre droit de chrétiens, parce que cette liberté nous est accordée par la glorieuse Charte de 1830.» Le lendemain, pas d'incidents, mais l'orage gronde. Montalembert, le 11 mai, note sur son carnet: «Matinée passée à

Le plus riche assortiment d'objets en argent massif



SERVICES A THE - BROCS A BIÈRE
COCKTAIL - SHAKERS
SEAUX A GLACE - RINCE DOIGTS
RONDS DE SERVIETTE - SAUCIÈRES
SERVICES BEBE
ASSIETTES A BONBONS - COUPES DENTELEES

— CHEZ —

G A T T E G N O

l'école attendant la visite de la police... Personne ne vient... Nous avons maintenant vingt quatre élèves inscrits, vingt présents ».

Dans l'après-midi de ce même jour, le commissaire de police se présente et s'adressant aux enfants : « Au nom de la loi je vous somme de sortir ». Lacordaire de riposter aussitôt : « Au nom de vos parents, dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester. » Les enfants s'écrièrent : « Nous resterons ». Sur quoi les sergents de ville firent sortir élèves et maîtres, sauf Lacordaire qui protesta que l'école louée par lui était son domicile et qu'il n'en sortirait que par la force. « Laissez-moi, dit-il, je reste ici seul avec mon Dieu et mon droit ». Il ne céda qu'à l'attouchement des agents. Les scellés furent posés sur la porte, et une instruction judiciaire engagée contre lui.

Ce fut le Procès de l'Ecole Libre « au cours duquel Lacordaire et Montalembert fondaient vraiment la liberté d'enseignement ». Devant la Cour des Nobles Pairs, pendant cet étonnant procès, « on vit ce jeune prêtre de vingt-neuf ans écraser le Procureur général du poids d'une argumentation serrée, et soulever l'enthousiasme des juges par la fougue irrésistible de son élan ».

L'arrêt rendu le 15 septembre 1831 le condamnait à cent francs d'amende, ce qui équivalait à un acquittement. Ce n'est que vingt ans plus tard que la liberté d'enseignement « le seul terrain où les catholiques pouvaient vaincre un jour, entrera pratiquement dans la loi, mais on peut dire que c'est Lacordaire qui lui a donné droit de cité en France ».

La popularité de Lacordaire s'accrut par ce nouveau coup d'audace. Aussi une délégation de la jeunesse estudiantine, présidée par Ozanam, auprès de l'archevêque de Paris convainquit celui-ci de confier à Lacordaire la chaire de la cathédrale où ce dernier inaugura, en 1835, ses fameuses conférences, « l'un des événements les plus prodigieux et les plus décisifs de l'histoire religieuse de la France moderne ». Deux ans plus tard, de son propre mouvement et en pleine gloire, il les suspendit pour « se recueillir et se mieux préparer et aussi pour échapper aux coteries de Paris » dont un relan de gallicanisme gagnait le clergé, jusque dans les hautes sphères. Il se réfugia à Rome où il acquiert la conviction... « que depuis la destruction des ordres religieux, l'Eglise avait perdu la moitié de ses forces... Si j'en viens aux besoins de la France, il lui faut un corps religieux occupé de la prédication... et en rapport avec les temps modernes... Or, en France, ce corps religieux ne peut être libre que par l'ap-



Enfin!
Les Produits
de Beauté
maraviglia
Maison fondée à
Paris en 1872

AGENT POUR L'EGYPTE
J. LUMBROSO
En vente dans toutes
les bonnes Maisons



les
Sirops
de la
DAIRA
DEMERDACHIA

ORANGE · MANGUE · FRAISE
CITRON · MANDARINE · MURE
et GRENADE: préparés avec des
fruits frais

Téléph. { DÉTAIL : 57610 Le Caire
GROS : 40680 & 55146 Le Caire
24893 Alexandrie

pui d'un grand ordre ayant son chef à Rome, au centre de l'Eglise... » Dès qu'il acquit la certitude que cette tâche s'imposait à lui comme un devoir impérieux pour le salut de la France, il surmonta « l'épouvante provoquée par la seule idée de sacrifier ma liberté à une règle et des supérieurs », dit-il lui-même. Et après avoir revêtu l'habit dominicain, « je mis toute ma confiance dans ma seule ressource : l'audace qui animait les premiers chrétiens »... Ancré dans ces sentiments, il repartit le 14 février 1841, la tête rasée sous le froc religieux disparu de France depuis cinquante ans, dans la chaire de Notre-Dame, pour y prononcer son célèbre discours sur la « Vocation chrétienne de la France ».

Il lui fallut soutenir, de longues années encore, d'âpres luttes et surmonter la vague d'anticléricalisme renaissante ; mais protégé par sa popularité, il brava ses adversaires en remontant, en 1843, dans la chaire de Notre-Dame de Paris, ayant gardé l'habit blanc et noir des fils de Saint-Dominique, pour y reprendre ses conférences. Il le fit pendant huit années consécutives, jusqu'au coup d'Etat de 1851... Nul n'osait le toucher, tant il était aimé. Ainsi reprit-il la campagne pour la liberté de l'enseignement réclamée par les évêques. Il souleva la liberté d'association, puis, les communautés religieuses pouvaient seules pourvoir sérieusement aux exigences de l'enseignement. Au moment où les orateurs et les écrivains, bien autrement nombreux, du Parti Universitaire défendaient à outrance le monopole et exploitaient l'impopularité dont jouissaient alors les ordres religieux, Lacordaire fit paraître son manifeste : « Mon pays, un de vos enfants vient réclamer sa part dans les libertés que vous avez conquises... »

Dix-sept ans plus tard, sur son lit de mort au milieu de ses élèves, dans sa « Grande Ecole » de Sorèze, récompensé vivante de ses années de luttes victorieuses, au souvenir de ce grand moment de sa vie, il leur légua ce témoignage où il fait une part trop modeste de son action personnelle dans l'acquisition des libertés arrachées aux gouvernements, son dernier chant à la gloire de la liberté.

« Désormais, dans toutes les chaires de France, l'habit religieux a repris le droit de bourgeoisie qu'il avait perdu en 1790. Ce fut, à vrai dire, la première conquête de l'Eglise de France dans les grandes et difficiles voies de la Liberté... Elle ne fut ni obtenue, ni consacrée par une loi, mais le triple résultat des besoins de la conscience, de la foi cachée de l'Evangile et de la modération du gouvernement qui ne tenait pas à être persécuteur... Dès qu'il y a chez un peuple des éléments sérieux de liberté, ces éléments travaillent, même sans le savoir, contre les oppressions et, comme la vérité appelle la vérité, la justice appelle la justice, ainsi dans ce cercle logique des choses humaines et divines, la Liberté appelle la Liberté.

« Il n'y a que les nations étouffées sous les serres du pouvoir absolu qui ne peuvent rien pour respirer à l'aise, parce que l'air leur manque et que la bouche de leurs maîtres est scellée sur la leur avec de l'airain. La France n'en était pas là. Elle avait une Charte des Assemblées indépendantes, des journaux, des orateurs, une religion qui sortait de son âme, et, quand un peuple est ainsi armé, c'est sa faute, s'il ne conquiert pas les Droits légitimes qui lui manquent encore ».

ARWIL

Parfumerie - Produits de beauté

HAMAMDJAN

**Rue Adly Pacha - Passage Kodak
Le Caire**

Un écrivain français né de la guerre :

ALBERT CAMUS

par **Albert Ollivier**

L'isolement de l'homme au milieu des vicissitudes et des adversités sociales a souvent une influence néfaste sur son individualité, en contradiction avec les tendances communautaires. D'où cette espèce d'indifférence et de passivité devant la condition humaine et qui pousse l'homme à agir selon son gré, ce qui est loin de dégénérer en désespoir. Au contraire, un tel penchant est source de vie créatrice. Albert Camus exploite dans ses romans cette conception dans un sens pourtant applicable à la finalité collective en faisant sienne la formule d'André Malraux; Révéler aux hommes une grandeur qui est en eux et qu'ils ignorent.

Que la nouveauté en art soit choquante et incompréhensible pour les contemporains, c'est là un préjugé romantique. Comme tous les préjugés, il s'appuie sur une part de vérité. Il appartient à chaque génération de se dépouiller des conventions artistiques de la précédente afin de serrer, de plus près, la condition humaine. Ce va et

vient de la réalité à la convention ne saurait être résolu, une fois pour toutes, au profit de l'une ou de l'autre. Le réalisme est encore une convention. Et l'échec du romantisme n'a pas d'autre cause; il a substitué aux conventions classiques des conventions plus mensongères et plus onéreuses.

Il a prétendu rapprocher l'écrivain de



**Le meilleur conseil
à donner à votre ami :**

LE RECAOUTCHOUTAGE

NARUBIN

exécuté par

**NATIONAL RUBBER INDUSTRIES
(MACHBITZ & Co)**

B. P. 1586 - Tél: 52419

LE CAIRE

R. C. 26761

**LES BEAUX LIVRES
FRANÇAIS**

au

**COMPTOIR
DU LIVRE**

MAISON D'EDITION
ET LIBRAIRIE

★

**20, RUE ABOU
EL-SEBAA, LE CAIRE**



Réparez
ou
Recapotez
VOS PNEUS



DE
3 6 KGS.
DE CAOUTCHOUC
PAR PNEU

J. LUMBROSO

USINE AUTORISÉE PAR LE
GOUVERNEMENT EGYPTIEN

LECAIRE : 19, Rue Soliman Pacha Tél. 54189
USINE 50, Rue Fouad, Boulac Tél. 54189
ALEXANDRIE : 28, Bd. Sultan Hussein
Tél. 23625

la vie, et il en a fait ce pur «homme de lettres», prisonnier de ses propres pièges. Albert Camus dirait que c'est par insuffisance de pensée, ou, si l'on préfère, parce que la plupart de ces écrivains et de leurs successeurs n'étaient que médiocrement «engagés» dans leur oeuvre, confondant le plus souvent engagement avec exhibitionnisme. Au contraire, chez les classiques, un Corneille maîtrisant la luxuriance désordonnée d'un Alexandre Hardy, un Racine échappant aux grâces et aux mièvreries d'un Quinault, imposaient un art nouveau, de plain-pied avec leur époque.

Ainsi peut s'expliquer le retentissement qu'a eu *l'Etranger*, le premier roman d'Albert Camus. Dégagé des procédés et des tics habituels, il imposait dans une langue claire et classique en un certain sens, une vision du monde renouvelée.

Qu'on en juge d'après cette attaque saisissante qui donne le ton du livre :

«Aujourd'hui mama est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : «Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués». Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier».

Et cette surprenante indifférence va se poursuivre tout au long du roman. Meursault, le héros, est-il un monstre? Même pas. Il n'est rien qu'un homme qui subit sa condition, quasiment sans réagir. Il est amené ainsi à commettre un meurtre, et, jugé en Cour d'Assises, répugnant à se défendre, à être condamné à mort. Cependant, Meursault n'est pas un idiot, encore moins un désespéré. Il n'est pas en dehors du monde, il y adhère au contraire avec une sensualité qui n'est ni exceptionnelle, ni raffinée, mais parfaitement normale. La vie n'est rien d'autre pour lui qu'une suite de sensations, qui toutes se valent, petites ou grandes, et se distinguent seulement par leur goût de bonheur ou d'ennui.

L'un des grands mérites d'Albert Camus est d'avoir su éviter, à force d'art dans la composition et l'écriture, que ce récit — qui est aussi un réquisitoire — ne devint un simple document, intéressant mais plat. Echappant à la fois aux erreurs du roman naturaliste et du roman à thèse, son art cependant volontaire, parfaitement maître de ses moyens, court à l'essentiel, n'en faisant que mieux ressortir par sa précision, la liberté de l'homme et l'irrationalité du monde, comme une lumière crue qui exaspère les ombres.

Mais Albert Camus ne s'est pas contenté d'évoquer le problème de l'absur-

de à travers une fiction, il l'a étudié philosophiquement dans le Mythe de Sisyphé. Il l'a même défini fort clairement :

«Si j'étais arbre parmi les arbres, chat parmi les animaux, cette vie aurait un sens ou plutôt ce problème n'en aurait point car je ferais partie de ce monde. Je serais ce monde auquel je m'oppose maintenant par toute ma conscience et par toute mon exigence de familiarité. Cette raison si dérisoire, c'est elle qui m'oppose à toute la création».

Ce problème, Albert Camus n'est pas le premier à y toucher. Il le sait et prend soin de le marquer. Dans le domaine philosophique, depuis les existentialistes jusqu'aux phénoménologues, depuis Kierkegaard jusqu'à Husserl, ce problème a été maintes fois abordé. Dans l'ordre du roman, Melville, Dostoïewsky, André Malraux, pour ne citer que ces noms, ont plongé, chacun à sa manière, au cœur de l'absurde. Où est alors l'apport original d'Albert Camus ?

Il est divers. Car si la démarche de son esprit demeure celle de la philosophie moderne, soucieuse de s'en tenir aux premières évidences, attentive à ne

point sortir de la description pure, elle se distingue par une sensibilité que l'on a qualifiée de méditerranéenne pour marquer son goût de la vie, du soleil et des corps. Il en résulte cette première chose surprenante : pour cette conscience qui a toutes les raisons d'être malheureuse, le bonheur existe. L'examen de *l'Etranger* nous aide à comprendre pourquoi. Si séparé qu'il soit du monde, Meursault lui reste fidèle. Jusqu'au seuil de la mort il juge, comme Œdipe, que « tout est bien ». Et, développant le mythe de Sisyphé, condamné par les Dieux à rouler vainement un rocher sur le flanc d'une montagne, Camus écrit :

«Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne à lui seul, forme le monde. La lutte elle-même vers des sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.»

Nous voyons ainsi que le refus de toute espérance, n'entraîne pas obligatoirement l'amertume et l'aigreur du désespoir. Le désespoir n'est que la nostalgie de l'espoir, un aveu de faiblesse. C'est là que Camus se sépare irréductiblement de ses prédécesseurs philosophiques ou romanciers. Tous ceux qui, avant lui, avaient ressenti la misère de



la condition humaine et l'absurdité du monde, tentaient d'y échapper par des explications consolatrices et métaphysiques, bref, par un recours plus ou moins direct à la notion de la divinité. Camus, lui, refuse les consolations de l'Éternel.

Ce remède là est encore une illusion qu'il faut écarter.

Trop sensible pour être indifférent, trop volontaire pour tolérer l'inaction, Albert Camus est conduit à rechercher dans l'homme et uniquement dans l'homme ce qui peut lui permettre de se surmonter. Il trouve les passions. Sans parler des plus communes, comme l'amour et l'amitié, qui voient s'accroître, au soleil de l'absurde, leur âpreté, les passions qui retiendront de préférence l'attention de Camus, sont celles qui se réfèrent à un absolu. Et d'abord la Révolte par quoi l'homme marque son adhésion à un ordre humain de justice ou d'honneur qui le dépasse... Sur ce sujet, l'auteur de *l'Étranger* a écrit un remarquable essai qui verra, je pense, prochainement le jour. Et dans la même ligne exprimant le mystère de la fraternité humaine, toujours compromise et toujours renaissante, il achève un roman sur *la Peste* dont

les fragments publiés et le dessin général laissent augurer une très belle oeuvre.

«Révéler aux hommes une grandeur qui est en eux et qu'ils ignorent». On serait tenté d'appliquer cette admirable formule d'André Malraux à ce nouvel aspect de l'œuvre d'Albert Camus si celui-ci, dans son impitoyable lucidité, ne la rendait un peu restrictive. Quoi qu'il en soit, sur certaines passions on peut fonder une morale sans idéalisme, sans espoir, une morale qui ne soit pas une économie de salut mais l'affirmation de la solidarité humaine la plus haute. «Il n'y a que l'homme qui mérite que l'on meure pour lui».

D'une telle démarche qui passe avec un égal bonheur du roman à la philosophie et de la philosophie au théâtre, sa dégage peu à peu une image de l'homme débarrassée de l'oblitération qu'ont fait peser successivement sur lui, ces dernières années, la raison, le sexe, ou même l'action. Image qui n'est pas sans évoquer celle que captèrent Pascal et Nietzsche, mais les complétant en quelque sorte l'une par l'autre, dépassant l'angoisse du premier et l'héroïsme wagnérien du second, pour l'accorder scrupuleusement à la sensibilité et au savoir de notre temps.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

AGENCES EN ÉGYPTE

dépendant exclusivement de l'administration
de leur Siège de Londres

ALEXANDRIE - LE CAIRE - PORT SAID

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES-FORTS
A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

Et, parallèlement se dégage une morale de bonheur et de dignité, qui ne craint pas de pousser ses conséquences jusque dans la politique (1). Et là réside le paradoxe central de cette oeuvre qui dénonce d'un côté, la vanité de l'action humaine, et se montre, d'un autre côté, soucieuse de son efficacité. Elle a trouvé dans l'examen du monde autant de raisons d'agir que de n'agir point. En quoi d'ailleurs elle demeure parfaitement logique avec elle-même et fidèle à la notion d'absurde. Et puisque nous en sommes à chercher des parentés, on peut dire que ce paradoxe rappelle celui de Jean Jacques Rousseau (optimiste quant à l'homme, pessimiste quant à la société). Il le rappelle moins par la forme que par son incidence historique, je veux dire par sa vertu révolution-

naire. Car, si l'on peut tirer beaucoup de choses de cette morale et de cette critique sévère de notre style de vie, on peut en tirer aussi les éléments d'une révolution. Mais la situation est périlleuse. Le paradoxe risque de se défaire dans un système logique ou dans l'à peu près de la littérature.

Albert Camus est encore trop loin de la fin de sa course pour qu'on puisse la juger définitivement. Mais dès maintenant, par son style, sa passion et l'ampleur des problèmes qu'elle soulève, elle se révèle — bien qu'elle revendique, dans son orgueilleuse modestie, l'absolute stérilité — comme l'une des plus fécondes qui soient. Car, au comble même du détachement, toute création et tout acte humain confèrent à cette aventure qu'est la vie, un sens au moins provisoire. Mais alors que beaucoup y parviennent en fermant les yeux, le mérite de cette oeuvre est de garder l'œil ouvert et de viser en plein cœur.

10) On sait qu'Albert Camus est, à Paris, rédacteur en chef de l'un des grands quotidiens de la Résistance.

*Avant d'acheter ou vendre un immeuble
ou un terrain, adressez-vous*

**à l'ANGLO-BELGIAN Co.
OF EGYPT Ltd.**

**26 A, Rue Chérif Pacha
LE CAIRE**

**qui vous trouvera ce que vous cherchez
ou vous obtiendra le maximum**

Johannes V. Jensen

par Jean du Guerny

« Toutes les choses trouvaient grâce devant moi et tout ce qu'éclairait le soleil m'attirait ». Telle pourrait être la devise de Johannes V. Jensen, l'écrivain et poète qui reçut le *Nobel* prix Nobel de littérature.

Comme poussé par l'esprit de cette devise, Jensen erra par le monde décrivant ce qu'il y voyait. C'est un voyageur — on l'a souvent décrit comme le « globe-trotter » de la littérature danoise, non pas seulement dans le sens propre du mot, mais aussi dans les domaines du temps et de la pensée.

Né en 1873 dans le Jutland — c'est-à-dire dans la partie du Danemark, d'où viennent, dit-on, les Cimbres qui envahirent la Gaule et arrivèrent à Rome — Jensen consacra beaucoup de ses écrits aux légendes de son pays. A cette influence purement nordique viennent se joindre les influences acquises au cours de ses voyages, notamment en Extrême-Orient et en Amérique. Ses essais concernant des personnalités littéraires américaines et européennes, ses études littéraires diverses forment la partie de son œuvre qui lui donne cette réputation d'internationalisme qu'il possède, et pourtant il vit retiré, se montrant peu, n'accueillant pas les journalistes avides de questions.

Mais, pour les Danois comme pour tous les Scandinaves, l'œuvre de Jensen présente un aspect plus important: le poète et l'analyste des races du Nord voit dans le caractère d'Hamlet la

mentalité rêveuse, sceptique, empoisonnée souvent par la méditation et l'esthétique. Il a dépeint aussi bien dans ses romans historiques que dans ses récits modernes ce scepticisme qu'il considère comme le mal essentiel danois et a souligné les forces primitives de la race qui doit lutter contre la nature et le froid et qui, par cette lutte, crée la civilisation humaine. Ainsi le roman de Jensen « Le long voyage » décrit le développement de la race humaine depuis les temps primitifs jusqu'à l'Amérique moderne et met en valeur cette lutte devant laquelle ses héros ne reculent jamais.

La puissance de Jensen, écrivain et poète, consiste surtout dans la faculté qu'il possède de décrire sans banalité les choses les plus communes et de leur donner un étonnant éclat. On admet dans toute l'Europe du Nord qu'aucun écrivain danois antérieur ou contemporain ne peut se mesurer avec lui dans le génie qu'il manifeste comme rénovateur de la langue danoise, sur le développement de laquelle il a exercé depuis trente ans une immense influence.

ERRATA

No. précédent (Janvier 1945):

Page 18, 2ème Colonne en haut : *intercaler la ligne suivante* :
nasse pas par y être vicié et saturé de
entre la 4ème et la 5ème lignes.

Page 42, lire la 2ème colonne avant la 1ère.

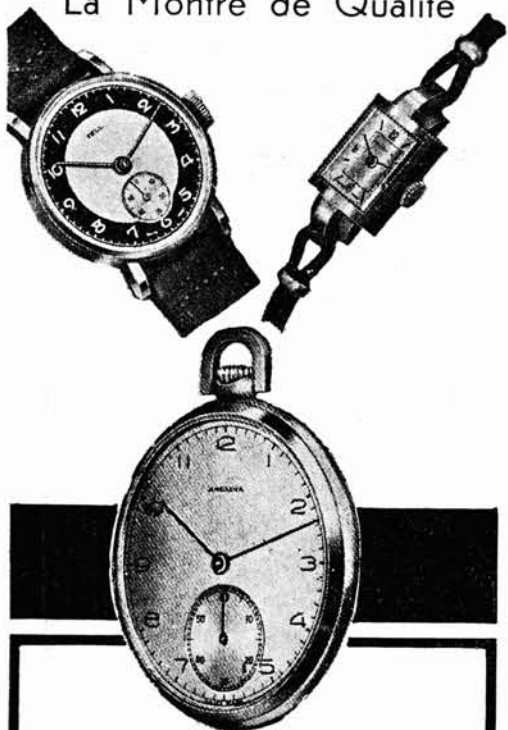
RÉPARATION DE TOUTES GLACIÈRES
ÉLECTRIQUES, MEME DES GLACIÈRES
DU TYPE BLINDÉ.
GARANTIE UNE ANNÉE
VENTE ET ACHAT



THE TECHNICAL OFFICE FOR HEATING AND COOLING
M. SALEH, INGENIEUR - 64, rue Faggala - Téléphone 51534 - R.C. 48571

ARCADIA

La Montre de Qualité



Fabrication Suisse

Variété de Modèles
Imbattable

Agent Exclusif :

EDOUARD PARTIKIAN

4, Rue Sabbagh - Héliopolis
Téléph. 63949

R.C.C. 35254

Robell

**SPÉCIALISTE
DE LA ROBE
ET DU MANTEAU**



**42, rue Malika Farida
Le Caire**

R.C. 20245

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT



LE CAIRE - PORT SAID